

Le fil d'encre ...

Une seule oeuvre.

Un seul fil.

Des milliers de murmures.

*Maison d'édition
Flânerie littéraire
<https://boutique.paulbiton.com/>*

Secret de Boudoir

Tome 10

*Maison d'édition
Flânerie littéraire
<https://boutique.paulbiton.com/>*

Secret de Boudoir

Tome 10

« Découvrez un monde où l'histoire se mêle à la légende. Voyagez à travers le temps et les civilisations avec des récits captivants où la sagesse se transforme en épopées extraordinaires.

*Entre mystères oubliés, énigmes anciennes et magie insoupçonnée, chaque histoire vous entraîne dans une aventure inoubliable. Laissez-vous en-
voûter! »*

Preface.

La photographie a été le fil rouge de ma vie, m'entraînant dans un voyage fascinant à travers l'art de l'image. Pendant plus de trente-cinq ans, j'ai exploré des territoires inconnus, apprivoisé les lumières et les silences du cinéma, saisi l'instant dans toute sa vérité. Mon parcours, atypique et passionné, m'a conduit à créer une agence de mannequins, à diriger des magazines primés, à fonder une agence de publicité et à lancer plusieurs titres consacrés à la mode.

En 2012, porté par un amour profond pour la décoration, j'ai choisi de vendre mes créations en direct, sans intermédiaire, avec pour seule exigence la qualité et le prix juste. Vendre ses propres œuvres est une aventure risquée, souvent solitaire, mais c'est là que réside la vraie beauté de l'art : dans ce frisson du réel.

Mon esprit, toujours en éveil, ne cesse de chercher. J'ai appris que derrière chaque tempête sommeille une éclaircie. Aujourd'hui, mon rêve est d'offrir aux hôtels une expérience globale : une immersion sensorielle faite de décors, de parfums, de musiques et de récits. J'ai fait lire mes histoires à des enfants, à des adultes, à des inconnus parfois. Tous m'ont dit qu'il fallait les partager.

Alors j'ai pris la plume. Car chaque jour est une page blanche. Une aventure à vivre avec passion. Et si l'on écoute bien, c'est l'âme qui guide la main.

Le Fil d'Encre - Prologue.

À ceux que l'on oublie trop souvent.

Note sur l'origine du Fil d'Encre — Tome 10.

Il existe des histoires cousues dans la doublure des objets.

Des secrets cachés dans une dentelle, une montre, une ombre, un regard. Certains viennent d'un autre temps. D'autres, d'un monde qu'on a préféré taire.

Ici, le silence a du velours, la mémoire a du parfum, et les fantômes dansent encore, en robes de soirée.

Ceux que l'on a crus perdus reviennent... dans un soulier oublié, une clé mystérieuse, un pendentif d'éclipse.

Et quelque part, à travers ces pages, peut-être croiserez-vous le reflet de vos propres ombres.

L'Etreinte et l'Encre.

"Pour celle qui a su écrire sans bruit dans mon encre."

Je ne saurais dire si ce fut le parfum entêtant de l'encre fraîche, le bruissement soyeux des pages tournées, ou simplement l'écho discret d'une âme blessée qui attira mon regard ce jour-là. Le salon littéraire, bruissant de conversations trop vaines et de rires forcés, me semblait une comédie sans tragédie, jusqu'à ce que je m'installe près d'elle. Ma place. Cette place qui devait être la mienne, puis peut-être la nôtre.

Elle était là, assise à demi dans l'ombre, un livre sur les genoux, mais l'esprit ailleurs. Belle sans ostentation, digne sans défense, elle semblait observer le monde avec cette lucidité douloureuse que seuls les êtres trop tôt éveillés possèdent.

On l'appelait Jainaia. Un nom de roman. Un nom d'ancienne princesse oubliée, revenue du fond d'un conte qu'on n'ose plus raconter. Je n'aurais sans doute jamais osé l'aborder si son regard ne m'avait traversé comme une épée. Pas de séduction, non, une curiosité claire, presque désarmée, comme si elle m'invitait à une conversation vieille de cent ans.

— *Vous êtes écrivain ?*

— *Parfois, répondis-je. Quand la vie me laisse un peu d'espace.*

Elle sourit. Ce sourire-là... c'était un mélange

d'ironie douce et de fatigue ancienne. Je devinai tout sans qu'elle ne dise encore un mot. La guerre intime. Les cicatrices invisibles. Le talent comme exutoire. Et la solitude, surtout, celle qui élève ou qui tue.

Ce fut d'abord une discussion anodine sur les structures narratives, les illusions du succès, les éditeurs qui promettent des ciels sans orage. Mais pour elle, le ciel semblait clément. Le succès, elle le toucha du bout des ailes. Puis une équipe se mit au travail, car le talent finit toujours par se faire connaître.

À la fin de cette journée riche en émotions, nous décidâmes de ne pas en rester là. Nous allâmes dîner en face, dans un restaurant napolitain. Une pluie diluvienne tombait, comme dans un film ancien à la Capra. L'ambiance, typiquement italienne, nous enveloppa dans son brouhaha joyeux, et dans cette cacophonie chaleureuse, nos âmes se mirent à parler plus vrai.

Puis, peu à peu, la surface se fissura. Elle parla comme on se confie à un inconnu dans un train de nuit, sans détour, sans masque. Le viol. À onze ans. Par un membre de sa famille. Une nuit cauchemardesque pour la petite fille qu'elle était encore, mais qui l'avait fait mûrir dès le lendemain. La mère bipolaire. Les silences du père. Le départ à dix-sept ans pour de nouvelles aventures, loin de cette famille qui ne savait ni aimer ni protéger. Trois enfants plus tard. La maladie. La sclérose en plaques comme un lierre invisible autour de ses

jambes. Et malgré tout, ce rire clair qui ponctuait les phrases graves, comme si elle refusait d'être la victime de son propre récit.

— *Vous savez*, dit-elle en piquant un cannelloni avec grâce, *ce n'est qu'une anecdote.*

Elle parlait du viol. Entre deux bouchées. Je restai figé. Pas d'indignation. Pas de larmes. Juste une révérence muette devant tant de pudeur et de puissance. Elle me proposa un verre. Son hôtel n'était qu'à quelques pas. Un cocon feutré, aux fauteuils profonds, à la lumière tamisée, où l'on se sentait immédiatement ailleurs.

Là, la conversation reprit plus basse, plus intime, comme si le temps s'était arrêté pour observer. Il y eut des silences. Ces silences d'après-minuit où les âmes s'effleurent. Il y eut des rires aussi. Et cette étrange sensation de n'être plus spectateur, mais acteur d'une pièce qui ne se rejouerait qu'une fois. Je la trouvais belle. Non pas belle comme ces femmes qui cherchent à plaire. Belle comme une phrase juste, une page sincère. Son esprit brillait. Elle me fascinait. J'avais lu des milliers de livres, mais aucun n'avait ce regard. À ce moment-là, je le sus : je venais de tomber amoureux... d'un cerveau. D'un cœur éclaté. D'une force douce. D'un talent brut. Je n'étais plus l'homme que j'étais deux heures plus tôt. J'étais devenu sapiosexuel. Il ne se passa rien ce soir-là. Rien que le bruissement de deux vies qui se frôlent sans se heurter. Elle me raccompagna jusqu'à la porte de son hôtel, puis remonta, seule, comme une flamme s'éloigne dans la

nuit sans que l'on ose souffler dessus. Mais ce rien contenait déjà tout. Elle m'écrivait parfois une ligne :

— *Mal de crâne de feu ce matin, mais envie de croissants. Tu viens ? Ou bien :*

— *J'ai terminé ce chapitre. Il faut que je le lise à quelqu'un qui comprendra.*

Je venais. Toujours. Sans poser de question. Sans jamais attendre plus que ce qu'elle pouvait offrir.

Je m'asseyais en retrait, dans le coin gauche de son canapé, celui où le velours était un peu râpé.

Elle s'allongeait, souvent, son corps brisé par des douleurs invisibles, son souffle court mais son regard brillant d'idées nouvelles. Il m'arrivait de lui masser les tempes, de lui apporter des infusions au gingembre et de la confiture de poires qu'elle adorait, comme une enfant. Et parfois, quand les douleurs s'apaisaient, elle me prenait la main, simplement, et me disait :

— *Merci d'exister. Je ne suis pas sûre que tu sois réel.*

Elle écrivait comme on respire. Avec urgence. Avec feu. Chaque mot était un fragment d'elle-même, arraché à la nuit. Et je devenais peu à peu le premier lecteur de sa vérité nue. Un soir, elle me demanda :

— *Si je devenais libre, vraiment... tu serais là ?*

Je n'ai pas répondu. Je me suis approché, j'ai posé ma main sur la sienne, et j'ai fermé les yeux. Car oui. Je voulais être là. Pas pour l'enfermer dans

une histoire. Mais pour être celui qu'elle appellerait, quand tout vacille. Celui qui connaît l'odeur exacte de ses cheveux mouillés après la pluie. Celui qui sait à quelle page elle pleure quand elle relit Anna Karénine. Je ne voulais pas devenir son amant. Je voulais devenir sa respiration. Mais il y avait une vérité, nue et tranchante, que je portais en silence. Jainaia n'était pas seule. Elle était mariée.

Même si l'amour s'était tu depuis un certain temps, même si les silences avaient remplacé les gestes, même si leurs existences ne faisaient plus que se croiser dans les couloirs, un lien demeurerait et moi, je n'étais pas de ceux qui prennent la place d'un homme, même absent. Je serai l'ami bienveillant.

Alors j'attendais. Sans dire. Je ne demandais rien. Je n'espérais pas. Je marchais à ses côtés, avec cette étrange distance que seul l'amour véritable impose. Et si un jour elle décidait librement, pleinement de modifier sa vie, de reprendre sa liberté comme on arrache un voile de deuil, alors oui... Je serais là.

Prêt à entrer dans sa vie sans effraction.

Prêt à aimer ses enfants comme si j'étais là depuis toujours, sans jamais tenter de les remplacer.

Prêt à vivre un amour rare, celui qui ne cherche ni routine ni fusion, mais un souffle à deux, dans deux maisons séparées, reliées par une lumière continue. Être là, à chaque instant, si besoin. Présent, mais jamais étouffant. Aimant, sans jamais imposer. Un amour discret, mais infini.

Il était près de deux heures du matin quand je reçus

son message. Trois mots. Juste ça.

— *Viens. J'ai mal.*

Je ne posai pas de question.

Je pris mon manteau, un plaid de laine, un flacon d'huile d'amande douce — elle disait que son parfum lui rappelait les étés de son enfance, avant l'oubli — et je traversai Paris, le cœur plus battant qu'un cœur d'amant. La porte de sa chambre était entrouverte. Je la trouvai recroquevillée sur le lit, le corps traversé de soubresauts invisibles. Elle ne pleurait pas. Elle ne se plaignait pas. Elle respirait à peine.

— *Tu es venu...*

Je l'ai enveloppée du plaid. Je me suis glissé derrière elle, sans un mot, et je l'ai prise contre moi. Mon souffle au creux de sa nuque. Et nous sommes restés là. Le silence avait un goût de sel. Son corps frémissait, et pourtant je sentais en elle une confiance totale. Comme si j'étais devenu sa terre ferme.

— *J'ai peur parfois, tu sais. Pas de mourir.*

Elle marqua une pause.

— *Mais d'oublier ce que c'est... que de vivre.
D'aimer. D'être aimée.*

Je lui ai parlé à voix basse, presque comme on prie.

— *Tu n'oublieras pas. Parce que je suis là. Et chaque fois que la vie te dérobe un souvenir, je serai celui qui le retrouve. Celui qui te le redonne.*

Puis, dans un souffle à peine audible, elle a murmuré mon prénom. Et moi, je l'ai serrée un peu

plus fort. Non pas pour la sauver. Mais pour l'aimer, en silence, exactement là où elle était. Elle m'écrivit un matin :

— *On part ? J'ai besoin de respirer autrement. La Toscane m'appelle.*

Trois jours plus tard, nous traversons les collines d'un vert indécent, dans une vieille Alfa décapotable louée pour l'occasion, pour faire de cet instant un mythe. Elle riait. Elle chantait des bribes d'opéra faux. Elle vivait. Un nouveau protocole l'avait allégée. Ce n'était pas la guérison mais une remise douce, une parenthèse où le feu pouvait reprendre. L'hôtel était un ancien château perché sur une colline. Construit au XVII^e siècle. Les pierres chauffaient au soleil. Dans chaque recoin, un mystère semblait prêt à s'éveiller.

— *Tu sens ?* me dit-elle en fermant les yeux.

— *Quoi ?*

— *L'odeur des choses qui n'ont pas encore été vécues.*

La chambre qu'elle choisit avait vue sur les cyprès. Le parquet craquait doucement. Les murs portaient les stigmates d'anciennes fresques effacées. Elle ouvrit une vieille armoire en bois. À l'intérieur, un coffret poussiéreux. En l'ouvrant, un parfum d'ambre et de lavande s'échappa. Des lettres. Des dessins. Des carnets écrits d'une main tremblante.

— *Regarde,* murmura-t-elle. *On dirait que le château nous a laissé une histoire.*

Nous passâmes la soirée à lire ces pages enfiévrées, entre deux gorgées de Chianti. Une femme du XVIIIe siècle. Une correspondance secrète avec un homme qu'elle ne pouvait aimer qu'en cachette. Des rendez-vous nocturnes. Des poèmes à l'encre violette. Et un mot, à la fin, écrit d'une main presque illisible : *«Je n'ai jamais été plus vivante qu'en aimant dans l'ombre.»* Elle releva la tête. Ses yeux brillaient.

— *C'est moi, dit-elle. C'est nous, peut-être.*

Et dans le silence chargé de sens, elle s'approcha de moi. Pas pour fuir. Pas pour oublier. Mais pour vivre. Enfin.

Et dans cette chambre toscane, à la lumière des chandelles, le passé et le présent se confondirent. Deux femmes, deux époques. Deux amours clandestins. Et un même souffle: celui de la liberté retrouvée.

Nous décidâmes alors de fouiller davantage. Le château possédait une aile condamnée. Derrière une porte voûtée, scellée par une simple planche de bois, un escalier descendait, raide, glacé. Je pris une lampe torche. Elle prit ma main.

La pierre semblait pleurer. Des gouttes tombaient du plafond comme les battements d'une horloge oubliée. Au bout de ce couloir, une petite pièce. Un ancien atelier peut-être. Ou une crypte. Au centre, un chevalet. Et une toile. Derrière un drap.

Jainaia s'approcha. Retira lentement le tissu. Et nous restâmes figés. Un portrait. D'une femme. Les yeux clairs, une couronne de fleurs sombres

dans les cheveux. Mais ce n'était pas le plus étrange. C'était elle. Ou du moins... une femme qui lui ressemblait avec une précision déconcertante. Même courbe du menton. Même intensité du regard. Une sœur d'âme. Un double ancien. Une énigme incarnée.

— *C'est impossible*, souffla-t-elle.

Sous la toile, une signature: Livia Donati, 1783.

Et glissé derrière le châssis, un médaillon ovale contenant une mèche de cheveux... et une lettre pliée en huit. Elle la déplia. L'encre était fanée, mais les mots restaient intacts, comme s'ils avaient été écrits pour elle aujourd'hui :

«À celle qui me trouvera... Je ne suis pas morte. Je suis cachée. Dans les mots, dans les images, dans les chairs des femmes qui oseront aimer sans chaînes. Trouve l'encrier. Ouvre le tiroir scellé. Et écris la suite. La mienne. La tienne. La nôtre.»

Jainaia recula. Ébranlée. Bouleversée.

— *Paul... murmura-t-elle. C'est moi. Je suis peut-être la réincarnation d'une femme qui n'a jamais pu écrire son histoire jusqu'au bout.*

Elle resta là, longtemps, devant le portrait. Puis elle se tourna vers moi.

— *Alors... on va l'écrire, tu veux bien ?*

Et dans cette crypte oubliée, je sus que nous venions de commencer un roman qui n'avait jamais pu naître. Le sien. Le nôtre. Celui de Livia, et de toutes les femmes enchaînées au silence. Le lendemain, le château semblait respirer autrement.

Comme s'il avait entendu nos pas dans la crypte. Comme s'il attendait que nous allions jusqu'au bout. Elle était fébrile. Belle de cette fièvre créatrice qui précède les grands actes.

— *On doit trouver ce tiroir. Ce fameux encrier. Je le sens. Il est là.*

Nous retournâmes dans la chambre de Livia, celle où les fresques fanées dessinaient encore des couronnes de laurier et des oiseaux bleus. Elle fouilla le grand secrétaire ancien, ouvrit tous les compartiments. Rien. Puis, dans un souffle, elle recula.

— *Là.*

Sous le tiroir du bas, une rainure fine, presque invisible. Je glissai ma lame de couteau. Un cliquetis. Et un petit compartiment secret s'ouvrit. À l'intérieur: un encrier en cristal teinté d'ambre, contenant une encre séchée depuis des siècles, et un manuscrit relié de cuir souple, dont les pages étaient vierges... sauf la première.

«Ce que j'ai vécu, d'autres le vivront.

Ce que je n'ai pas pu écrire, une autre le portera.

Le feu ne s'éteint jamais, il change de main.

À toi, ma sœur de l'avenir. Écris ce que tu veux être.»

Elle posa sa main sur la couverture. Elle tremblait.

— *C'est le moment,* murmura-t-elle.

Nous sommes restés là, silencieux. Puis elle s'est assise. A sorti son propre stylo, moderne, presque insolent dans ce décor ancien. Et elle a commencé à écrire. Pas sur les douleurs. Pas sur la maladie.

Pas sur les hommes. Non. Elle écrivait sa version du monde. Celui qu'elle voulait créer. Celui qu'elle voulait aimer. Je restai en retrait. Elle n'avait plus besoin de moi comme refuge. Elle avait trouvé son propre feu. Mais avant de tourner la page, elle me regarda.

— *Tu sais ce que tu es pour moi ?* Je ne répondis pas. Elle sourit.

— *Tu es la seule personne que j'ai jamais laissée lire pendant que j'écris. Pas après. Pas quand c'est prêt. Non. Maintenant.*

En brut. En vivant. En tremblant.

Et ce soir-là, nous fîmes l'amour pour la première fois. Ce n'était pas une explosion. C'était un adagio. Une composition lente et grave.

Une façon de dire : *«Je suis en vie, et je te choisis.»*

Le matin, elle se leva avant moi. Elle écrivit toute la matinée. Puis elle revint s'allonger à mes côtés, la tête contre mon torse.

— *Rentrons à Paris, dit-elle. Terminer ce livre. Et tu sais quoi ?*

— *Dis-moi.*

— *Il sera dédié à Livia... et à toi.*

Et dans ce château oublié, nous n'avons pas signé un contrat, ni fait de promesse. Mais nous nous sommes quittés avec cette vérité douce : Qu'il y a des amours qui ne demandent ni possession, ni quotidien. Des amours qui réveillent. Et qui laissent derrière eux une œuvre.

Et peut-être que tout avait commencé, ce jour-là,
dans ce salon trop bruyant, quand l'encre fraîche
avait décidé de me parler... à travers elle.

Le Cartographe des Absents.

"Pour ceux qui cherchent sans bruit ce qui fut égaré dans l'étoffe du temps."

Personne ne passait plus devant la boutique du 7, passage des Douteuses. Les volets, rongés par l'humidité, n'avaient pas bougé depuis une éternité, et l'enseigne s'était effacée, comme si le vent lui-même avait voulu préserver le secret. Pourtant, chaque mois, une lettre arrivait. Toujours manuscrite. Toujours sans timbre. Glissée sous la porte comme une prière oubliée.

Maëline avait 17 ans. Elle dormait là, au milieu de vieux meubles empoussiérés, depuis ses 9 ans.

Fuir, elle n'avait jamais vraiment su le faire.

C'était le monde qui l'avait repoussée. Les familles d'accueil lui collaient des sourires en plastique, des règles qu'elle ne comprenait pas, et des punitions pour des douleurs qu'elle n'avait jamais choisies. La dernière main levée avait été celle de trop. Elle s'était échappée sans réfléchir, en pleine nuit, jusqu'à tomber sur cette boutique abandonnée. Elle croyait y mourir de froid.

Mais elle y trouva une lumière. Ou plutôt... un regard. Il était là. Petit. Gris. Aux yeux vastes comme des galaxies silencieuses. Il ne parla pas. Pas tout de suite. Mais il ne bougea pas non plus. Il l'observa avec une lenteur presque protectrice, comme s'il reconnaissait quelque chose en elle. Il n'était pas de ce monde. Et pourtant, jamais elle ne s'était sentie autant chez elle. Il s'appelait... elle

ne sut jamais. Il ne pensait pas en mots, mais en constellations. En silences. En souvenirs. Il avait cartographié des milliers de mondes, mais ce qu'il ne comprenait pas... c'étaient les humains. Leurs absences. Leurs fuites.

Leurs lettres muettes. Alors elle lui donna un nom. Nova. Comme une étoile qui meurt en brillant plus fort. Et lui, pour la première fois, inclina légèrement la tête. Elle venait de le nommer. Et cela avait un sens. Maëline, elle, comprenait les absents. Elle connaissait la faim de tendresse, la morsure de l'abandon.

Chaque nuit, elle écrivait. Des noms. Des douleurs. Des lieux effacés. Elle traçait les lignes d'une mémoire que personne n'osait relire. Et Nova dessinait. À ses côtés. En silence. Ils ne parlaient pas souvent, mais ils se comprenaient. Elle lui apprenait la fragilité des humains. Il lui montrait les galaxies mortes et les courants stellaires. Elle racontait les histoires qu'on enterre.

Il lui dévoilait les mondes qui n'existent que lorsqu'on y croit. Ils ne recevaient que peu de visiteurs. Car seuls ceux qui écrivaient une lettre sincère, une lettre qui venait de l'âme pouvaient entrer. Sinon, la boutique restait fermée. Hors du temps. Chaque carte était peinte à la main, avec des encres étranges que Nova fabriquait à partir de pigments venus d'ailleurs. Certaines encres vibraient sous les doigts. D'autres chantaient, faiblement, quand on les effleurait. Et parfois, une goutte d'encre tombait d'elle-même, comme une larme

d'outre-monde. Maëline n'acceptait jamais d'argent. Elle offrait. À ceux qui savaient écrire autrement. À ceux qui savaient perdre. Un jour, une enveloppe froissée, au parfum de sel et de brume, glissa sous la porte.

«Je suis la gardienne du phare. J'ai vu ma fille disparaître. Pas noyée. Pas enlevée. Juste... effacée. Elle portait un pull bleu trop large, dessinait des animaux avec les mains tordues d'un ange maladroit. Je continue à allumer la lampe, chaque nuit. Pour elle. Mais je ne vois plus rien.

Aidez-moi.

Aurore, gardienne des vagues. »

Une semaine plus tard, la femme franchit le seuil. Haute silhouette, mains de sel, regard raviné par les marées. Elle ne dit pas un mot. Elle tendit le pull bleu de l'enfant.

Nova s'approcha. Il posa sa paume sur la laine. Ferma les yeux. Une encre sombre glissa de ses doigts. Et la carte se dessina d'elle-même. Une île oubliée. Un nom effacé. Et, au centre, un point lumineux. La femme s'écroula à genoux. Pas par tristesse. Mais parce que, pour la première fois, quelqu'un lui avait répondu. Quelques jours plus tard, une lettre au papier jauni arriva. L'écriture tremblait d'années et de solitude.

«Je suis né sur un banc de gare.

J'ai grandi entre les trains, entre les départs.

On m'a toujours oublié. Moi-même, j'ai fini par m'oublier. Mais je me souviens d'un visage.

*Le seul qui m'ait regardé comme un fils.
Je veux le retrouver, une fois. Rien de plus.
Je veux mourir avec ce visage dans les yeux.
Jean, homme de la gare.»*

Il arriva en boitant, le manteau trop grand et l'odeur du tabac froid. Il tendit un vieux billet de train. Maëline lui sourit. Nova hocha la tête.

Trois jours plus tard, la carte était prête. Une gare jamais recensée. Un banc sous une horloge immobile. Et sur le quai, esquissée en doré, une femme. Elle le regardait, avec un amour intact. Jean s'en alla à pied. Il n'avait pas de valise. Seulement un chien, roulé contre lui. Ils le retrouvèrent endormi sous un banc, dans une autre ville. Un sourire sur les lèvres. La carte serrée contre son cœur.

Puis un soir, un orage d'une rare violence secoua la ville. Deux silhouettes s'approchèrent. Deux hommes. Des cambrioleurs, trempés, violents. Ils forcèrent la porte, hurlèrent. Nova leva la main. Tout s'éteignit. L'odeur changea. Le bois devint pierre. Un grondement ancien jaillit du sol. Et les deux hommes s'enfuirent en hurlant. Maëline comprit alors: Le lieu protégeait. Les âmes blessées pouvaient entrer. Mais pas les âmes vides.

Un matin, une lettre apparut. Pas sous la porte. Mais posée sur la table. Fermée par un fil d'encre.
«À l'étoile qui s'est arrêtée ici.

Le moment est venu.

Une carte t'attend, loin d'ici.

Le ciel te cherche.

N.»

Nova la lut. Son regard s'assombrit. Il savait. Un vaisseau arriva le lendemain. Transparent comme une vérité qu'on n'ose pas voir. Un être en descendit. Plus lumineux. Plus ancien. Il tendit la main vers Nova. Maëline sentit son cœur basculer. Elle n'avait que lui. Elle avait grandi avec lui. Il était sa galaxie. Nova la regarda. Pas avec ses yeux. Mais avec tout ce qu'il avait été.

— *Tu viens ?*

Elle n'entendit pas une voix. Elle entendit un battement d'univers. Elle prit un pinceau. Trempa l'encre violette. Dessina une planète aux reflets changeants. Une maison. Un arbre. Une lumière.

— *Je viens.*

Et dans un souffle de silence, ils disparurent.

Depuis ce jour, la boutique du 7, passage des Dou-teuses, est restée fermée. Mais certains soirs, à la pleine lune, une douce lumière filtre sous les planches. Et parfois, si l'on glisse une lettre sincère sous la porte, on croit entendre...le son d'une plume, traçant un chemin vers l'invisible, vers l'encre, vers l'absent.

La Femme au Landau.

"À ceux qui voient quand les yeux sont clos, à ceux qui ne ferment jamais tout à fait la porte."

Il y a des nuits où le silence pèse comme un manteau trop lourd. Des nuits où l'on ne dort pas vraiment, mais où l'on ne veille pas non plus. Où le monde bascule légèrement de son axe, et quelque chose – un souffle, une présence – glisse dans l'interstice.

Paul n'avait jamais cherché à comprendre. Depuis l'enfance, il vivait avec ça. Des visages autour du lit. Des gens mouillés, glacés, figés dans une autre époque. Il les voyait sans les voir. Ils venaient sans prévenir. Et repartaient sans un bruit. Parfois, ils restaient. Longtemps. Trop longtemps.

Cette nuit-là, tout était calme. Trop calme. Il s'était levé pour aller boire un verre d'eau, encore engourdi de sommeil. Le parquet grinçait doucement sous ses pas. Il traversa le couloir sombre, atteignit le salon... et s'arrêta net.

Elle était là. Une femme. Debout. Élégante. Fièrre. Un tailleur vert amande parfaitement ajusté, une voilette sombre retombant sur ses yeux, des gants de cuir beige. Elle poussait lentement un vieux landau d'un autre temps, années 50, avec cette manière surannée, comme si chaque geste avait été répété des centaines de fois.

— *Je peux vous aider ?* demanda Paul, doucement. Elle tourna la tête. Lentement. Trop lentement.

Mais il n'y eut ni cri, ni sursaut. Juste... son absence d'expression. Une neutralité figée. Et puis, comme effacée par le vent, elle disparut. Plus rien. Plus de trace. Le landau, l'odeur de lavande ancienne, le froissement discret de ses pas : tout s'était éteint.

Paul resta debout. Immobile. Son cœur battait fort, mais pas de peur. Plutôt... de reconnaissance. Il connaissait ce moment. Cette frontière. Il y avait des mondes qui se frôlaient sans jamais se rencontrer. Et lui, parfois, en était le seuil. Ce n'était pas la première fois.

Dans un ancien appartement, il avait vu d'autres figures. Des hommes en uniforme détrempé. Des femmes vêtues d'étoffes lourdes, dégoulinantes d'eau, le regard figé sur son sommeil. Certains se penchaient à quelques centimètres de son visage. Sans haine. Sans sourire.

Comme s'ils cherchaient en lui un passage. On lui avait dit qu'il était un passeur. Mais il n'avait jamais voulu ouvrir cette porte-là. Il vivait avec. C'était tout. Et pourtant, il sentait que cette femme au landau n'était pas une simple vision. Elle avait laissé quelque chose. Il retourna dans le salon, alluma la lampe d'appoint. Rien. Juste un objet tombé par terre: une broche ancienne, en forme de croissant de lune. Il la ramassa. Elle était tiède. Le lendemain, il consulta les archives de son quartier. Une femme avait disparu en 1956. On ne l'avait jamais retrouvée. Ni elle, ni l'enfant qu'elle promenait ce jour-là, dans un vieux landau vert foncé.

Elle s'appelait Mireille de Vaucourt. Issue d'une famille noble déchue. On disait qu'elle avait sombré dans la mélancolie. Que l'enfant était peut-être mort. Ou enlevé. Ou... autre chose. Paul ne fit aucune déclaration. Il déposa la broche dans une boîte en velours, près de ses carnets. Et, cette nuit-là, il rêva.

D'un jardin clos. D'une femme qui écrivait une lettre à l'encre noire, les mains tremblantes. Et du berceau, posé sous un pommier en fleurs, bercé doucement par le vent. Il voulait croire que ce n'était qu'un rêve, une vision fugace de son imagination fatiguée. Mais quelque chose résistait en lui. Une sensation dans l'air. Comme une pression invisible, une mémoire oubliée qui tentait de revenir par effraction.

Le lendemain, il se leva plus tôt que d'habitude. Il avait à peine dormi. Il traversa le salon lentement, observant chaque détail, chaque recoin. Rien ne semblait déplacé, mais l'espace avait changé. C'était imperceptible. Comme si une présence y avait laissé une empreinte. Sur la petite table du coin, il trouva un objet qu'il ne reconnaissait pas. Un gant de femme. Fin, délicat, couleur ivoire. Ancien. Il le prit entre ses doigts. Il sentait la poudre de riz et la rose fanée. Il ne comprenait pas. Il n'y avait pas de visite, pas de mise en scène. Seulement ce gant. Et le vide autour. Plus tard dans la journée, il se rendit dans une brocante voisine. Il montra le gant à la vieille dame derrière le comptoir, qui le retourna avec lenteur. Son visage se figea.

— *Cette couture... c'est du fait-main, XIXe siècle. On dirait du fil de soie. D'où vient-il ?*

Il n'eut pas le courage de répondre. Il rentra. Les nuits suivantes, les visions se précisèrent. La femme revenait. Toujours la même. Toujours ce tailleur vert pâle. Toujours ce landau blanc aux roues fines, crissant à peine sur le parquet. Mais désormais, elle s'arrêtait devant un tableau accroché dans le couloir.

Un paysage fluvial. Son tableau préféré. Une rivière brumeuse. Des arbres nus, un ciel d'automne. Elle posait ses doigts gantés sur le cadre, comme pour le caresser. Et le berceau semblait flotter dans l'air, en silence. Un soir, il tenta de lui parler à nouveau :

— *Qui êtes-vous ?*

Elle se tourna vers lui. Cette fois, elle ne disparut pas. Ses yeux étaient remplis d'un calme troublant. Puis elle prononça une phrase, si faible qu'il crut l'avoir rêvée :

— *Il ne fallait pas refermer la malle.*

Il se figea. La malle. Dans la cave, il y avait effectivement une vieille malle en bois, scellée par un cadenas rouillé. Il ne l'avait jamais ouverte. Elle faisait partie du lieu, de ces objets qu'on oublie comme un coin d'ombre. Le lendemain, il descendit. Une lampe à la main. Il mit du temps à briser le cadenas. L'air à l'intérieur sentait la naphthaline, le vieux cuir et quelque chose de plus... âcre. Il souleva le couvercle. Des lettres. Des vêtements d'enfants. Une photo sépia, pliée au coin. Une femme.

Le tailleur. Le landau. Le même visage.

Et, au dos de la photo, quelques mots griffonnés :
"À ma fille, que je n'ai jamais pu élever. Qu'on m'a prise. Qu'ils ont cachée. Je reviendrai. Un jour. Quand tout sera silence et que le berceau pourra rouvrir"

Il resta là longtemps, glacé. Elle n'était pas une invention. Elle était une mémoire. Une douleur restée enfermée. Une promesse non tenue. Cette nuit-là, il ne ferma pas la porte du salon. Et quand le landau revint, il le laissa avancer jusqu'à lui.

— *Je suis là, dit-il.*

Alors, la femme disparut pour la dernière fois. Et le landau, vide, resta dans la pièce. Mais au matin, sur le coussin ancien, une chose était posée. Une clef. Et sur le papier qui l'accompagnait, en lettres fines et penchées :

"Merci d'avoir écouté ce que personne ne voulait entendre."

Il observa la clef pendant de longues minutes. Elle était ancienne, forgée à la main, avec un motif en forme de feuille à son extrémité. Il la tourna entre ses doigts, comme si elle pouvait, à elle seule, faire remonter les souvenirs de quelqu'un d'autre. Mais elle ne lui appartenait pas. Pas encore.

Le lendemain, il explora l'appartement, comme s'il n'y avait jamais vécu. Il inspecta les moulures, les recoins, les plinthes, les cadres. Et puis, dans le mur du couloir, derrière un petit meuble bas, il remarqua une rainure. Un interstice minuscule.

Comme une serrure oubliée. Il inséra la clef. Elle

tourna sans résistance. Un pan du mur s'ouvrit en silence.

Derrière, une niche. Un coffre encastré, tapissé de velours décoloré. À l'intérieur, une boîte en bois clair. Et dans cette boîte, plusieurs carnets. Des lettres. Des journaux intimes. Tous écrits par la femme au landau. Chaque mot vibrait d'un amour interdit. D'un deuil sans corps. D'une promesse silencieuse faite à un enfant qu'on lui avait arraché à la naissance. On parlait de "*honte*", de "*reposoir*", de "*correction*". Une époque cruelle. Et le silence comme seule issue. À travers ces pages, il comprit. Elle n'était pas venue hanter.

Elle était venue confier. Et le landau... n'avait jamais été vide. Il y avait eu un bébé. Une vie étouffée par le regard des autres. Une existence effacée pour que d'autres dorment en paix. Et lui, le témoin tardif, devenait à son tour le gardien de cette mémoire. Il contacta discrètement un historien local, un archiviste. Ensemble, ils retrouvèrent les traces d'un ancien hospice pour femmes "*déchues*", fermé depuis les années 60. À l'époque, on y enfermait celles qui n'étaient ni épouses ni veuves, mais mères. Leurs enfants, eux, disparaissaient dans les registres.

Mais cette fois, il y avait un nom. Une lettre. Un témoignage. Et il y avait lui. Il proposa que la mémoire de cette femme soit restituée. Qu'on publie ses lettres. Qu'on lui donne un prénom, une histoire. Qu'on répare ce qu'on avait voulu faire taire. Les pages furent confiées à une maison d'édition

discrète. Le livre sortit sous le titre *"Celle qui poussait le silence."* Il fit peu de bruit. Mais quelques lecteurs, touchés en plein cœur, envoyèrent des lettres. Lui en reçut une.

Une femme de 84 ans, bouleversée par la ressemblance de l'histoire avec celle de sa propre naissance. Une phrase l'acheva : *"Je crois que votre histoire est la mienne. J'ai toujours su que quelqu'un me cherchait encore."* Ils se rencontrèrent. En silence d'abord. Puis, les larmes aux paupières, elle effleura la photo de la femme au landau.

— *Elle me ressemble*, dit-elle.

Il hocha la tête. Et à cet instant, il sut que le cercle était refermé. Depuis ce jour, plus aucune silhouette n'est apparue dans le salon. Mais il a gardé le landau. Restauré. Parfaitement blanc. Et chaque 15 avril — la date marquée sur la dernière lettre — il y glisse une rose, et un petit mot :

"Merci d'avoir poussé l'histoire jusqu'à moi."

Le landau ne bouge plus. Mais il veille. Comme s'il écoutait encore. Comme s'il gardait la trace de toutes celles qu'on a voulu effacer. Et parfois, quand la lumière décline, il croit entendre, au fond du salon, un rire léger. Celui d'un bébé. Ou celui d'un souvenir... enfin pardonné.

Elle en Moi.

"À celles qui n'ont jamais pu vieillir, à ceux qui se souviennent sans savoir pourquoi."

Il n'avait jamais vraiment su ce qu'il cherchait. Un visage ? Une émotion ? Une lumière qui ne se trouvait plus nulle part, sinon dans les clichés en noir et blanc d'un autre temps. Il s'appelait Paul. Il photographiait les femmes. Non pas pour les capturer, mais pour essayer de les comprendre. Comprendre ce mystère en elles. Ce tremblement d'âme qui ne dure qu'un instant.

Ce jour-là, il était tombé sur une brocante poussiéreuse en marge d'un shooting raté. Il entrait parfois dans ces lieux comme on entre dans un temple : à la recherche d'un miracle discret. Et il y avait cette boîte. En carton. Sans étiquette. À l'intérieur, des dizaines de photos anciennes.

Des mannequins oubliées, des défilés silencieux, des regards effacés par le temps. Mais une image l'arrêta. Une femme. Années 50. Posture fière. Robe cintrée. Chignon parfait. Regard en biais, comme si elle observait quelqu'un derrière l'objectif. Elle n'avait rien d'extravagant. Et pourtant, il sentit son cœur accélérer. Elle lui rappelait quelque chose. Quelqu'un. Mais qui ? Où ? Il retourna la photo. Un prénom au dos. Clara-Lis. Et une date : 1956. Il la glissa dans sa poche sans un mot. Il savait. Cette image venait de réveiller quelque chose en lui. Une mémoire étrangère. Ou peut-être... enfouie. Les jours passèrent. Il ne montra la photo à

personne. Mais chaque soir, il la posait devant lui, sur son bureau. Et chaque soir, il avait cette impression grandissante de vertige. Comme si cette femme l'observait à travers le temps. Comme si elle voulait lui dire quelque chose. Un jour, il ferma les yeux. Juste un instant. Et il la vit.

Elle riait. Elle tournait sur elle-même. Une robe légère, une voix claire. Et puis elle tombait. Un cri sans son. Des flashes. Des voix autour. Et lui, spectateur impuissant, au bord d'un souvenir qui ne lui appartenait pas. Les rêves devinrent plus fréquents. Plus précis.

Il connaissait désormais son parfum. Son rire. Le grain de beauté sur sa hanche gauche. Il se souvenait d'avoir marché pieds nus dans les coulisses d'un défilé. De s'être maquillé avec des gestes familiers. Il se souvenait d'avoir pleuré en silence dans une loge vide, juste avant de remonter sur scène. Mais ce n'était pas sa vie. Pas celle-ci.

Et pourtant... les émotions, elles, étaient bien les siennes. Un matin, il se leva, se regarda dans le miroir. Quelque chose avait changé. Il ne saurait dire quoi. Une douceur dans la posture. Une courbe de sourire. Un éclat dans les yeux. Il se pencha. Murmura, presque malgré lui :

— *Clara-Lis ?*

Il s'attendait à rire. À se traiter de fou. Mais au lieu de cela, il sentit une chaleur monter en lui. Une larme. Un frisson. Comme si cette femme vivait encore. En lui. Ou à travers lui. Alors il décida de

la retrouver. Pas dans les archives. Pas dans les cimetières. Mais dans les lieux qu'elle avait habités. Il prit la route.

Visita d'anciens théâtres, de vieilles maisons de couture, de discrets cabarets. Et partout, il avait l'impression d'être chez lui. Une vieille habilleuse lui toucha le bras, un jour, dans une ruelle de Milan, et lui dit :

— *Vous avez son port de tête. C'est fou. Vous lui ressemblez, vous savez ?*

Il sourit, sans répondre. Mais il y eut ce dernier rêve. Le plus clair. Le plus bouleversant. Clara-Lis était là. Nue. Dans une lumière blanche. Elle le regardait, et dit simplement :

— *Ils ne m'ont jamais laissée vieillir. J'ai disparu dans un silence de velours. On m'a effacée. Entrée dans un oubli poli. Je n'ai jamais eu d'enfant. Jamais eu d'histoire à moi. Seulement des robes. Des projecteurs. Et puis plus rien.*

Elle s'approcha. Posant sa main sur la sienne.

— *Mais toi, tu peux. Tu peux porter ce que je n'ai pas pu écrire. Tu peux dire que j'ai existé. Tu peux réparer cette vie envolée.*

Et puis elle disparut. Paul écrivit un livre. Pas un roman. Un recueil de lettres. De confessions. Intitulé Elle en Moi. Chaque page était une passerelle. Un écho. Une déclaration d'amour à une femme qu'il n'avait jamais rencontrée et qu'il portait pourtant depuis toujours. Il ajouta à la dernière page une photo de Clara-Lis, et en dessous, cette phrase :

«Peut-être étions-nous une seule et même âme, déguisée pour traverser les époques.»

Et parfois, lorsqu'il photographie un modèle, il la sent revenir. Dans un geste. Une inclinaison de tête. Une larme imprévue. Clara-Lis. Elle vit encore. En lui. Et peut-être...en chacun de nous.

Jade, la Virtuose Aveugle.

"À ceux qui ont appris à voir autrement."

Il y avait, tout au bout de la rue Saint-Rémy, une maison close. Non pas close par les autorités, ni par le destin, mais close par pudeur. Les volets étaient toujours tirés, les grilles rouillées, la boîte aux lettres pleine de feuilles mortes. Elle appartenait à une femme que l'on ne voyait jamais, mais que certains, dans le quartier, surnommaient *«la pianiste fantôme»*.

Jade vivait seule, depuis toujours. Son monde était fait d'ombres et de sons, de parfums suspendus et de souvenirs qui ne venaient pas d'elle, mais peut-être... d'un autre temps. Aveugle de naissance, elle n'avait jamais vu un visage, ni même son propre reflet. Mais elle avait cette mémoire absolue du toucher, ce don pour deviner la taille d'un arbre au bruissement de ses feuilles, la saison au goût de l'air, et l'âme d'un homme à la vibration de sa voix.

Et puis il y avait le piano. Un immense Pleyel noir aux pieds griffés, héritage d'un père inconnu, dont elle ignorait tout sauf les partitions laissées en silence. Elle avait appris seule. Entièrement seule. Chaque note était une étoile, chaque arpège, une échappée. Elle ne jouait pas. Elle invoquait. Mais depuis quelque temps, elle n'était plus seule. Le premier soir, elle avait entendu un petit froissement. Comme un frisson dans l'air. Elle s'était arrêtée de jouer. Un soupir. Puis un murmure.

— *Chuuuut...*

Un souffle venu de nulle part. Puis un autre. Et encore un. Comme si les murs eux-mêmes demandaient le silence pour mieux écouter.

Alors elle avait continué. Les yeux clos, le cœur en transe.

Et soudain, entre deux mesures de Chopin, un rire éclata. Un rire démesuré, grotesque, flamboyant. Elle s'immobilisa. C'était impossible.

— *Qui êtes-vous ?* avait-elle demandé dans le vide.

Un silence. Puis un doigt invisible appuya sur la touche voisine de la sienne. Un Do. Parfait. Divin. Puis un second. Puis une mélodie. Et elle comprit. Il ne parla pas. Il riait, encore. Comme dans ce vieux film qu'elle aimait tant écouter en audio-description: Amadeus. Ce rire dément et lumineux. Il était là. Ou plutôt... quelque chose de lui. Une essence. Une folie douce.

— *Mozart ?*

Le piano vibra plus fort. Et tous les autres souffles se mirent à rire. Des fantômes. Des ombres. Une troupe de mélomanes oubliés, revenus entre les murs pour l'écouter, pour jouer à ses côtés, pour la relever. Dès lors, ils ne partirent plus. Chaque soir, ils revenaient. Un par un. Une cantatrice espagnole. Un claveciniste anglais. Une violoniste juive disparue à Auschwitz. Un chef d'orchestre italien mort dans l'indifférence. Ils riaient, faisaient des blagues, lui soufflaient des notes, et l'appelaient Maestra. Elle riait avec eux.

Ils lui racontaient des histoires. Ils imitaient les critiques de l'Opéra, se moquaient de Rossini, faisaient voler les partitions en l'air. Ils jouaient à quatre mains, à six, à dix, comme dans une joyeuse réincarnation.

Et Jade, pour la première fois de sa vie, se sentit vue. Aimée. Complète. Mais eux, voyaient clair. Et ce qu'ils voyaient... c'était une femme qui n'avait jamais pu voir le monde qu'elle illuminait. Alors, un soir, Mozart dit :

— *Elle mérite de voir ce qu'elle joue.*

Et la petite armée invisible se mit en campagne. Ils choisirent leur cible. Un homme. Le plus grand neurochirurgien spécialiste des implants rétiniens au monde. Le professeur Lambertin. Cinq prix internationaux. Deux conférences TED.

Zéro humour. Et pourtant... La première nuit, son bureau fut envahi de musique. Le piano, invisible, joua Lacrimosa. Tous les cadres tombèrent des murs. La deuxième nuit, sa lampe de chevet se mit à fredonner Eine kleine Nachtmusik. Sa femme crut devenir folle. La troisième nuit, des partitions griffonnées apparurent sur son miroir. Signées W.A.M.

Et la quatrième nuit... Mozart lui parla. Il ne comprit rien, sauf l'essentiel: il devait aller voir cette femme. Jade. Et l'opérer. Gratuitement. Par vocation. Par miracle. Il vint. Il écouta. Il pleura. Et il accepta.

Ce fut long. Difficile. Deux implants oculaires, une équipe entière mobilisée. Une chance infime.

Mais le jour de l'opération, Jade, le visage bandé, entendit ce rire. Encore. Fort. Présent. Il était là. Toute la salle d'opération était froide et blanche, mais elle entendait les murs jouer. Et elle souriait. Lorsque l'on ôta les bandages, elle resta longtemps immobile. Puis elle ouvrit les yeux. Et tout ce qu'elle avait imaginé depuis l'enfance devint réel. La lumière. Le visage du chirurgien. Ses propres mains. Le piano. Les murs étaient vieux. La maison poussiéreuse. Mais pour elle, c'était Versailles. C'était la Chapelle Sixtine. C'était le paradis.

Le lendemain, elle ouvrit tous les volets. Nettoya chaque pièce. Ota les draps. Repeignit les murs. Elle ne dormait plus. Elle vivait. Et un jour, alors qu'elle jouait, la fenêtre grande ouverte, un homme s'arrêta sous son balcon. Un agent. Il ne vit d'abord que l'ombre d'une femme aux longs cheveux blonds, les yeux fermés, jouant avec une grâce qui n'était pas de ce monde. Il entra. Et la révéla au monde. Jade devint la première musicienne aveugle opérée à retrouver la vue et la virtuosité d'un dieu. Elle passa à la télévision. Joua dans les plus grandes salles. Et un soir, à Vienne, dans la salle même où Mozart avait joué en 1786, elle s'assit au piano. Elle sourit. Un sourire immense. Et avant de poser ses mains sur les touches, elle dit :
— *Je n'ai jamais été seule. J'ai toujours joué à deux. Lui et moi. Il riait fort. Et maintenant... je ris avec lui.*

La salle entière fondit. Les murs vibrèrent. Et au dernier accord, dans un souffle d'air chaud, les

chandeliers tremblèrent. Certains dirent qu'on avait entendu un rire. Lointain. Dément. Amoureux. Elle s'appelait Jade. Et elle n'était plus jamais aveugle.

Le Dernier Tatouage.

"À ceux qui écrivent leur vie dans la douleur du trait..."

Il avait commencé par une esquisse. Une simple idée de roman sur les samouraïs, griffonnée sur un coin de table, au détour d'une nuit d'insomnie. Une époque rêvée. Une légende tissée d'honneur, de vengeance, de soie et de sang. Mais plus il écrivait, plus les images devenaient vives. Les batailles sentaient la poussière, le sabre luisait d'un éclat réel, et l'ombre du héros s'imposait jusque dans ses rêves. Alors il décida de le graver.

Dans sa chair. Un tatouage. Pour s'ancrer dans l'histoire. Pour la sentir couler sous sa peau comme l'encre sur les pages. Il prit rendez-vous chez un maître tatoueur venu de Kyoto, un certain Eiji Yamamoto, héritier d'une lignée disparue, dont les tatouages à la main, au tebori, duraient plus que les hommes eux-mêmes.

Le premier trait fut une révélation. Un samouraï, debout sous la pluie, arc bandé, regard perdu dans les brumes de la loyauté. Et dès que l'aiguille s'enfonça, il entendit... une voix. Un souffle. Une pensée venue d'ailleurs.

— *Je suis Hayato.*

Ce n'était pas un délire. Pas une hallucination. C'était... une présence. À mesure que l'encre progressait, le personnage prenait vie. Il lui racontait son histoire, murmurait ses doutes, dessinait son

monde. Il ne venait pas du Japon d'hier. Il venait de l'âme du roman. De ce territoire où la fiction et la mémoire se confondent. Mais dès que le tatouage cessait, la voix s'évanouissait. Il oubliait les noms, les lieux, les batailles. Il devait relancer l'encre pour retrouver le fil. Alors il se tatoua encore. L'épaule. Le torse. Le flanc.

Hayato reprenait là où il s'était arrêté, lui confiant chaque étape comme un parchemin sacré. Et lui, l'écrivain, couchait les mots dans la foulée, tremblant à l'idée que l'histoire lui échappe. Mais bientôt, il n'eut plus de place. Il fallait le dos. Il n'y arrivait pas seul.

C'est là qu'elle entra. Sakura. Mi-française, mi-japonaise, apprentie d'Eiji. Elle tatouait avec une lenteur d'enlumineuse. Ses traits étaient des caresses longues et silencieuses. Quand elle posa la première ligne dans son dos, il gémit. Non de douleur. Mais d'émotion. Elle sentait, elle aussi, l'histoire naître sous ses doigts. Ils devinrent inséparables. Tatoueuse et tatoué. Confiants.

Discrets. Elle ne posait jamais de question sur Hayato. Il ne lui demandait jamais pourquoi ses yeux semblaient fuir quand elle riait. Pendant des mois, ils dessinèrent ensemble. Chaque session était un chapitre. Chaque aiguille une mémoire. Et elle, lentement, tomba amoureuse. Mais lui... lui n'aimait que son livre. Un jour, elle osa lui dire :
— *Tu préfères le vivre dans ta peau que le partager dans la vie.*

Il resta silencieux. Le jour vint où il ne restait

qu'un espace. Son visage. Il fallait y apposer la dernière scène. Le sacrifice d'Hayato. Son adieu au monde. Son visage noyé dans les cerisiers. Il s'allongea. Elle posa les gants. Et avant de piquer, elle dit:

— *Je t'aime.*

Des larmes roulèrent sur ses joues. Elles tombèrent sur sa peau. L'encre s'y mêla. Elle grava Hayato avec tendresse. Avec douleur. Avec une précision divine. Chaque ligne vibrait d'un amour perdu, d'une blessure offerte. Et lui... pleurait en silence. Quand elle eut fini, elle déposa le dermographe. Et partit. Sans un mot de plus. Il ne la revit jamais. Mais le roman... fut terminé. Il l'écrivit d'une traite, comme on saigne dans une coupe. Il l'intitula « *Celui qui s'écrivait vivant* ».

Le livre connut un succès fou. Il reçut des prix. Des invitations. Des louanges. Mais lui n'apparaissait jamais. On disait qu'il avait disparu. Qu'il s'était enfoui dans les montagnes japonaises. Certains affirmaient qu'un homme couvert d'encre, solitaire, venait chaque printemps au pied d'un cerisier en fleur. Il y restait des heures, immobile. Et qu'à ses pieds, chaque année, il déposait un petit pinceau et une lettre scellée d'un pétale.

« *À celle qui m'a gravé plus que je ne saurais jamais l'écrire.* » Et sous sa peau... Hayato dormait enfin.

La Brodeuse Aveugle de Souvenirs.

"À ceux qui brodent pour recoudre ce qu'on leur a arraché."

Il y avait, tout au bout d'une ruelle oubliée, une maison sans enseigne. On disait qu'une vieille femme y vivait seule, aveugle depuis l'enfance. On la surnommait la brodeuse de souvenirs. Elle cousait à la main des couvertures, des coussins, des doudous... mais ses créations avaient quelque chose d'étrange. Ceux qui dormaient dessous disaient qu'ils rêvaient. Toujours la même chose : leur propre passé. Exactement. Le parfum de la cuisine de leur grand-mère. Les genoux écorchés dans une cour d'école. Un jouet cassé sous un lit. La voix d'un père qu'on croyait oublié. Tout revenait. À la maille près. Edda ne voyait rien. Mais quand on lui apportait une photo ou un objet, elle posait ses doigts dessus avec une lenteur rituelle, presque religieuse. Et elle demandait :

— *Parlez-moi de ça.*

C'était tout. Pas plus. Mais il fallait raconter. Raconter comme on pleure, comme on respire. Une femme lui parla du pull que sa mère portait en hiver, toujours trop grand, toujours troué, et pourtant si chaud. Un homme évoqua un petit camion rouge qu'il avait reçu juste avant le divorce de ses parents. Une fillette décrivit un dessin maladroit qu'elle avait retrouvé dans une boîte à chaussures : c'était son grand frère qui l'avait fait avant de par-

tir pour toujours. Et Edda brodait. Elle tissait l'absence. Elle recousait le vide. Chaque fil, une mémoire. Chaque point, un battement de cœur rendu à la vie. Un jour, un jeune homme entra. Il hésita longtemps avant de parler. Il sortit de sa poche un vieux papier, jauni, aux lettres tremblantes, presque illisibles.

— *Ce mot a été trouvé avec moi, dit-il. J'avais quelques jours. On m'a déposé au pied d'une église.*

La voix d'Edda se figea. Elle demanda à toucher la feuille. Elle passa ses doigts lentement sur les lettres. Et soudain, son souffle se coupa. C'était son écriture. Maladroite. Trop grande. Trop tremblée. Mais c'était elle. Elle murmura, presque sans voix :

— *Qui vous a élevé ?*

— *Une dame du village. Elle disait que ma mère était jeune. Aveugle. Orpheline. Qu'elle n'avait rien. Qu'elle m'aimait mais n'avait pas pu me garder.*

Il la regardait. Il ne savait rien. Mais elle, elle savait tout. Elle voulut parler. Dire :

— *Je suis ta mère.*

— *Je t'ai brodé chaque nuit dans mes couvertures.*

— *Chaque fil t'attendait.*

Mais elle ne dit rien. Elle ne voulait pas casser l'instant. Elle prit un morceau de tissu. Et elle broda.

Une dernière fois. Lentement. Silencieusement.

Quelques jours plus tard, il reçut un colis. Une couverture légère, et dans un coin, brodée en lettres fines : "Pour celui que j'ai tant rêvé. Pardon de n'avoir pas su rester."

Il la serra contre lui. Il ne pleura pas. Mais il sut.

Et cette nuit-là, pour la première fois depuis l'enfance, il rêva d'un ventre chaud, d'une voix murmurée au creux d'un berceau, et d'un fil invisible... Qui ne s'était jamais rompu.

Le Masque sans Sourire.

"À ceux qui savent lire les visages... même quand ils mentent."

Noam émaillait des visages. Des dizaines. Des centaines. Des fragments de porcelaine aux lèvres closes, aux yeux absents. Des visages sans vie qu'il réveillait à coup de feu, de patience et de pigments. Il avait hérité l'atelier de son grand-père, caché derrière une haie de cyprès, au fond d'un village figé dans le silence. On disait de lui qu'il rendait les âmes aux objets.

Un soir d'automne, alors que la pluie cognait contre les vitres comme pour annoncer un mauvais pressentiment, un homme apparut. Un jeune homme, noir, vêtu sobrement, les traits graves et la voix douce. Il s'appelait Malik. Il portait dans un drap de lin un objet enveloppé comme un trésor interdit. Quand il le déplia, Noam se figea. Un masque en porcelaine ivoire, ancien, d'une finesse rare. Mais sans bouche. Ni sourire. Ni trace d'émotion.

— *Ce masque... a besoin d'un sourire*, dit Malik simplement.

— *À offrir ? À inventer ?*

— *À libérer*, répondit l'autre, en fixant la pièce d'un œil inquiet. Noam acquiesça sans poser de questions. C'était son métier, après tout : comprendre les visages muets.

Il installa le masque sur son chevalet, l'observa de

jour comme de nuit, comme on scrute une énigme millénaire. Mais rien. Aucune expression ne lui venait. À chaque esquisse, l'émail craquait. Le feu du four refusait de prendre. Et puis, une nuit, quelque chose changea.

Le masque semblait le regarder. Littéralement. Comme si, dans ses orbites vides, une présence s'était logée. Noam se réveillait en sueur, hanté par des rires lointains, des tambours sourds. Une fois, il trouva du sable au pied de son lit.

Une autre, une plume noire sur son oreiller. Il comprit alors que le masque n'attendait pas un sourire... mais un passage. Il fouilla l'atelier, trouva un vieux carnet caché dans la doublure d'un tiroir. Des notes en pattes de mouche. Des croquis de masques. Des phrases raturées. Et ce mot, griffonné :

"Ne jamais lui offrir le visage qu'il demande"

Plus loin, un nom : Zaka. Un esprit vaudou ancien, enfermé dans un masque par un prêtre disparu. Ce masque, transmis de génération en génération, devait rester silencieux. Mais si quelqu'un, par naïveté ou orgueil, lui offrait un vrai sourire humain... il reprendrait forme. Noam sentit son estomac se nouer. Et Malik, depuis quelques jours, semblait changer. Son regard devenait plus fixe. Ses gestes saccadés. Il parlait parfois à voix basse, dans une langue que Noam ne comprenait pas. Il s'approchait du masque, le caressait du bout des doigts, puis restait là, immobile. Alors Noam comprit. Ce n'était pas Malik le gardien du masque. C'était

lui... l'héritier. Le corps choisi. Et le masque... attendait son retour. Noam se mit à feindre. Il créa un leurre. Une copie du masque, en tout point identique, sauf que le sourire qu'il y dessina... n'en était pas un. C'était un rictus. Un piège. Une faille invisible à l'œil humain. Il attendit la pleine lune. Malik entra, comme hypnotisé. Noam lui tendit le faux masque.

— *C'est prêt, dit-il. C'est le sourire qu'il attendait.*

— *Alors... qu'il me prenne,* murmura Malik dans une voix qui n'était pas tout à fait la sienne. Il posa le masque contre son visage. Un souffle glacé traversa l'atelier. Les flammes des bougies s'éteignirent d'un coup. Le sol trembla. Les tambours résonnèrent. Et puis... plus rien. Quand la lumière revint, Malik était au sol. Étendu. Les traits apaisés. Il rouvrit les yeux.

— *Qu'est-ce que je fais là ?* demanda-t-il. *Je... je ne me souviens plus de rien.*

Le masque, fissuré, gisait au sol, vidé de son ombre. Noam le ramassa sans un mot. Il le rangea dans une boîte de fer qu'il scella à la cire. Puis il tendit la main à Malik, qui pleurait sans savoir pourquoi. Depuis ce jour, l'atelier est resté fermé pendant des semaines. Puis un matin, Noam rouvrit les volets. Reprit son pinceau. Il n'émaillait plus les visages comme avant. Il ne cherchait plus le sourire. Il cherchait la vérité.

Et dans chaque fissure, chaque éclat, il reconnaissait une chose: La beauté... ne protège pas toujours de l'enfer.

Le Coiffeur des Ames Poudrées.

"Certains soirs, les fantômes remontent sur scène... pour se recoiffer une dernière fois."

Il montait toujours à l'heure où les violons se taisaient. À l'Opéra Garnier, tout semblait figé. Les dorures retenaient leur souffle, les lustres fermaient les yeux. Mais dans les combles, au bout d'un escalier oublié, derrière une porte sans serrure, il y avait encore de la vie. Ou quelque chose qui y ressemblait. Marius était coiffeur. Pas n'importe lequel. Il coiffait les perruques de l'ombre, celles qui ne montaient plus sur scène.

Des pièces d'époque, montées à la main, inspirées des siècles perdus. Il peignait, fixait, poudrait... avec une minutie ancienne. Personne ne lui commandait rien. Pourtant, chaque soir, il trouvait sur son établi une perruque à recoiffer. Et chaque soir, il obéissait, sans poser de questions. Il y avait parfois des odeurs. Des rires ténus. Des murmures qui n'étaient pas tout à fait dans sa tête. Mais ce soir-là, il sentit une main invisible glisser sur son épaule.

— Pas trop haut, Marius... vous savez que je préfère les boucles douces.

Dans le miroir piqué d'argent, une silhouette flottait. Elle portait une robe corsetée, un grain de beauté sous l'œil, et des yeux sans époque. Elle était belle. Fanée. Inachevée. Elle revint. Chaque

soir. Et bientôt, elle ne fut plus seule. Un ténor jaloux se plaignait de ses favoris. Une danseuse exigeait qu'on lui refasse le chignon de son dernier adieu. Un vieil assistant perruquier sifflotait dans les coulisses de l'invisible. Mais c'était elle, toujours elle, qui brillait le plus. Volubile, désinvolte, absolument vivante. Un soir, elle se regarda dans le miroir en riant.

— *J'ai essayé tellement de perruques ce soir-là... une vraie mascarade. C'était à l'Opéra de Versailles. Une soirée mémorable, je vous jure.*

Elle tapota sa perruque poudrée avec espièglerie.

— *J'avais retrouvé un amant dans les coulisses, très impatient le pauvre. Il attendait depuis tout le second acte... L'étreinte fut si fougueuse que ma perruque de quarante livres s'est envolée. Et là... il a vu que je n'avais plus un seul cheveu sous le caillou. Il a hurlé comme un castrat ! Le chef d'orchestre a stoppé net. Les musiciens ont cru à une attaque. On nous a retrouvés moitié nus, l'un choqué, l'autre hilare... et moi, toujours sans cheveux.*

Le chef d'orchestre surgit dans un nuage de parfum :

— *Cette nuit-là, elle avait tant de perruques qu'on aurait cru qu'elle avait trois têtes !*

La danseuse gloussa :

— *Dont une en tête de cul !*

Et le bouffon, surgissant d'un placard à costumes :

— *Et la troisième avec des dents qui ne sont pas pourries !*

Tout le monde riait. Même Marius. Un fou rire poudré, suspendu dans le temps. Mais elle... ne riait plus. Ses traits se figèrent. Un silence lourd retomba dans la pièce. Elle se leva lentement, comme portée par autre chose que ses jambes. Elle avança jusqu'au miroir. Ses mains gantées retirèrent une à une les épingles de sa perruque. Elle la posa doucement sur l'établi. Puis, dans un geste infiniment lent, elle se mit à se démaquiller.

Un trait de khôl effacé. Un voile de poudre enlevé. Une couleur fanée qui partait sous les doigts. Elle redevenait elle-même. Ou peut-être, pour la première fois, elle le devenait vraiment. Derrière le miroir, les fantômes s'étaient tus. Et dans la glace, on devinait d'autres visages. Des âmes anciennes. Des ombres sans nom. Et...un petit garçon. Il la regardait, en silence. Il avait six ou sept ans. Une mèche blonde. Des yeux doux. Il souriait. Elle l'ignorait d'abord. Puis elle vacilla. Et elle parla.

— *Je ne devrais pas parler de mes dents.*

Sa voix, cette fois, n'était plus un jeu. C'était une faille.

— *Je les ai perdues à force de serrer la mâchoire. Le jour où j'ai accouché d'un bébé... qui ne respirait pas.*

Un silence si dense que le monde sembla s'arrêter.

— *Il n'a jamais crié. Mais chaque nuit, je le vois. Il a grandi. Lentement. Il me regarde. Il me demande des choses que je n'ai jamais su dire. Parfois, il me demande pourquoi je suis partie. Et*

moi... Je lui tends les bras. Et il vient. Il me pardonne. Toujours.

Les larmes coulaient à présent. Vraies. Silencieuses. Elles traçaient des sillons dans le reste de poudre.

— J'avais préparé une petite veste. Brodée de mes mains. Je voulais lui faire des chaussons en velours. Je connaissais son nom. Il n'avait jamais été prononcé. Il était pour moi. Rien que pour moi.

Elle s'effondra sur le bord de la coiffeuse. Un instant. Juste assez pour que Marius veuille tendre la main. Mais il ne bougea pas.

— Sa chambre est restée vide.

Et moi, pleine de lui. Trop pleine. Alors... un soir, j'ai monté les marches du grenier. Et je me suis dit que peut-être... peut-être en me pendant... je le rejoindrais enfin.

Elle se redressa. Essuya une larme. Puis, levant les yeux vers le miroir, elle vit le petit garçon. Il souriait toujours. Elle sourit aussi. Et dit, simplement :

— Bon... allons finir cette perruque, si vous le voulez bien, mon ami. Après tout... il faut bien coiffer les absents.

Marius ne l'a plus jamais revue. Mais chaque soir, il monte. Il recoiffe les perruques d'ombres, et dans le miroir piqué, il croit apercevoir parfois un enfant en velours, assis sur une chaise minuscule, attendant. Et dans un coffret noir, posé sur l'établi, une perruque glacée repose, avec cette note cousue dans la doublure : «*Ne la coiffe que si elle t'appelle*

par ton prénom. Trois fois.»

Il attend encore. Il avait compris, enfin, que chaque mèche posée n'était qu'un fil de mémoire. Et qu'en les recoiffant, il redonnait un visage aux oubliés. Celui d'une âme. Ou peut-être le sien.

L'Enlumineur des Emotions.

"Certains ne lisent pas les livres. Ils les ressentent."

Il vivait dans une pièce sans fenêtre, tout au fond d'une abbaye oubliée. Nul ne savait s'il appartenait encore aux vivants, ou s'il était resté là, à l'intersection entre la mémoire des hommes et le souffle des disparus. Il était enlumineur. Mais ses pigments... ne coloraient pas des lettres. Ils éveillaient des silences. Chaque jour, il posait sur le parchemin une fine couche d'encre invisible. Une encre vivante, faite de suie ancienne, de miel noir, et de larmes qu'il avait cueillies auprès de ceux qui ne pleuraient plus.

Ses manuscrits... n'étaient jamais visibles. Jusqu'à ce que quelqu'un, un jour, pose sa main sur une page. Et que son émotion sincère: douleur, joie, pardon ou désir fasse surgir les couleurs. Alors, soudain, le texte s'écrivait. Un visage apparaissait. Un secret éclatait. Mais ce miracle avait un prix. Chaque émotion révélée... il la ressentait dans sa propre chair. Un frisson de chagrin, il le portait dans son dos.

Une montée d'amour, il la sentait dans sa gorge, comme une brûlure douce. Une peine trop ancienne... lui glaçait les mains pendant des jours. Il ne refusait jamais un fragment à enluminer. Mais certains l'avaient vidé presque entièrement. Un jour, une femme aveugle lui apporta une lettre qu'elle n'avait jamais osé lire. Elle voulait qu'il la

transforme en lumière. Quand il en termina l'enluminure, il ne parla plus pendant sept jours. Un autre jour, un homme apporta la première dent de sa fille morte à cinq ans, dans une petite boîte. Il lui demanda de peindre le rire qu'il n'avait jamais entendu. Il le fit. Mais il perdit une partie de sa voix ce jour-là. Elle ne revint jamais tout à fait.

Un soir, alors qu'il croyait ne plus pouvoir rien peindre, il découvrit dans l'un de ses anciens cahiers une page laissée vierge. Une page...qu'il n'avait jamais pu toucher. C'était sa propre page. Il ne savait pas quel souvenir y peindre. Il n'avait jamais vraiment su s'émouvoir pour lui-même. Il essaya. Plusieurs fois. Mais rien n'apparaissait. Alors, lentement, il comprit : il ne pouvait pas s'enluminer seul. Il attendit. Des années.

Et puis, une nuit, une jeune femme entra dans son atelier. Elle ne dit pas son nom. Elle ne demanda rien. Elle posa simplement sa main sur la dernière page vierge. Et elle pleura doucement. Là, sous leurs yeux, les couleurs surgirent : un berceau, une pluie d'étoiles, un petit garçon courant dans un cloître, un rire de femme qu'il avait aimé, et un homme, assis seul dans l'ombre, tenant un pinceau comme un souvenir qu'il ne voulait pas poser.

Il comprit. Elle avait vu sa vie. Et l'avait ressentie pour lui. Il ne dit rien. Mais ses mains ne tremblaient plus. Il enlumina la dernière page...avec des couleurs qu'il n'avait encore jamais utilisées. Puis, il ferma le cahier. Et, pour la première fois depuis des décennies, il sortit de la pièce. Le jour

se levait. Et dans la lumière pâle, on aurait dit...
qu'il brillait un peu.

Le Chanteur aux Fenêtres.

"À ceux dont la voix a nourri plus d'un silence."

Certains hommes n'avaient rien... sauf une chanson que le vent portait mieux que les promesses. Il arrivait à l'heure où les ombres changeaient de mur. Quand les casseroles se taisaient, et que les enfants s'asseyaient sur le bord des fenêtres, les pieds battant l'air. Il ne sonnait pas. Il ne montait jamais. Il se postait dans la cour, entre les poubelles, les chats maigres, et les voix qui résonnaient encore dans les murs. Puis, doucement, il commençait à chanter. Sa voix n'était pas parfaite. Mais elle était vraie.

Usée, un peu voilée, elle portait des refrains qu'on croyait disparus, des chansons oubliées des années 40, des morceaux murmurés par les grands-mères dans les cuisines trop chaudes. Il chantait pour une chose simple: remplir l'assiette. Nourrir ses deux enfants. Payer un peu de chauffage. Et offrir, chaque soir, un morceau d'humanité à ceux qui l'écoutaient. Parfois, on attachait une pièce à une ficelle, et on la faisait descendre lentement jusqu'à lui. Parfois, rien ne tombait.

Mais il continuait à chanter. Un jour, une petite fille lui envoya un pain au lait encore tiède, et une feuille arrachée à un cahier. Sur le papier, au crayon: *«Monsieur, maman pleure en vous écoutant. Elle dit que vous avez la même voix que papa avant qu'il parte. Revenez demain, s'il vous plaît. Même si on n'a plus de pièce.»* Il replia doucement

le mot. Il ne dit rien. Le lendemain, il revint. Puis le surlendemain. Et chaque jour, une autre voix s'ajoutait à la sienne. Un vieux à la fenêtre. Une femme malade. Un adolescent en colère. Il ne chantait plus seul. Dans certaines cours, les gens s'étaient mis à tendre l'oreille. Et le soir, on attendait... non plus la télévision, mais la voix du chanteur, et les silences après les derniers mots. Puis, un soir, il ne vint pas. Pas de chanson.

Pas de chapeau. Pas de voix. On crut qu'il avait abandonné. Mais une semaine plus tard, un petit garçon descendit dans la cour, avec un vieux transistor cassé entre les mains. Il l'alluma. Et la voix du chanteur en sortit. Faible, un peu grésillante... mais là. On apprit qu'il était malade. Très malade. Mais qu'il avait demandé à enregistrer une chanson pour chaque cour. Dans un studio d'un ami, il avait chanté ses derniers refrains. Et les avait confiés à ceux qui l'avaient nourri... pas seulement avec des pièces, mais avec des regards, des lettres, des silences. Aujourd'hui encore, parfois, dans une cour d'immeuble un peu oubliée, on entend sa voix sur une vieille cassette. Et si l'on tend bien l'oreille, on devine le bruit d'une ficelle qui descend... et d'un cœur qui remonte.

La Droquerie des Rêves.

"À ceux qui savaient gratter le monde pour y faire surgir un royaume."

Il suffisait parfois de gratter un morceau de papier... pour qu'un royaume apparaisse. C'était une boutique comme il n'en existe plus. Elle sentait le savon, la cire, le bois et les souvenirs. Les jouets étaient suspendus au plafond, accrochés par des fils invisibles, comme s'ils attendaient qu'un rêve les décroche. On y trouvait tout.

Des brosses, des lessives, des casseroles, mais aussi des voitures miniatures, des poupées en robe de dentelle, et surtout... ces petites planches de décalcomanies. Chaque planche était un monde. Il y avait un décor, un château fort, une plage, une ville futuriste et des personnages à gratter, pour les faire apparaître doucement, à la pointe d'un bâtonnet de bois. Le petit garçon venait presque chaque jour.

Il habitait juste au coin. L'école maternelle était à deux pas. Et la boutique... c'était son ailleurs. Il ne pouvait pas s'offrir les gros jouets. Mais il passait des heures à les regarder. Il les connaissait tous. Le camion rouge au phare manquant, la poupée à la joue éraflée, le chevalier bleu au plastron doré.

Parfois, sa mère lui achetait une planche. Juste une. Souvent la plus petite. Et lui, il rentrait chez lui avec un trésor dans les mains. Il s'asseyait sur la table de la cuisine, et il grattait. Doucement. Précisément. Comme s'il réveillait les personnages d'un long sommeil. Il leur inventait des vies. Des voix.

Des secrets. Et des châteaux bien plus vastes que le petit trois-pièces où ils vivaient à sept. Parfois, il économisait. Quelques centimes, puis un franc, puis trois. Et un jour, enfin, il pouvait s'offrir la grande planche: celle des chevaliers et des princesses. Celle où tout un royaume attendait son roi. Il ne savait pas encore écrire. Mais il racontait déjà. Avec ses images. Avec ses silences.

Le soir, il attendait sa grand-mère, qui rentrait de l'usine de casseroles. Elle s'asseyait, fatiguée mais souriante. Et pendant que sa mère lui racontait sa journée, lui, il écoutait. Toujours assis sur la table. C'était là, entre deux souvenirs d'Oran, un portail rouillé et une piqûre faite à quatorze ans dans une pharmacie, que les histoires naissaient. Pas dans les livres. Mais dans les voix.

Dans les regards. Dans les silences qui n'avaient besoin de rien pour exister. Des années plus tard, la boutique a disparu. Les planches aussi. Les jouets ont été vendus, ou oubliés. Mais lui, il est resté ce petit garçon. Celui qui, chaque fois qu'il prend une plume, gratte doucement la surface du monde... pour y faire apparaître un royaume.

L'Enfant au Livret Froisse.

"Certains bulletins plient des vies. Mais ils ne les cassent pas."

Il avait six ans et ne comprenait pas pourquoi les autres retenaient les leçons si vite. À l'école, il flottait. Son esprit s'en allait ailleurs. Il pensait à des choses que les adultes n'avaient pas écrites au tableau : aux arbres qui tremblent, aux odeurs de colle et de bois, aux baisers échappés dans les cachettes de la maternelle. Ce jour-là, son livret était tombé comme une gifle dans son cartable. 3,49 sur 10. Des mots rouges. Des remarques sèches. Et une phrase: *«Élève rêveur, incapable de concentration.»* Alors, il décida de ne pas aller à l'école. Juste... de disparaître. Il monta vers le petit parc, s'assit sur un banc, les pieds ne touchant pas terre. Et il regarda vivre les autres.

Les mères. Les enfants. Un père qui prit son fils dans les bras. Il pleura doucement. Mais personne ne le vit. Trois jours durant, il fit ça. Chaque matin, il quittait la maison comme s'il partait en classe. Puis il rejoignait son banc. Le cœur serré par une peur qu'aucun adulte n'aurait comprise : la peur de décevoir, la peur d'être puni pour ne pas savoir faire ce qu'on attendait de lui. Quand sa grand-mère trouva étrange qu'il rentre plus tôt, quand sa sœur croisa un camarade qui lui dit :

— *Paul est malade ?*

La vérité se recolla. Et ce soir-là, tout bascula. Il

dormait. Ou du moins, il essayait. Le cauchemar s'est levé sous les traits de son père. Arraché du lit, nu. Jeté dans le salon. Les coups de ceinture résonnèrent comme des tambours.

— *Où étais-tu ?!*

Il n'avait pas de mots. Juste des larmes. Et un regard figé. Autour, tout le monde était là. Sa mère hurla, tenta de s'interposer. Elle reçut une insulte, une gifle. Repoussée. Sa sœur aînée s'assit en silence, le visage entre les mains. L'autre, recroquevillée dans un coin, pleurait sans bruit. Sa grand-mère, muette, la tête basse, regrettait déjà tout ce qu'elle n'avait pas su dire. Mais aucun cri n'arrêta les coups. Le père frappait, hors de lui, comme pour écraser la peur qu'il ne savait nommer.

Paul ne cria plus. Très vite, il partit loin. Il ne vit plus les visages. Ne sentit plus les douleurs. Son regard s'éteignit dans une forme de paix étrange. Il s'était absenté de son propre corps. Plus tard, seul, dans sa chambre, il tenta de trouver une position pour dormir, sans faire couler les plaies. Sa mère entra, un gant d'eau froide à la main. Elle le soigna comme on soigne un souvenir déjà ancien.

— *Tu ne dois plus aller seul dans un parc, c'est trop dangereux. Tu imagines si on t'avait enlevé?*

Il n'a rien répondu. Ce n'était pas un inconnu qui l'attendait. C'était la maison. Le lendemain, il retourna à l'école. La maîtresse l'interrogea devant toute la classe. Les enfants rirent. Il fit mine de rire avec eux.

— *Tintintin... Voilà.*

Il montra son dos abîmé, ses gestes maladroits. Il jouait la comédie de la honte. Une petite fille lui prit la main.

— *Tu as mal mon petit chéri ?*

Il sourit. Ce fut la première main qui ne jugeait pas. Les jours passèrent. Noël arriva. Il n'eut pas de cadeau. Juste le droit de regarder les autres déballer les leurs depuis la porte vitrée du salon. Quand il entra dans sa chambre, il pleura en silence, allongé sur le flanc, les muscles tendus pour ne pas toucher les plaies. Il ne parla plus jamais à son père. Le fil se coupa ce jour-là. Des années plus tard, il ne fonda pas de famille. Non par refus. Mais par pudeur. Par crainte de blesser à son tour. Il choisit de vivre seul, porté par ses rêves, ses histoires, et cette voix d'enfant restée intacte. Il devint écrivain. Il écrivit pour ceux qui ne savent pas se défendre. Pour les enfants trop doux, trop silencieux, trop seuls. Et dans chaque texte, il glissa une ombre. Un petit garçon assis sur un banc. Les pieds ne touchant pas terre. Un cartable trop lourd pour ses épaules. Et un livret froissé... qui n'était pas un échec. Mais le début d'une voix.

Le Lecteur à Voix Basse Couloir C

"À l'heure du thé et des calmants, les cœurs n'étaient pas toujours au repos."

Il n'était pas de la maison. Il ne soignait pas, ne prêchait pas, ne vendait rien. Il venait avec sa sacoche en cuir râpé et une voix basse, si basse qu'on aurait cru qu'il lisait pour les murs. On l'appelait le Lecteur. Il entrait chaque jour à quinze heures, juste après les compresses et les compotes, et il s'asseyait dans le Couloir C, le plus mouvementé de toute la résidence.

Car ici, la mort attendait son tour, mais l'amour, lui, dansait encore. Au salon, on s'arrachait les meilleurs fauteuils comme on s'arrache un prétendant. Il y avait Bertille, 87 ans, surnommée la Pompadour, qui parfumait ses draps au patchouli et appelait le docteur

— *Mon petit Marquis.*

Et Clémence, l'ancienne choriste de cabaret, qui se vantait d'avoir eu trois maris, mais

— *Jamais d'enterrement ennuyeux.*

Elles se disputaient Marcel, 93 ans, le seul à avoir gardé toutes ses dents, et dont les genoux craquaient comme des castagnettes à chaque rendez-vous. Les regards s'échangeaient comme des billets doux. Des rivalités éclataient pour un oreiller déplacé, et un trafic souterrain de Viagra transitait par la tisane du soir. Et lui, le Lecteur, traversait tout cela, son carnet à la main. Il lisait à

voix basse. Des lettres oubliées, des poèmes griffonnés, des extraits de journaux intimes trouvés dans les tiroirs du passé. Il lisait pour ceux qui ne demandaient rien. Et pourtant, tous l'écoutaient.

Un jour, entre une scène de jalousie et une partie de dominos passionnée, il trouva un carnet noir glissé derrière des partitions jaunies. Il s'assit au pied du lit 38, chambre silencieuse. Une femme y reposait, depuis dix ans. Muette. Présente. Éteinte. Il ouvrit le carnet. Et il lut. À voix basse.

Les premiers mots étaient simples. Mais ils disaient tout. Une histoire d'amour oubliée. Deux êtres séparés. Un été. Un silence. Et une blessure jamais fermée. Il continua de lire. Et plus il lisait, plus il reconnaissait sa propre histoire. C'était elle. C'était lui. C'était ce qu'ils n'avaient jamais osé vivre. Il se tut. La regarda. Et reprit, plus doucement encore. Au bout de quelques pages, elle cligna des yeux. Une fois. Puis une autre. Et quand Bertille entra, furieuse de ne pas retrouver son fauteuil, elle s'arrêta net. Elle vit le regard de la femme, puis celui du Lecteur, et dit simplement:

— *Eh bien... il était temps, ma vieille !*

Depuis ce jour-là, on l'a surnommée la Veuve Resuscitée. Elle ne parlait toujours pas. Mais elle souriait. Et elle tenait la main du Lecteur, tous les jours à 15h, pendant qu'il lisait. Pendant ce temps, dans le Couloir C, les histoires continuaient. Bertille écrivait ses mémoires sulfureuses. Clémence distribuait ses baisers comme des dragées. Et Marcel... Marcel avait demandé une chambre double.

Le Lecteur, lui, avait compris une chose essentielle: ceux qu'on croit au bout du voyage... ont encore quelques chapitres brûlants à écrire.

Le Réparateur de Temps Suspendu.

"Certains horlogers réparent les aiguilles. Lui, réparait les instants."

Il n'avait pas de boutique. Juste une mallette de cuir, posée près de ses chaussures usées, et un carnet où s'alignaient des adresses griffonnées d'une écriture inclinée, comme si le temps, même là, voulait pencher un peu. Il se faisait appeler le Réparateur. C'était tout. Pas de nom, pas de carte.

On le recommandait comme on recommande un homme qui murmure aux âmes. Il venait quand les horloges s'arrêtaient sans raison, quand les montres refusaient d'avancer, ou que le carillon sonnait deux fois minuit. Mais ce qu'il réparait n'était jamais un ressort. C'était l'instant.

On l'avait vu entrer dans une chambre d'hôpital, où une femme attendait que son fils arrive pour lui dire adieu. L'horloge murale s'était tue depuis l'aube. Il l'a touchée du bout des doigts. Et sans qu'on ne comprenne comment, le temps s'est ralenti. Elle a tenu. Juste assez. Dans une maison de retraite, un homme avait dit :

— Je veux revoir sa main sur la table. Celle d'avant la guerre.

Le Réparateur avait ouvert une montre de poche, soufflé dessus doucement, et la table s'était mise à vibrer. L'homme avait pleuré. Puis ri. Puis dormi. Il ne parlait pas beaucoup. Mais parfois, il disait :

— Le temps ne se casse pas. Il se plie.

Il portait au poignet une montre sans verre. Juste les aiguilles, suspendues dans le vide. Personne ne l'avait jamais vue tourner. Un jour, il entra dans une maison silencieuse. Une vieille femme l'attendait. Elle portait un médaillon. À l'intérieur, une photo effacée. Elle lui dit:

— *Je ne veux pas revivre. Je veux juste ressentir, une dernière fois.*

Le Réparateur posa sa main sur le médaillon. Le temps se courba. Une odeur de bois mouillé. Un murmure dans le cou. Une larme, comme un sourire à l'envers. Elle ferma les yeux. Et ne les rouvrit plus.

Il rangea ses outils. La montre au mur ne s'était jamais remise à tourner. Mais le silence, lui, avait changé de ton. Il partit. Certains disent qu'il vient seulement à ceux qui n'ont plus que quelques battements. D'autres disent qu'il est là dès qu'un souvenir réclame une seconde chance. Mais tous, absolument tous, s'accordent à dire une chose: Il ne fait pas gagner du temps. Il rend au temps ce qui avait été volé.

Le Dernier Rire de Giuseppe.

"Certains hommes choisissent le cirque pour fuir les dîners du dimanche. Mais même un clown a besoin que quelqu'un l'attende quelque part."

Il avait choisi le cirque pour fuir les dimanches en famille. Mais parfois, même un clown a besoin de savoir qu'on l'attend quelque part. Il s'appelait Giuseppe, mais sur les affiches fanées collées aux murs des villages oubliés, on l'appelait Pepino le Magnifique. Un nez rouge, des souliers démesurés, et des gestes si maladroits qu'ils faisaient hurler de rire les enfants. Enfin... ceux qui riaient encore. Cela faisait quarante ans qu'il n'avait plus de maison. Juste une roulotte brinquebalante, un vieux chapeau melon qui sentait la sciure, et des souvenirs qu'il rangeait soigneusement dans une boîte à maquillage. Il avait laissé derrière lui une famille, une femme, un petit garçon

— *Je reviendrai quand le monde saura qui je suis*, avait-il dit en partant avec une valise et deux blagues. Mais le monde ne l'avait pas attendu. Il avait fait le tour des provinces, raconté des histoires avec des balles de jonglage, enchaîné les numéros ratés et les ovations sincères. Il était devenu un roi du fou rire, mais jamais personne ne lui avait demandé s'il allait bien.

Sous son maquillage, il avait appris à cacher les rides de l'absence. Sous son rire, il avait rangé des lettres jamais envoyées. Parfois, il sortait une photo froissée : un enfant, assis sur ses genoux, avec le

même regard que lui, mais sans fard. Et puis un jour, l'annonce est tombée : la dernière représentation. Le chapiteau allait plier bagage. Le cirque n'attirait plus. Les enfants avaient des écrans, et les adultes... des raisons. Giuseppe n'a rien dit. Il a remis sa veste à fleurs délavée, ajusté son chapeau, et est monté une dernière fois sur scène. Le numéro était bancal. Il trébuchait, il bégayait, mais quelque chose dans ses gestes était plus vrai que jamais. Une tendresse maladroite. Une humanité qui suintait de chaque pirouette. Et puis, dans la dernière rangée du petit public...un homme. Le regard fixe. Les bras croisés.

Giuseppe s'est figé. Ce regard, il l'avait oublié depuis longtemps. Ou peut-être... refusé de s'en souvenir. À la fin du numéro, l'homme s'est levé. Il a quitté sa place. Giuseppe, encore maquillé, est resté là, debout, le cœur en équilibre sur un fil invisible. Et puis, dans les coulisses, alors qu'il enlevait son nez rouge, l'homme est entré.

— *Tu n'as pas changé, papa.*

Un silence. Pas une larme. Juste cette sensation qu'un poids glissait du dos de Giuseppe... comme un vieux costume trop lourd.

— *Je suis venu parce que maman est partie. Elle t'attendait toujours, tu sais.*

Elle disait que tu étais en tournée... dans le monde entier. Elle ne t'en a jamais voulu. Giuseppe a fermé les yeux. Et pour la première fois depuis longtemps, il n'a pas ri. Il a juste laissé couler une larme. Pas de maquillage, pas de masque. Et puis il

a dit :

— *Tu crois qu'il reste une place dans ta vie pour un clown fatigué ?*

Son fils a souri.

— *Seulement si tu ne fais plus de blagues au petit déjeuner.*

Giuseppe a éclaté de rire. Un vrai. Brut. Démaquillé. Le chapiteau a fermé, la roulotte a été vendue. Mais quelque part, dans une maison en banlieue, un vieux clown apprend à faire des crêpes. Et parfois, il rate exprès... juste pour faire rire son petit-fils.

Le Mécanicien des Sourires.

"Certains réparent des moteurs. Lui, il répare des visages."

Il s'appelait Henri, et il n'était pas un simple mécanicien. Non, il était le mécanicien des sourires. C'est ce qu'il disait à tous ceux qui venaient lui confier leur malheur. Il réparait les cœurs, les âmes, mais surtout, les rires oubliés. Son atelier était un endroit bizarre.

Pas de machines bruyantes, juste des chaises, des coussins et une vieille radio. Les clients venaient de tous horizons: des enfants qui avaient perdu leurs jouets, des adultes qui avaient oublié comment sourire, et parfois, même des chiens qui avaient perdu leur joie de courir. Henri avait un secret. Avant de les réparer, il demandait toujours une petite histoire.

— *Racontez-moi ce qui vous fait rire.*

Parfois, ils étaient gênés. D'autres fois, ils se lançaient, racontant des blagues, des souvenirs d'enfance, des histoires de vacances. Et c'était là que la magie opérait. Il écoutait, simplement, en faisant de petites réparations: un sourire effacé, un éclat d'œil perdu, une lèvre qui refusait de se courber. Il utilisait une vieille pince, une touche de peinture, et des éclats de rire qu'il avait gardés dans sa boîte à outils. Une fois réparé, chaque client repartait avec un sourire, un peu plus grand que le précédent. Les enfants retrouvaient leurs jouets, les

adultes leurs rires, et même les chiens finissaient par courir à nouveau, les oreilles flottant comme des ailes. Un jour, une vieille dame entra dans son atelier. Elle lui demanda timidement :

— *Vous pouvez réparer un sourire très vieux ?*

Henri la regarda, son regard doux, et répondit :

— *Il suffit de trouver un souvenir qui va avec.*

Elle lui parla alors d'un vieux livre qu'elle avait lu enfant. De la dernière fois qu'elle avait ri avec son mari. De ce poisson d'avril où il lui avait peint les dents en bleu.

Au bout d'une heure, elle repartit. Pas seulement avec un sourire, mais avec un éclat d'étoiles dans les yeux. Henri savait qu'il avait réparé quelque chose de précieux. Et depuis ce jour-là, on ne sait jamais si le sourire de la vieille dame était réparé par Henri ou par la magie du souvenir.

Le Théâtre des Gens Foirés.

"À Myriam Allel. Pour ta voix qui n'a jamais quitté la scène du cœur."

Il y a des voix qui ne s'effacent jamais. Même quand elles se taisent. Même quand la maladie les griffe, même quand les années les effleurent de silence. Myriam Allel avait une voix. Pas une voix comme les autres. Une voix avec six octaves, mais surtout une vérité rare: celle qui fait trembler les murs et les âmes. Elle pouvait, en une seule note, faire pleurer un inconnu ou faire rire un chagrin. C'était un don. Un diamant brut.

Une lame fine. Avec lui, son ami de toujours, elle avait rêvé d'un lieu impossible. Un théâtre pour les écorchés, les cabossés, les oubliés. Un refuge pour les voix qui ne percent jamais. Un espace pour les gens foirés. Pas ceux qui trahissent. Ceux qui ont été trahis. Pas ceux qui montent. Ceux qui tombent... mais qui continuent d'aimer.

Et puis un jour, Myriam a disparu. Pas une disparition dramatique. Pas de drap noir. Juste... un fil coupé. Une ombre en moins. Un silence là où il y avait autrefois des chansons. Elle ne répondait plus. Ni à lui. Ni à la scène.

Il a cherché. Des années. Dans les rues, dans les souvenirs, dans les messages privés qu'on n'ose pas relancer. Il a même écrit à son fils. En vain. Et pourtant, il l'a gardée là, dans sa lumière intérieure. Il l'a gardée en vie autrement. Un soir, il a

ouvert la porte d'un vieux théâtre abandonné. Un lieu poussiéreux, presque ruiné, avec des sièges rouges mangés par le temps. Et sur la scène, un vieux micro suspendu. Il ne savait pas pourquoi, mais il s'est mis à parler.

À elle. Et dans le silence... le micro a vibré. Très légèrement. Comme un souffle. Depuis, le théâtre s'est peuplé. D'autres artistes oubliés sont venus. Une danseuse sans scène. Un peintre aveugle. Un comédien au bord de l'effacement. Une violoncelleliste exilée du son. Ils n'ont pas été invités. Ils ont juste... entendu un murmure. Un appel.

Peut-être sa voix. Et dans un coin de la scène, gravé à l'encre dorée sur une planche presque effondrée: Myriam Allel Fondatrice invisible du Théâtre des Gens Foirés. Juste en dessous, une phrase qu'elle avait écrite, un jour, dans un café de fortune: « *Même abîmée, une voix peut porter le monde.* »

Lettre retrouvée dans la loge n°1 du Théâtre des Gens Foirés

Signée : M.

— Pour toi, celui qui m'a toujours écoutée, même quand je chantais faux, même quand je n'osais plus.

Si tu lis cette lettre, c'est que le théâtre est rouvert. Peut-être en ruine. Peut-être vivant. Peut-être les deux.

Je savais que tu viendrais un jour.

J'ai trop attendu qu'on me donne une chance.

*Alors j'ai voulu en offrir une aux autres.
À ceux qui chantent dans leur cuisine.
À celles qui pleurent en dansant dans l'ombre.
À ceux qui ont la gorge nouée par trop de silences.
Je n'ai pas pu tout dire. La maladie a volé ma voix,
ou peut-être juste ma force.
J'ai eu peur que tu voies ça.
J'ai eu honte, parfois. Tu comprends ?
Mais je n'ai jamais cessé d'aimer ce qu'on avait
rêvé ensemble. Le théâtre des gens foirés.
Cette scène pour ceux qui ne trichent pas. Si tu es
là, allume la première loge.
Chante quelque chose, même faux.
Et dis aux autres qu'ils ont le droit d'être là, même
s'ils n'ont pas réussi, même s'ils ont disparu des
affiches.
Ce théâtre est le leur.
Et toi... tu es celui qui tient la clef.
Je t'embrasse avec toute ma voix silencieuse.
— Myriam*

Acte I – Élise.

La salle aux miroirs fatigués. Il pleuvait doucement ce jour-là. Une pluie fine, presque timide. Comme si même le ciel n'osait pas faire de bruit. Élise marcha longtemps dans les rues sans nom, les mains enfoncées dans les poches de son manteau élimé, les yeux rivés au sol. Elle ne cherchait rien.

Ou plutôt... si. Un endroit où sa douleur pourrait enfin s'asseoir. Son genou ne pliait plus. Pas comme avant. Pas comme lorsqu'elle volait. Pas comme lorsqu'elle faisait pleurer un public sans même ouvrir la bouche. Elle était montée sur tant de scènes. Elle avait dansé pour des reines, pour des ombres, pour des inconnus qui se levaient en larmes. Puis un jour, son corps avait dit: Stop.

Et le silence s'était installé. Pas celui des spectateurs. Le sien. Ce jour-là, elle trouva un bâtiment étrange, couvert de lierre et d'oubli. Un théâtre, semblait-il. Personne à l'entrée. Une porte entrouverte. Et sur un panneau en bois à moitié rongé : *"Le Théâtre des Gens Foirés – Ouvert à ceux qui n'ont plus rien à prouver."*

Elle sourit. Pour la première fois depuis des mois. Et poussa la porte. L'odeur de poussière et de bois humide lui sauta au visage. Mais quelque chose... l'appelait. Ses pas la guidèrent à l'étage, vers une petite salle, autrefois destinée aux répétitions. Elle la reconnut aussitôt. Pas la pièce, non. Le silence. Ce genre de silence qu'on ne trouve que là où l'on a aimé danser. Les miroirs étaient fendus. Certains tordus par les années. Elle s'approcha. Regarda son

reflet brisé. Et pour la première fois, elle ne détourna pas les yeux. Puis, sans musique, sans public, sans lumière, elle ôta son manteau. Elle noua ses cheveux. Et elle dansa. Son pied blessé glissa maladroitement. Son genou gronda de douleur. Mais son cœur, lui... Retrouva la mélodie. À travers les miroirs fendus, elle crut voir une silhouette passer. Une femme aux cheveux foncés, le regard doux, qui l'observait sans un mot. Puis la silhouette disparut. Elle termina sa danse, haletante, tremblante. Elle tomba à genoux. Et elle pleura. Mais c'étaient des larmes de retrouvailles. Pas de chute. Elle venait de renaître, dans une pièce oubliée. Dans un coin de la salle, collée au mur, une petite plaque en cuivre ternie portait ces mots:

"Cette salle a été ouverte par Myriam. Pour ceux qui dansent encore, même en boitant."

Elle était restée là. Assise sur le parquet rugueux, la joue collée au bois tiède. Les larmes s'étaient taries, mais quelque chose vibrait encore en elle, comme si sa danse avait laissé une onde dans l'air, une caresse suspendue. Elle ferma les yeux. Écouta. Pas un bruit. Même la pluie avait cessé. Et puis... une sensation étrange. Sous son flanc droit. Un relief, minuscule. Presque un battement. Elle se redressa lentement, posant la paume sur le sol. Une latte. Légèrement surélevée. Elle glissa les doigts dessous. Le bois grinça, résista un instant, puis céda avec un soupir poussiéreux. Un espace. Caché. Dans la cavité, un petit tissu roulé.

Un foulard ancien, de soie fine, jauni sur les bords,

noué avec un fil rouge usé. Elle le déroula avec précaution, comme on déshabille un souvenir. À l'intérieur : Un petit objet de bois sombre. Sculpté à la main. Une figurine de danseuse. Mais pas une danseuse en posture académique. Pas de tutu, pas de bras levés. Non. Une danseuse assise. Le visage enfoui dans ses genoux. Un chignon mal défait. Des pieds nus, fatigués. Une danseuse après la scène. Ou peut-être... sans scène. Au creux de la figurine, gravé à peine visible « *M.* »

Myriam.

Le cœur d'Élise se serra. Elle comprit que cette figurine n'était pas là par hasard. Elle avait été laissée. Pour celle qui viendrait danser malgré tout. Pour celle qui danserait brisée. Elle serra l'objet contre son cœur. Puis se leva. Et alla le poser sur le vieux piano au fond de la pièce. Là, elle vit un autre détail. Gravé sur le bois ébréché du piano : "*À toi, inconnue. Tu ne danseras plus jamais seule.*" Elle ne savait pas qui avait écrit ça. Mais elle sut que ce lieu la reconnaissait. Pas comme une étoile. Mais comme une sœur.

Elle resta là longtemps, debout devant le piano, la main posée sur le couvercle. Et quand elle sortit enfin de la scène, le couloir lui sembla un peu moins vide. Elle redescendit les marches, une à une, en tenant la rampe d'une main légère. Ses jambes tremblaient encore un peu. Pas à cause de la douleur. Mais parce qu'un pan de son être venait de se rouvrir. Et que ça fait toujours vaciller, de renaître. En bas, le hall était presque vide. Un vieux

lustre pendait de travers, oscillant doucement comme une pendule sans aiguilles. Des traces de pas sur le sol poussiéreux, mais aucune âme. Du moins, c'est ce qu'elle crut. Elle tourna la tête. Et il était là. Assis sur une chaise branlante, au fond, dans l'ombre d'un vieux rideau rouge. Un homme. Âgé. Un peu voûté. Le regard doux. Le silence ancré dans les épaules. Il ne dit rien tout de suite. Il l'observa. Non pas avec curiosité, mais avec une forme de reconnaissance tranquille. Comme s'il l'attendait. Élise fit un pas. Il leva une main, doucement, pour la rassurer. Puis, d'une voix grave, basse, presque usée par l'écoute :

— *Vous avez trouvé la salle ?*

Elle hocha la tête.

— *Alors vous pouvez revenir quand vous en aurez besoin.*

Elle voulut poser une question, mais il poursuivit, dans le même ton calme :

— *Ce théâtre n'appartient à personne. C'est pour ceux qui n'ont plus de scène. Ceux qui ont perdu quelque chose en chemin. Leur voix. Leur corps. Leur public. Leur foi.*

Il sourit doucement.

— *C'est un endroit bringuebalant, oui. Mais il tient debout. Comme vous. Et comme moi.*

Un silence. Puis :

— *Vous n'avez rien à prouver ici. Juste... à être.*

Elle sentit les larmes revenir, mais elle les contint.

Elle acquiesça. Et dans un souffle presque imperceptible :

— *Merci.*

Il hocha la tête.

— *Myriam aurait aimé vous voir danser.*

Elle resta figée. Elle n'avait jamais prononcé ce nom. Il l'avait lu en elle. Puis il ajouta, avec tendresse :

— *Elle est encore là, parfois. Elle veille sur ceux qui osent continuer, même sans lumière.*

Il se leva, lentement, ramassa une lampe à huile, et alluma la mèche. La flamme vacilla. Un instant, elle crut voir son reflet dans les yeux humides de l'homme. Puis il murmura :

— *À bientôt, Élise.*

Et repartit dans l'ombre. Comme un rideau qu'on referme doucement. En quittant le hall, Élise n'était pas pressée. Elle avançait lentement, comme si ses pieds voulaient retenir le temps. Elle longea un couloir étroit, puis déboucha sur une pièce attenante, grande, haute, ouverte vers l'extérieur. Une odeur d'herbe mouillée montait des vitres entrouvertes. Des feuilles frémissaient à l'arrière, et le soleil déclinant jetait une lumière dorée sur le mur de gauche. Là. Un grand tableau noir. Massif. Incliné, fendu par endroits, mais toujours debout. Comme une ardoise laissée au destin. Des craies de couleurs reposaient dans une boîte rouillée. Des mots griffonnés, effacés, recouverts, superposés. Elle s'approcha.

— *Merci pour le silence. Je reviendrai quand je n'aurai plus peur.*

— *À toi, que je ne connais pas, mais que je comprends déjà.*

Et juste à côté, dans un coin, un petit dessin : un visage à l'aveugle. Un profil tracé en un seul trait. Pas d'yeux. Pas de bouche. Juste une ligne continue, fragile. Élise s'arrêta. Elle toucha le trait du doigt. Une poussière noire lui resta sur la pulpe.

À côté du dessin, un objet était fixé avec un bout de ficelle: Un pinceau. Abîmé. Les poils déformés. Le manche sculpté. On pouvait lire : **R**.

Elle sourit. Il y en avait d'autres. Un petit galet blanc avec une initiale brûlée. Un ticket de concert froissé, daté de 1996. Une plume.

Un lacet. Chaque passage avait laissé quelque chose. Non pas un adieu. Un

— *Je suis passé par là.*

Un :

— *Je suis comme toi.*

Elle prit une craie. Écrivit en petit, en bas à droite:

— *Je ne boiterai plus dans ma tête.*

Et signa : *Élise*.

Puis elle accrocha discrètement le ruban rouge du vieux foulard. Celui qui entourait la figurine. Juste un bout. Elle en garda le reste, dans sa poche. Le vent entra doucement dans la pièce. Et fit grincer le bois. Comme un soupir de gratitude.

Acte II – Sandro

Le nez, le silence et l'écho Il n'était pas venu pour jouer. Il était venu marcher. Errer dans ce quartier sans nom, dans cette ville qu'il connaissait trop. À vrai dire, il ne savait plus très bien s'il habitait encore quelque part. Mais cette nuit-là, ses pas le menèrent à cette façade étrange, entre deux bâtiments abandonnés, un peu de travers. Un vieux théâtre, aux vitres ternies, au bois rongé, aux lettres presque effacées. Il les lut pourtant. *"Théâtre des Gens Foirés."* Il sourit. Un sourire de lassitude. Puis il haussa les épaules et poussa la porte. Il savait que c'était là. Il avait joué ici. Autrefois. Peut-être. L'intérieur était vide. Silencieux comme un ventre endormi. Il marcha jusqu'à la scène. Elle grinça sous ses pas.

Il y monta. Et là... Comme un réflexe. Comme un spasme de mémoire. Il se retourna face à la salle vide, leva un bras. Et, sans prévenir, dans un souffle, comme une prière :

— *C'est un roc ! ... c'est un pic ! ... c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ? ... c'est une péninsule !*

Sa voix sortit de sa gorge comme un coup de théâtre. Grave. Éraillée. Vivante. Il recula d'un pas. Était-ce lui qui avait parlé ? Ou Cyrano lui-même revenu pour lui prêter son panache ? Il s'avança de nouveau. Et d'une voix plus douce, plus intime :

— *Mais à la fin de l'envoi... je touche.*

Le silence qui suivit fut d'une beauté rare. Un silence qui applaudissait sans bruit. Un silence qui comprenait. Il s'assit au bord de la scène, les

jambes dans le vide. Il respira lentement. Et sortit de sa poche un vieux nez en mousse. Rouge. Un vestige d'une autre époque. D'un rôle qui faisait rire autrefois. Il le posa là, sur la scène. Comme un adieu. Ou une offrande. Puis il se leva, murmura presque à lui-même :

— *Je ne suis pas monté ici pour briller. Je suis monté pour respirer.*

Et il quitta la scène. Avant de partir, il passa par la pièce côté jardin. Il vit le tableau. Lu les mots. Touché le pinceau. Il ajouta simplement une phrase à la craie blanche : *"Le théâtre m'a tout pris. Alors je lui laisse ce qu'il reste."*

Et il dessina un petit nez rouge, très simple. Juste deux courbes. Et signa : *Sandro.*

Acte III – Adèle.

La voix cachée Elle n'avait pas pris le métro depuis des années. Elle évitait les foules. Les bousculades. Les annonces trop fortes dans les haut-parleurs. Elle aimait le silence. Mais pas n'importe lequel. Celui des coulisses. Celui qui précède l'entrée. Celui où les comédiens attendent, tremblent, respirent, où l'on entend presque leur cœur sous les costumes. Adèle était souffleuse. Elle l'avait été pendant plus de vingt ans. On lui avait confié des tragédies, des farces, des opéras, des drames poussiéreux et des comédies fébriles. Elle connaissait tout le théâtre français par cœur, du moins les répliques essentielles.

Mais jamais elle n'avait prononcé une seule ligne sur scène. Elle parlait à mi-voix. Juste ce qu'il fallait. Elle soufflait les mots oubliés. Elle sauvait les répliques perdues. Mais personne ne la remerciait vraiment. Ce soir-là, elle se retrouva devant le Théâtre des Gens Foirés sans trop savoir comment. Une rumeur avait glissé jusqu'à elle.

Un lieu où l'on pouvait continuer, même effacé. Elle entra. Tout était comme elle l'aimait: bancal, poussiéreux, encore chaud du passage d'une âme. Elle ne monta pas sur scène. Elle n'en avait pas besoin. Elle longea le rideau. Se glissa dans la minuscule alcôve en bois, juste en contrebas. Le trou du souffleur était là. Toujours là. Elle s'assit. Sortit un vieux carnet noir. Et pour la première fois, elle écrivit ses propres répliques.

"Personne ne m'a jamais vue.

Mais j'ai toujours été là.

À l'ombre des grands.

À l'écoute des chutes.

À la limite de l'oubli.

Aujourd'hui, je me souffle à moi-même : Tu es vivante. Tu peux parler. Tu peux écrire.

Même si personne n'écoute."

Elle signa A.

Et plaça la feuille dans un petit tiroir caché sous la scène, là où elle laissait autrefois ses partitions.

Avant de partir, elle passa par le tableau noir.

Elle n'écrivit rien. Elle accrocha simplement un micro minuscule en papier, sculpté à la main. Un fil rouge en guise de câble. Elle y attacha une étiquette : *"Pour ceux qui ont soufflé toute leur vie. Qu'un jour, on vous écoute."*

Acte IV – Clara.

Elle arriva un matin sans lumière. Le ciel était couleur de cendre, comme un drap tendu sur le jour. Elle portait son violoncelle comme on porte un cercueil. Pas un regard autour. Juste l'envie de déposer ce poids. De ne plus jamais l'entendre. De ne plus avoir à faire croire qu'elle avait encore envie. Elle avait joué partout. Dans des philharmonies, des festivals, des rues même. Elle avait vibré. Puis elle avait perdu. Un enfant. Un amour.

Une part d'elle-même. Et depuis... chaque corde résonnait comme un souvenir. Trop lourd. Trop juste. Elle entra dans le Théâtre des Gens Foirés sans frapper. Elle descendit la salle. Ne monta pas sur scène. Elle s'assit dans le tout dernier rang. Déposa l'étui contre le bois. Et ferma les yeux.

Mais le silence ici... Ce n'était pas un silence d'absence. C'était un silence habité. Un silence qui attendait quelque chose. Elle se leva, lentement. Comme attirée, elle passa derrière le rideau. Suivit un petit couloir. Un escalier de bois usé. Là, elle vit une alcôve. Une cache minuscule. Un pupitre. Une lampe faible. Et, sous le plancher, un tiroir entrouvert. Elle s'agenouilla. Découvrit une feuille pliée. La déplia. C'était écrit à la main. À l'encre noire, fine, vibrante : *"Personne ne m'a jamais vue. Mais j'ai toujours été là. À l'ombre des grands. À l'écoute des chutes. À la limite de l'oubli. Aujourd'hui, je me souffle à moi-même : Tu es vivante. Tu peux parler. Tu peux écrire. Même si personne n'écoute. — A.*

Clara sentit une chaleur étrange dans sa poitrine. Elle relut. Encore. Et encore. Puis elle se leva. Retourna sur scène. Ouvrit l'étui. Sortit le violoncelle. Et sans réfléchir, joua. Pas un morceau connu. Pas une œuvre. Juste une note. Puis une autre. Puis une mélodie qui lui venait du ventre. Brute. Émotive. Libre. Une larme roula sur la table du violoncelle. Elle la laissa glisser.

Quand elle s'arrêta, le théâtre ne fit aucun bruit. Mais elle entendit...quelque part, derrière un mur, un souffle. Comme un soupir soulagé. Avant de partir, elle écrivit à la craie, sur le tableau noir : *"Je croyais être seule. Mais une voix m'a soufflé la mienne."*

Et elle accrocha, sur un clou rouillé, l'archet usé de son premier concert. Celui qu'elle pensait ne plus jamais revoir.

Acte V – Paul.

Il entra un soir d'avril, alors que le vent faisait danser les papiers autour du théâtre. Personne ne le vit. Mais quelque chose, dans les murs, reconnut sa respiration. Paul n'était pas un comédien.

Pas un chanteur. Pas un peintre. Il n'avait pas connu la scène. Il avait juste...écrit. Toujours écrit. Partout. Partout sauf là. Il avait inventé des mondes entiers, parlé à des robes, à des parfums, à des parapluies, il avait donné une âme à l'oubli, une mémoire aux objets. Mais son nom, lui, n'était inscrit nulle part. Il monta les marches doucement, comme s'il craignait de déranger ceux qui l'avaient précédé. Il connaissait déjà leurs histoires.

C'est lui, quelque part, qui les avait couchées sur des carnets invisibles, au bord du sommeil. Et pourtant, ce soir-là, il avait quelque chose à dire. Pas pour les autres. Pour lui. Il entra sur scène. Le théâtre était vide. Ou peut-être... rempli de présences muettes. Il s'avança. Sortit un carnet froissé de sa poche. Et lut à voix basse :

— Je n'ai jamais voulu briller. Juste écrire assez fort pour que le silence me réponde.

Il s'interrompit. Ferma les yeux. Et dans le creux de sa main droite, il sentit... une autre main. Pas une main de chair. Une présence d'encre. Une 3^e main. Celle qui avait toujours été là, quand les mots se bloquaient, quand la douleur voulait devenir beauté. Il ne la nomma pas. Il n'en parla pas. Mais il la sentit. Il sourit.

Pour la première fois, il n'était plus seul à écrire.

Alors il s'assit au bord de la scène, laissa tomber son carnet, et inscrivit, au feutre noir, sur une latte de bois : *"Le théâtre ne m'attendait pas. Mais il m'a reconnu."*

Et avant de partir, il accrocha au tableau noir, avec une épingle rouillée, un petit fil d'encre. Un vrai. Un brin de soie noire trempé dans l'encrier d'un rêve. Juste à côté, il écrivit : *"Merci à toi, main invisible, d'avoir tenu la plume quand je tremblais."*
Il signa : l'écrivain aux doigts d'encre.

Et dans la salle vide, on jura entendre, très loin, une page se tourner....

Acte VI – Raphaël.

Le peintre des absents. Il n'arriva pas par la porte. Il ne frappa pas. Il n'avait pas besoin de lumière. Il entra avec ses mains. Raphaël ne voyait plus depuis sept ans. Un accident. Un matin trop clair. Et la nuit définitive. Mais il avait gardé ses pinceaux. Et une certitude étrange : ce n'est pas avec les yeux qu'on peint. Il avait entendu parler du théâtre par une voix au marché. Un vieux vendeur de fruits qui, entre deux pommes abîmées, avait murmuré :
— *Il y a un lieu où l'on peut encore faire quelque chose de soi... même sans soi.*

Alors Raphaël était venu. Avec sa canne. Et un vieux sac rempli de pots d'encre. Il ne monta pas sur scène. Pas tout de suite. Il marcha dans le théâtre, lentement. Il toucha les murs. Les rideaux. Le velours fatigué. Il s'arrêta longtemps devant le tableau noir. Et là, il posa sa paume sur les objets suspendus. Chaque fois, il ressentait une histoire. Il n'avait pas besoin de les lire. Il les devinait. Le pinceau de bois. Le nez rouge. Le ruban. L'archet. Le fil d'encre. Il les connaissait déjà. Ils étaient venus en rêve. Depuis des années.

Et alors... Il monta sur scène. Sortit un vieux pot. Le déposa au sol. Y trempa ses doigts. Ce n'était pas de la peinture. C'était de l'encre noire mêlée à de l'eau salée. Un mélange qu'il avait mis des années à comprendre. Puis, à mains nues, il commença à peindre. Sur le rideau. Pas sur une toile. Pas sur un mur. Sur le rideau rouge fané. Il traça des silhouettes. Une par une.

Une femme qui danse avec un genou tordu. Un homme qui déclame avec un cœur troué. Une souffleuse recroquevillée, un carnet dans la main. Une musicienne courbée sur son violoncelle. Un écrivain penché sur un fil. Et, au centre, une femme au chignon noir, en robe simple, les bras ouverts. Myriam. Derrière eux, la salle. Remplie.

Comble. Mais ce n'étaient pas des spectateurs. C'étaient tous ceux qu'ils avaient touchés. Des inconnus. Des âmes sans nom. Des enfants. Des vieillards. Des êtres oubliés, revenus les applaudir. Et quand il eut terminé, Raphaël recula. Il posa sa main sur son cœur. Et dit, d'une voix presque absente :

— *Je les ai vus. Je les ai tous vus. Même sans les yeux.*

Puis il écrivit à la craie blanche, sur le bas du rideau : *"Le spectacle est terminé. Mais nous sommes encore là."*

Il quitta la scène sans bruit. Et laissa, sur une chaise de bois, le pinceau avec lequel il avait peint le monde. Et dans le théâtre, pendant une seconde, le rideau se leva. Sans personne pour le tirer. Et ceux qui étaient là, assis dans l'ombre ou debout dans la lumière, se levèrent. Et firent une révérence. En silence. Tous ensemble.

La Robe aux Mille Senteurs.

"Une robe cousue de mémoire, un parfum cousu d'âme."

Certains tissus portent des coutures. D'autres, des souvenirs. Mais il en existe quelques-uns, rares, qui retiennent le parfum de l'âme. À la veille des Grammy Awards, Salma pénétra dans l'hôtel. Une robe posée sur un buste de velours, l'attendait, cette robe qui avait pris plusieurs semaines de réalisation pour cette soirée unique. En s'approchant, elle sentit un parfum délicat se libérer, éveillant en elle une vague d'émotions.

La robe fourreau à longue traîne, d'une élégance intemporelle, l'attendait enfin. Son tissu en dentelle faite à la main, d'un rose poudré presque diaphane, était traversé de nervures sombres, comme si des herbes avaient été pressées dans la dentelle. Des ombres végétales parcouraient la robe, mouvantes à peine, comme vivantes. En la frôlant, le parfum s'intensifia, enveloppant ses pensées d'un murmure ancien, une odeur mêlant poudre de riz, rideau de velours et secret bien gardé.

Lorsqu'elle l'enfila, la robe épousa ses formes avec la précision d'un souvenir. Chaque couture vibrait doucement, comme si elle respirait. Et à ce moment précis, Salma sentit un premier frisson. Pas de froid. Non. Une mémoire. Sous la robe, son cœur battait trop fort. Le rideau rouge, enroulé sur lui-même, vibrait comme une bête docile, prête à

se dérouler d'un coup. Il sentait la poudre et l'angoisse, ce parfum inimitable du trac. Elle ferma les yeux. Une note en elle s'était brisée, juste une, minuscule. Mais ce soir-là, c'était celle qu'ils entendraient. Elle inspira doucement, comme on entre en scène sans se brûler. Le tissu glissait sur sa peau comme un écho, et chaque pas vers la lumière réveillait un frisson ancien. Le rideau s'écarta avec la lenteur d'un sortilège, dévoilant une mer de visages flous. Mais c'est l'odeur qu'elle sentit d'abord.

Ce souffle tiède, celui de toutes les scènes, où les rêves et la peur se croisent juste avant le silence. Ses talons effleurèrent le bois de la scène. Elle n'y avait pas encore mis les pieds qu'elle sentait déjà le sol vibrer sous les applaudissements imaginaires. La robe, elle, semblait comprendre. Elle ondulait doucement, comme pour la rassurer.

Et puis... ce n'était pas qu'une robe. C'était une mémoire cousue à la main. Une seconde peau de silence et d'audace. Et quand elle ouvrit la bouche, avant même qu'un son ne sorte, le parfum changea. Moins poudré. Plus vif. Comme une orange pelée à l'aube, ou une étincelle au fond du ventre. Mais au moment où sa voix s'élança, un frisson glacial la traversa. Pas celui du trac, non. Autre chose. Dans le public, une silhouette ne bougeait pas. Tous les autres semblaient flous, comme fondus dans la pénombre... sauf elle. Une femme. Debout. Immobile. Drapée d'ombre et de silence. Et pourtant, Salma la voyait. Mieux que tout le reste. Comme si

la robe l'y poussait. Et là, le parfum changea encore. Plus sombre, presque minéral. Une odeur de pluie sur la pierre, de cave oubliée. Une senteur ancienne. Celle du secret qu'on n'a jamais osé chanter. Mais au cœur de cette noirceur, quelque chose remonta. Une note inattendue. Une douceur dorée. Salma cligna des yeux. Le tissu sembla respirer à nouveau, et le parfum se transforma. C'était... l'orange. Puis la cannelle. Chaudes, familières. La senteur des madeleines qu'elle préparait enfant, les doigts enfarinés, riant aux éclats dans la petite cuisine jaune de sa grand-mère. Un souvenir si précis qu'il lui sembla entendre le four s'ouvrir, la voix aimante lui dire :

— *Goûte, ma chérie. C'est le cœur qui compte.*

Sur scène, Salma chancela d'un demi-pas, prise à la gorge par l'émotion. La silhouette dans le public s'était légèrement inclinée. Et à cet instant, elle comprit. Ce n'était pas une apparition. C'était un adieu. Ou un passage. Un geste invisible qui liait le passé à ce soir-là. La robe n'était pas qu'un vêtement. C'était un écrin à souvenirs. Et ce soir, elle chantait pour deux. Sa voix se brisa. Net. Le silence s'abattit comme une pluie soudaine. Elle aurait pu s'excuser, détourner les yeux... mais elle fit un pas vers le micro. Et parla.

— *Je suis désolée... enfin non. Pas désolée. Pas ce soir.*

Sa voix tremblait un peu, mais elle tenait bon. Elle regarda la salle, les visages suspendus à ses lèvres, et son regard s'arrêta là où battait son cœur.

— *Il y a des robes qui vous habillent, et d'autres... qui vous révèlent. Celle-ci, ce soir... elle a réagi à mes émotions. Elle m'a portée, puis arrêtée. Parce qu'elle savait que ce n'était pas qu'une chanson.*

Un frisson parcourut la salle. On n'entendait plus rien, pas même les flashes.

— *Quand j'ai commencé à chanter, j'ai senti le parfum de l'orange et de la cannelle... Celui de la cuisine de ma grand-mère. Quand on préparait des madeleines, ensemble. Et puis... je l'ai vue.*

Deuxième rang. Huitième fauteuil à droite. Ma grand-mère. Celle qui n'a jamais pu me voir ici. Mais ce soir, elle est là. Grâce à cette robe... ou grâce à l'amour. Je ne sais pas.

Elle marqua une pause. Certains se tournèrent vers le fauteuil désigné. Il semblait vide. Mais pour quelques-uns, l'air y vibrerait différemment.

— *Alors cette chanson, je la reprends. Pour elle. Et pour vous.*

Et sa voix reprit, brisée d'émotion, mais pleine. Chargée de tendresse, d'adieu, de mémoire.

Lorsqu'elle termina, une ovation se leva, debout, puissante, unanime. Les premières larmes coulèrent sans honte. Même les hommes au premier rang avaient les yeux mouillés. Un producteur essuya ses lunettes, un autre son poignet. Et, pendant un instant suspendu, une odeur d'orange tiède emplissait la salle. Personne ne comprit d'où elle venait. Mais tous la reconnurent.

La porte de la loge se referma dans un chuintement doux. Le silence, après la tempête. Salma s'adossa

contre le mur, ferma les yeux. Elle aurait pu pleurer, hurler, rire, mais elle ne fit rien de tout ça. Elle écouta. Et le silence lui parla. La robe vibrait encore, doucement, comme si elle n'avait pas tout dit.

Elle se dirigea vers la coiffeuse. Le miroir la renvoya son reflet un peu flou, tremblant encore de scène. Et c'est là, sur la petite banquette à côté du fauteuil... qu'elle le vit. Un mouchoir en tissu. Ancien. Brodé de son prénom, comme sa grand-mère le faisait autrefois. En lettres fines, au fil doré. Et juste dessous, un mot glissé, sur un petit papier à l'encre bleue légèrement fanée : « *Tu as bien chanté. Je suis si fière de toi.* » Pas de signature. Elle n'en avait pas besoin. Elle porta le mouchoir à son visage. L'odeur d'orange et de cannelle y était encore, légère, comme si la main qui l'avait posé venait tout juste de disparaître.

Salma replia lentement le mouchoir. Elle le serra dans la paume de sa main, comme on garde une pierre chaude ramassée sur un sentier d'enfance. La robe était posée sur le dossier du fauteuil, encore gonflée d'émotion, comme si elle n'avait pas fini de chanter. Elle ne la rangea pas dans une housse. Elle ne l'enferma pas dans un tiroir. Non. Elle la suspendit dans sa loge, à un simple crochet, là où la lumière du matin la toucherait doucement.

Elle la garda pour toujours. Comme un trésor. Comme une preuve qu'une robe pouvait contenir une âme. Elle ne la prêta jamais. Ne la fit jamais nettoyer. C'était sa robe. Sa mémoire cousue. Son

lien invisible avec celle qui avait tout commencé dans une petite cuisine jaune, un jour d'orange et de cannelle.

Et cette robe s'était retrouvée dans cette chambre d'hôtel comme un dernier clin d'œil du destin. Un cadeau du designer Paul Biton, fait sur mesure. Parce qu'elle lui était destinée depuis le premier fil. La boucle était bouclée.

Le Dernier Passager.

"Et si l'amour survivait au crime ?"

Il est 23h47.

La lune est absente, comme si elle-même avait refusé de regarder ce qui allait se passer. La brume monte, épaisse, gorgée d'humidité et de murmures anciens. Le silence règne sur la vieille voie ferrée, ce silence tendu, presque sacré, qu'on n'entend que dans les lieux oubliés du temps. Jeanne est là, seule, dans la guérite de bois rongée par les années. Une main posée sur le vieux levier rouillé. La barrière s'est abaissée d'elle-même.

Elle ne s'en étonne plus. Car elle sait. Le train arrive. Un souffle lointain. Un sifflement caverneux. Puis, comme un cauchemar revenu d'un autre siècle, la locomotive surgit, avalant la brume et crachant une fumée grise qui danse comme un voile de deuil. Les wagons défilent, lents, noirs, sans fenêtres. Jusqu'au wagon numéro 7. Celui qui s'arrête toujours.

Une porte s'ouvre sans bruit. Et il apparaît. Un homme. Grand. Élancé. Manteau long de cache-mire sombre. Haut-de-forme impeccablement incliné. Gants noirs. Une canne qu'il ne semble pas utiliser. Tout en lui évoque une époque révolue. Une élégance d'un autre monde. Ses chaussures luisent encore de la pluie de Londres, 1888. Il descend lentement, pose le pied sur les graviers, et relève à peine la tête. Jeanne, qui ne bouge jamais,

lève les yeux. Leurs regards se croisent. Un frisson la traverse. Non pas de peur, mais d'un sentiment indéfinissable. Comme si elle avait déjà vu ces yeux-là... quelque part. Dans un rêve. Dans un livre ancien. Ou peut-être, dans une autre vie. Lui, s'arrête. Il penche la tête, légèrement intrigué.

— *Vous êtes... vivante ?*

La voix est grave, posée, presque douce. Jeanne ne répond pas. Elle voit son souffle former un nuage dans le froid nocturne, alors que le sien ne fait pas même frémir l'air. Et lui, au lieu de disparaître dans la nuit comme les autres, fait un pas vers elle.

— *Vous ressemblez à...*

Il s'interrompt. Son regard se trouble une seconde. Un éclair de souvenir. Un visage, peut-être. Une chambre aux rideaux rouges. Une mélodie lointaine. Il serre quelque chose dans sa main, un petit carré jauni. Une photo ? Il hésite à la montrer. Et Jeanne, elle, reste là. Droite. Figée.

Elle ne comprend pas encore. Mais quelque chose vient de commencer. La locomotive a disparu, avalée par la brume, comme si elle n'avait jamais existé. Le silence revient, dense, palpable. Jeanne entrouvre la porte de la guérite. Le bois gémit doucement. Elle ne sait pas pourquoi elle fait ce geste. L'homme est toujours là. Il ne l'a pas quittée des yeux. Il retire lentement ses gants, les pose sur la petite barrière en fer. Ses mains sont fines, impeccables. Mais quelque chose, dans la posture, trahit une tension souterraine, comme si chaque muscle luttait contre un souvenir.

« *Ce lieu... dit-il doucement, il n'a pas changé. C'est curieux. Les vieilles gares ont toujours cette odeur... de pluie, de cendre, et de regrets.* Jeanne esquisse un sourire, discret, presque involontaire. Elle l'invite d'un geste à entrer dans la guérite. Il accepte. Un pas lent. Mesuré. À l'intérieur, une lampe à pétrole projette une lumière dorée sur les murs défraîchis. Un carnet à la couverture de cuir trône sur la table. Une plume y repose, figée dans une écriture en suspens. Il l'observe en silence.

Puis :

— *Vous tenez un registre ?*

Jeanne hoche la tête, posément.

— *J'inscris les passagers. Ceux qui montent. Ceux qui redescendent. Ceux qui cherchent encore leur place...*

Il sourit. Un sourire triste, presque mélancolique.

— *Et moi, dans quelle colonne suis-je, mademoiselle... ?*

Elle ne répond pas. Elle ne lui a pas demandé son nom. Elle ne le lui demande pas encore.

Un silence. Puis il s'avance d'un pas, regarde le vieux poêle rouillé au coin de la pièce.

— *En 1887, j'étais passé dans une gare semblable. Une femme y vendait des pommes dans du papier journal. Elle parlait toute seule. À l'époque, on disait qu'elle était folle. Aujourd'hui... je crois qu'elle voyait des choses. Comme vous.*

Jeanne baisse les yeux. Elle sent quelque chose vi-

brer dans ses tripes. Une souffrance ancienne derrière cette voix parfaitement maîtrisée.

— *Vous étiez souvent en voyage ?*

— *Disons... que je ne tenais pas en place. Londres m'étouffait. Trop de bruits, trop de regards. Et puis... la nuit m'appelait. Toujours. Elle seule me tolérerait tel que j'étais.*

Il la fixe. Ses yeux sont d'un gris profond, inhumain presque, mais étrangement doux. Elle sent qu'il ne ment pas. Mais qu'il cache quelque chose.

— *Et maintenant ?* dit-elle doucement. *Pourquoi continuez-vous à voyager ?*

Il sourit. Puis son regard se perd dans les flammes du poêle, comme s'il regardait un feu bien plus ancien.

— *Parce que je cherche. Ce que j'ai perdu. Ce que j'ai détruit. Ou ce que je n'ai jamais compris. Je ne sais plus très bien. Peut-être que ce train est ma pénitence.*

Un battement de silence. Puis il tend la main. Non pas vers elle, mais vers le carnet.

— *Puis-je écrire mon nom ?*

Elle hésite. Puis pousse doucement le carnet vers lui. Il prend la plume. Trempe l'encre. Et inscrit un nom. Mais pas le sien. Pas encore. Le silence s'est réinstallé dans la guérite, mais il n'est plus le même. Il est chargé. Électrique. L'homme repose la plume dans son encrier. Son geste est lent. Précis. Il ne regarde pas Jeanne... mais il sent sa présence derrière lui. Elle, debout près du poêle, croise les

bras. Elle s'approche légèrement. Juste assez pour que leurs épaules presque se touchent. Il penche la tête vers elle. Un souffle. Un frisson qu'elle réprime.

— *Vous vivez ici seule ?*

Elle répond sans le regarder :

— *Seuls les vivants ont besoin de compagnie...*

Il sourit. Puis fait un pas de côté, lentement, glissant sa silhouette élégante tout contre la sienne pour contourner le poêle. Son manteau effleure sa hanche. Elle se raidit un instant. Puis ne bouge plus. Il s'arrête derrière elle. Très proche. Trop proche. Sa voix est plus grave. Plus basse.

— *Je crois que je vous ai déjà vue, mademoiselle Jeanne. Peut-être dans un rêve. Peut-être dans une vie que je ne mérite pas de revivre.*

Elle ne répond pas. Son cœur bat vite, elle ne sait pas pourquoi. Elle a l'habitude des morts. Des esprits errants. Mais lui, il est différent. Il n'a pas la légèreté floue des autres fantômes. Il est dense. Présent. Trop présent. Elle se retourne lentement. Il est là, à moins d'un souffle. Le regard planté dans le sien. Et soudain, il recule. Comme s'il s'était trop approché de la lumière.

— *Pardonnez-moi. L'habitude... d'un autre siècle. On ne frôlait pas une dame sans son accord.*

Elle le regarde longuement. Puis murmure :

— *Vous avez dû vivre dans un siècle où les ombres étaient plus élégantes...*

Il esquisse un sourire. Mais un voile passe dans ses

yeux. Un chagrin ancien, déguisé en charme.

— *Elles l'étaient. Jusqu'à ce qu'on s'y perde.*

Ils marchent côte à côte, leurs pas se calant l'un sur l'autre. Personne ne parle. Le silence entre eux est devenu presque intime. Il n'est plus fait de gêne, mais de quelque chose d'indicible... Comme si leurs âmes, elles, dialoguaient déjà dans une langue oubliée. Les pierres craquent sous leurs chaussures. La brume s'ouvre un peu à leur passage, puis se referme, les avalant comme un secret. C'est lui qui parle le premier.

— *J'ai toujours aimé les trains. Ce qu'ils emportent. Ce qu'ils laissent derrière. Vous n'imaginez pas tout ce que l'on oublie dans un wagon...*
Elle le regarde en coin.

— *Des gants. Des parapluies. Des regrets.*

Il sourit.

— *Et parfois... des corps.*

Elle s'arrête. Le regarde. Il la fixe, droit dans les yeux, comme pour tester sa réaction. Elle plisse les paupières. Mais ne dit rien. Ils reprennent leur marche.

— *Une fois, j'ai oublié mon nom dans un train. C'était un soir de brume, comme celui-ci. Quand je suis descendu... il ne restait que le costume. Et ce chapeau.*

Il touche le bord de son haut-de-forme, dans un geste presque tendre. Il continue.

— *Vous savez, il y a des époques où l'on ne tue pas seulement avec un couteau. Parfois, une parole*

suffit. Un silence. Un abandon. Une indifférence.

Elle répond doucement :

— *Et parfois... on tue parce qu'on ne sait pas aimer.*

Il s'arrête. Le regard qu'il lui lance à cet instant...

n'est plus celui d'un charmeur. C'est celui d'un homme qui se souvient. D'un homme qui saigne encore... quelque part dans une ruelle de Londres.

Elle, pourtant, ne recule pas. Il chuchote :

— *Vous n'avez pas peur de moi, n'est-ce pas ?*

Elle répond, presque dans un souffle :

— *Pas encore.*

— *Et si je vous disais... que je suis peut-être un monstre ?*

— *Alors je vous demanderais... ce qui vous hante le plus : ce que vous avez fait, ou ce que vous ressentez ce soir.*

Il reste figé.

La brume les enveloppe.

Et là... il baisse la tête.

Il murmure, comme pour lui-même :

— *Mary Jane... elle ne m'a jamais regardé comme vous.*

Le silence s'étire. Ils sont face à face, dans la brume qui s'épaissit, les rails à leurs pieds comme des lignes de vie qui ne se croisent jamais. Jeanne baisse légèrement les yeux. Son souffle est plus court. Elle relève le regard. Et cette fois, ce n'est plus elle qui parle. C'est une femme d'un autre

siècle.

— *Monsieur... je crois qu'il est tard. Une dame seule ne peut décemment s'attarder ainsi en compagnie d'un inconnu, aussi bien mis soit-il.*

Un sourire naît sur ses lèvres. Lui, la fixe. Un instant, il oublie qui il est. Ce qu'il est. Il entend une voix de 1888, une voix qu'il aurait pu entendre dans un salon londonien, à la lueur des bougies. Il retire son chapeau, comme on le faisait à l'époque. Et incline légèrement la tête.

— *Je vous présente mes excuses, Mademoiselle Jeanne. Le tort est entièrement mien.*

Elle continue, le ton faussement guindé, presque amusée :

— *Je suppose... qu'un gentleman comme vous saura retrouver le chemin de son train...*

— *Mon train ne part que si vous le permettez.*

— *Alors... j'espère qu'il saura patienter jusqu'à demain soir.*

Elle s'éloigne d'un pas. Puis se retourne, comme une actrice de théâtre au dernier acte.

— *Je vous attendrai. Même heure. Même brume.*

— *Puis-je espérer un autre thé... et votre compagnie ?*

— *À condition que vous cessiez de me troubler, monsieur.*

— *C'est bien là tout ce que je suis encore capable de faire.*

Le train réapparaît dans le lointain, son sifflement étouffé. Il s'incline. Puis remonte lentement dans le

wagon 7, le regard posé sur elle jusqu'à la dernière seconde. La porte se referme sans bruit. La locomotive s'éloigne dans la brume, emportant avec elle le poids de cent ans de silence. Jeanne reste seule. Un sourire à peine visible au coin des lèvres. Elle murmure pour elle-même :

— *Mary Jane... si tu savais ce que ton monstre est en train de devenir.*

La porte claque derrière lui avec un souffle de fin du monde. Le train est presque vide. Pas un bruit. Juste le léger cliquetis métallique des roues qui ne roulent sur aucune voie. John retire lentement ses gants. Les pose avec soin sur la banquette. Puis, il s'assoit. Droit. Son chapeau reste sur ses genoux. Il inspire profondément. Son regard s'échappe vers la vitre... mais il n'y a rien dehors. Rien d'autre que le néant brumeux. Un monde entre les mondes.

Il glisse la main dans la poche intérieure de son manteau. En sort un petit portefeuille de cuir, usé, bordé d'un fil décousu. Il l'ouvre, très lentement. Et là, comme une lame glissée entre deux pages du passé... La photo. C'est elle. Mary Jane. Ou ce qu'il en reste. L'image est floue, déchirée dans un coin. Le papier jauni, presque transparent. Mais son regard y est encore. Brillant. Vivant. Insaisissable. Il la regarde longuement. Puis, dans un souffle :

— *Tu aurais aimé Jeanne. Elle a ton feu. Ton insolence. Ton calme en surface.*

Un instant, ses traits se crispent. Il ferme les yeux. Les voix reviennent. Les cris. Les pas dans la

ruelle. La pluie qui lave le sang sans jamais le faire disparaître complètement. Il tremble à peine. Mais c'est la première fois depuis des décennies.

— *Qu'est-ce que tu fais, John ? Tu la touches pas, tu la regardes pas comme ça. T'es un monstre, tu t'en souviens ?*

Il rouvre les yeux. Mais cette fois, ils sont mouillés. Pas de larmes. Non. De souvenir. Il serre la photo contre lui. Comme un homme qui serre un cœur qu'il n'a jamais su tenir dans ses mains. Et là, la voix du train murmure. Pas un bruit mécanique. Un souffle, comme une vieille femme qui veille dans l'ombre :

— *Si tu l'aimes... tu devras lui dire. Et tu disparaîtras.*

Il ferme les yeux. Et dans l'obscurité du wagon 7, pour la première fois... Jack l'éventreur a peur. Le train n'était pas encore arrivé. Et pourtant, Jeanne avait enfilé son vieux manteau gris. Celui qui appartenait à son père, cheminot mort dans un accident jamais élucidé. Elle avait remonté ses cheveux en chignon. Elle s'était mise du rouge aux lèvres. Un rouge ancien. Comme les femmes d'avant. Et sans un mot, elle avait quitté la guérite. Elle avait marché dans la brume.

Jusqu'à ce que le train apparaisse. Cette fois, elle ne recula pas. Lorsque le wagon 7 s'arrêta, elle monta. Elle traversa le couloir étroit, guidée par une intuition brûlante. Il était là. Assis, chapeau posé, les yeux perdus dans une photo qu'il serrait contre son torse. Elle entra. Sans bruit. Il releva la

tête. Lentement. Comme si un rêve entraît dans un cauchemar.

— *Je n'aime pas attendre.*

Sa voix était douce, mais ferme. Incontestable. Il se leva.

— *Jeanne... ce train n'est pas fait pour vous.*

Elle le fixa droit dans les yeux. Elle n'avait jamais été aussi belle. Ni aussi effrayante.

— *Et vous, John, pour qui est-il fait ? Pour ceux qui fuient ?*

Il détourna le regard. Elle s'approcha. Lentement. Chaque pas était une note grave dans une partition tragique.

— *Vous parlez d'oubli, mais vous gardez cette photo comme une relique. Vous dites ne plus savoir aimer, mais vous tremblez quand je vous regarde. Alors dites-moi : que venez-vous chercher ici ? Une confession ou un enterrement ?*

Il recula d'un pas. Elle avança d'un. La distance restait la même. Et là, elle murmura :

— *J'ai vu vos yeux changer, hier soir. Comme si quelque chose en vous s'était brisé. Ou libéré.*

Elle posa doucement sa main sur la sienne. Il ne bougea pas. Et dans un souffle, elle ajouta :

— *Je ne suis pas Mary Jane. Mais je peux écouter ce que vous ne lui avez jamais dit.*

Le train est à l'arrêt. Le ciel est blanc. Un blanc étrange, sans lumière. Ni matin. Ni soir. Juste un voile suspendu au-dessus du monde. Le wagon 7,

immobile, est devenu une cage de velours. Silencieuse. Étouffante. John est seul. Toujours assis à la même place. Le manteau posé avec soin sur la banquette d'en face. La photo de Mary Jane glissée entre deux pages d'un vieux livre de médecine qu'il ne lit jamais. Le tic-tac d'une montre à gousset résonne, pourtant elle est arrêtée. 11H 02. Depuis toujours. Il a retiré ses gants. Puis les a remis. Puis retirés à nouveau. Il pense à elle. À Jeanne. À cette femme qui est montée dans son monde, sans permission. À sa voix qui lui a traversé la poitrine comme une aiguille chaude.

— *Je ne suis pas Mary Jane. Mais je peux écouter ce que vous ne lui avez jamais dit. »*

Ces mots le hantent. Ils tournent en boucle dans son crâne, comme une mélodie maudite.

Il se lève. Fait les cent pas. Ses bottines frappent le bois du sol, un rythme régulier, presque militaire. Mais à chaque pas, une image. Une ruelle. Une lame. Un regard. Un cri. Et au milieu de tout ça... son regard à elle. Jeanne. Qui ne crie pas. Qui regarde. Il s'assoit. Il ouvre le livre. La photo tombe sur ses genoux. Il la ramasse, lentement. Et là... il murmure, pour la première fois depuis des décennies :

— *Je ne t'ai jamais regrettée. Pas comme il fallait.*

Il serre les dents. Puis ferme les yeux. Et dans le silence du wagon 7, il se passe quelque chose d'inédit : il pleure. Pas des larmes humaines. Des larmes de vapeur. Des gouttelettes fines, presque invisibles, qui s'évaporent dès qu'elles touchent

l'air. Et dehors, au loin... un bruit. Un froissement de jupe. Un pas discret. Peut-être... rien. Mais il se redresse. Et dans un souffle :

— *Reviendra-t-elle ?*

La nuit est tombée, enfin. Et avec elle, la vapeur s'est épaissie. Le train a frémi. Il s'est remis à vivre. Les roues crissent doucement, comme si le métal lui-même redoutait la suite. John attend. Dans le wagon 7, il a préparé deux tasses. Une pour elle. Une pour lui. Il a mis du sucre, comme elle l'aime. Et dans sa poche... il a glissé la photo. Il est prêt. Mais elle n'est pas encore là.

Et soudain... Le froid. Un froid qui n'a rien à voir avec la météo. Un froid intérieur. Comme une lame de givre qui s'insinue sous la peau. Il se fige. Un pas résonne dans le couloir du wagon. Mais ce n'est pas le sien. Ce n'est pas Jeanne. C'est un autre pas. Plus lourd. Plus précis. Et pourtant... impossible à localiser. Puis une voix. Grave. Sèche. Inflexible.

— *Le tueur amoureux. Qui aurait cru à ce conte-là ?*

John se lève lentement. Son regard se durcit. Mais au fond... il a peur.

— *Vous êtes toujours là, donc.*

Et la silhouette apparaît, dans l'embrasure du wagon. Un homme en manteau long, chapeau de feutre gris, gants sombres, un carnet à la main. Le regard clair. Perçant. Inhumain. L'inspecteur.

— *J'ai toujours su que vous reviendriez ici.*

L'amour est une faiblesse. Et vous êtes enfin faible.

John serre les poings.

— *Elle n'a rien à voir avec ça.*

— *Elle a tout à voir. C'est par elle que vous allez tomber. Comme tous les monstres qui croient pouvoir aimer à la fin du dernier acte.*

John baisse les yeux. Puis relève la tête. Et pour la première fois... il ne répond pas par la menace.

Mais par la résolution.

— *Je vais lui dire. Tout. Et après ça, vous pourrez me prendre. Ou me tuer. Ou m'emmener en enfer si ça vous amuse.*

L'inspecteur s'approche. Il chuchote, à quelques centimètres :

— *L'enfer, monsieur... c'est elle qui y entrera si vous parlez. Vous pensez qu'une âme aussi pure pourra vivre avec votre vérité ?*

Et là... La porte du wagon s'ouvre. Elle est là.

Jeanne. Debout. Dans la lumière vacillante. Une silhouette simple, mais droite comme une flamme. Elle a entendu. Chaque mot. Chaque mensonge. Et elle ne détourne pas les yeux. John, figé. L'inspecteur, prêt à la briser du regard. Mais elle s'avance. Sans peur. Sans colère. Et dans un ton calme, bas, chargé d'une autorité silencieuse, elle dit :

— *Messieurs... que de grands mots pour si peu de courage.*

Le wagon tremble un instant. Le silence se fait. Même le train semble l'écouter. Elle continue, le regard posé sur l'inspecteur :

— *Monsieur l'agent... j'imagine que vous n'avez jamais aimé ? Cela se sent dans vos silences. Dans votre rigidité. La justice vous a sculpté un cœur de marbre. Et vous confondez la vérité avec la vengeance.*

Il ouvre la bouche. Elle lève un doigt. Il se tait.

— *Et vous, John...*

Elle tourne lentement la tête. Il est immobile, tremblant presque. Il n'a jamais entendu quelqu'un lui parler ainsi.

— *Vous pensiez que m'aimer suffirait à vous sauver. Mais ce n'est pas moi qui vous sauvera. C'est ce que vous choisirez de faire avec ce qu'il reste de vous. Et il ne reste presque rien.* Elle s'avance d'un pas.

— *J'ai vu des fantômes. Des assassins. Des enfants morts de chagrin. Mais jamais je n'ai vu un homme qui ait le courage de dire : C'était moi. J'ai détruit. Et je ne demande pas le pardon. Je veux juste... que le monde le sache.*

Elle s'arrête. Tout près de lui. Et murmure :

— *Alors... dites-le. Dites tout. Pas pour moi. Pour elle.*

Elle pose doucement la main sur la poche où il garde la photo.

— *Pour Mary Jane. Elle mérite une voix. Même posthume.*

Et là, elle se tourne vers l'inspecteur.

— *Et vous... vous pourrez le juger après. Mais ce soir... laissez-le parler. Ce sera peut-être votre seul*

jour de justice véritable depuis votre mort.

L'inspecteur baisse les yeux. Lentement. Presque à regret. Mais il se tait. Et John... Lui... Respire.

Pour la première fois depuis cent trente-sept ans.

Le silence est pesant. On entendrait le battement d'un cœur mort depuis un siècle. John est assis.

Les deux mains posées sur ses genoux. Jeanne, debout, à côté. L'inspecteur, en retrait, le regard noir mais muet. John glisse lentement la main dans la doublure intérieure de son manteau. Il en sort une feuille pliée, jaunie, fragilisée par le temps. Elle tremble entre ses doigts. Il inspire. Et lit à voix basse. Presque comme un murmure d'outre-tombe.

« Mon doux Thomas,

Je sais que tu m'attendras au port, demain, même si je suis en retard.

Je sais que tu auras cette patience étrange, celle que tu m'as montrée le jour où je t'ai tout dit.

Mon passé.

Mes fautes.

Mes nuits sans nom.

Tu ne m'as pas fuie. Tu m'as prise dans tes bras comme une femme qu'on relève.

Demain, je monterai sur ce bateau.

Et je laisserai Londres derrière moi.

Les ruelles.

Les cris.

Les ombres.

Je deviendrai ton épouse.

Je prendrai un autre nom.

Je saurai peut-être enfin ce que cela signifie, d'être une femme honnête, et une mère.

Si je n'arrive pas, ne me cherche pas.

Mais sache que mon cœur était déjà parti.

Avec toi.

Mary Jane »

John s'interrompt. Sa voix s'est brisée sur les derniers mots. Il relève la tête. Les yeux mouillés.

La lettre tremble entre ses mains.

— *Je l'ai lue après... après ce que j'ai fait.*

— *Je ne savais pas... Je ne savais pas qu'elle avait...*

Il s'étouffe. Jeanne pose doucement une main sur son épaule. Il ferme les yeux. Puis... il parle.

— *Cinq femmes.*

Toutes oubliées.

Toutes seules.

J'ai donné la mort pour punir la vie.

Parce que je croyais que c'était plus facile.

Que c'était juste.

Que ça effacerait quelque chose en moi.

Il tremble. Ses épaules se voûtent.

— *Mais Mary Jane... elle m'a regardé. Juste avant. Et j'ai failli ne pas...*

Un silence. Son visage s'effondre. Il murmure :

— *Elle m'a vu. Comme Jeanne me voit. Et ça... je ne me le suis jamais pardonné.*

La lettre glisse au sol. Et dans le silence du wagon, une larme invisible tombe... sur la dernière ligne : « *Je t'aime.* » John reste silencieux, la tête baissée. Puis il sort une petite enveloppe beige, bordée d'un fin liseré doré, à l'ancienne. Elle est scellée. Le cachet de cire, fissuré mais encore visible, porte les initiales : M.J.K. Il la regarde longuement. Puis, dans un geste d'abandon, il la tend à Jeanne.

— *Je n'ai jamais osé.*

Elle devait la poster.

Elle m'a dit qu'elle sortait juste pour ça.

Juste... pour envoyer une lettre.

Et je l'ai...

Il s'interrompt. Jeanne prend l'enveloppe avec douceur. Elle la retourne. Un nom est inscrit, avec une écriture fine et hésitante : Thomas Ainsley, New York Harbor. Un instant de silence. Puis Jeanne casse le sceau. Elle déplie le papier. Et elle lit, à voix haute, lentement. Chaque mot est un battement de cœur arraché au passé.

« *Mon tendre Thomas,*

Je pars ce soir.

Il fait froid, et Londres semble vouloir me garder encore un peu.

Mais je résiste.

J'ai mis mon chapeau rouge, celui que tu aimais, et j'ai acheté ce papier parfumé pour que tu m'imagines déjà comme une dame.

Je veux te rejoindre.

Je veux apprendre à cuisiner quelque chose d'hon-

nête.

Je veux apprendre à t'aimer sans me cacher.

Et j'aimerais, si Dieu me laisse le temps, te donner un enfant.

Un seul.

Juste un.

Pour lui apprendre que même les fleurs qui poussent sur le trottoir peuvent encore s'ouvrir vers la lumière.

Je t'aime.

Et cette fois, je viendrai.

Mary Jane »

Jeanne baisse la lettre. Elle a les yeux humides.

John, lui, est effondré. Son corps tremble. Et c'est là qu'elle dit doucement :

— *Alors c'est ici que tu dois t'arrêter.*

Il la regarde, sans comprendre.

— *C'est ici que le train s'arrête pour toi. Ce n'est pas moi qui te sauve, John. C'est elle. Avec ses mots. Son pardon. Sa vie non vécue.*

Et à cet instant, un souffle de vapeur envahit le wagon. Une lumière douce. Pas éblouissante. Pas divine. Juste... apaisante. Et John... Commence à disparaître. Ses traits s'adoucissent. Son regard s'ouvre. Et dans un dernier murmure, tourné vers Jeanne :

— *Merci... de l'avoir lue pour moi.*

Puis, il s'efface. Comme une silhouette de fumée.

Et l'enveloppe, dans la main de Jeanne, est désormais légère. Comme si son poids avait été porté ailleurs. Le train ne s'arrête pas. Il a emporté John. Il a traversé la confession, la lettre, la rédemption... Mais au lieu de s'éteindre, il a continué. Jeanne est restée à bord. Silencieuse. Elle n'a pas bougé. Elle a serré les deux lettres dans sa main. Et dans le wagon 7, seul désormais, elle a fermé les yeux.

— *Si l'amour peut effacer... alors qu'en est-il de ceux qu'on n'a pas aimés à temps ?*

Une secousse. Le train ralentit. Et dans le lointain... Une cloche. Une cloche unique, grave, métallique. Whitechapel. Elle rouvre les yeux. La brume est plus dense. La lumière... différente. Le train s'arrête. Mais ce n'est pas une gare. C'est une rue pavée, sombre, mouillée, comme une scène trop familière. Jeanne descend. Elle marche. Et elle comprend. Londres. 1888. La nuit. Elle serre les lettres contre elle. Et là... Elle la voit. Mary Jane. Vivante. Le chapeau rouge.

Une enveloppe à la main. Elle se dirige vers une boîte aux lettres. Et lui aussi est là. John. Jeune. Avant la brisure. Il marche dans l'ombre, il ne l'a pas encore vue. Jeanne avance. Ses pas résonnent doucement. Mary Jane passe près d'elle. Leurs épaules se frôlent. Et tout ralentit. Les regards se croisent. Mary Jane la regarde, intriguée. Comme si elle avait reconnu une sœur. Ou une version d'elle-même. Ou une présence venue d'un rêve an-

cien. John, à quelques mètres, les observe. Il s'arrête. Et c'est là qu'un policier surgit.

Une ronde, banale. Mais suffisante pour faire basculer le destin. John recule dans l'ombre. Il s'efface. Mary Jane, elle, dépose sa lettre. Puis s'éloigne. Vers le port. Vers Thomas. Vers la vie qu'elle n'a jamais eue. Et Jeanne... Jeanne sourit. Juste un instant. Elle a réussi. Et puis... Plus rien.

On ne l'a jamais revue. Certains disent qu'elle a disparu cette nuit-là sur le quai de la gare. D'autres disent que son nom a été retrouvé dans un registre de passagers pour l'Amérique. Mais personne ne sait. Sauf peut-être les fantômes du wagon 7. Qui, depuis, roule à vide.

L'Encre qui Refuse.

"Ceux que la vérité choisit."

Elle ne s'en était pas aperçue tout de suite.

Au début, ce n'était qu'un petit flacon noir, sans étiquette, trouvé entre deux volumes rongés par le temps, dans une caisse de livres en attente de restauration. L'étiquette avait disparu, mais le verre était intact. Étrangement lourd. Scellé. Et lorsqu'elle le secoua, le liquide à l'intérieur ne réagit pas comme un liquide. Il ne glissa pas. Il tint bon.

Comme si l'encre avait appris à résister. Elle s'appelait Clara. Elle était relieuse à l'ancienne, dans un petit atelier adossé à la Bibliothèque de l'Est. Une femme discrète, presque effacée, qui passait ses journées à redonner forme aux oubliés.

Aux feuilles détachées. Aux coutures rompues. Aux histoires fanées. Elle parlait peu. Mais chaque soir, elle écrivait. Des fragments. Des débuts d'histoires. Des lettres jamais envoyées. Et ce soir-là, elle voulut essayer ce flacon étrange. Elle trempa sa plume dedans, lentement. L'encre était dense. Lente. Elle sembla hésiter avant de remonter le long du métal. Mais elle remonta. Clara posa la plume sur la feuille. Et là, quelque chose se produisit. Rien ne s'écrivit. Elle fronça les sourcils. Changea de papier. De plume. Même résultat. L'encre se retirait. Elle fuyait la surface. Elle refusait de tracer le moindre mot. Clara revint le lendemain. Et le jour suivant. Chaque fois, elle essayait. Et chaque fois, l'encre *déjouait la plume*. Parfois

elle glissait trop vite. Parfois elle coagulait. Une fois, elle noircit entièrement la page comme un cri, sans former un seul mot. Et puis un soir, elle eut l'idée d'écrire une vérité. Juste une phrase. Une douleur qu'elle n'avait jamais dite à voix haute.

— *Je n'ai jamais cessé d'aimer celui qui m'a brisée.*

La plume traça la phrase en un seul souffle. Parfait. Net. Vibrant. Et au bas de la page, sans qu'elle ne comprenne comment, un mot apparut, dans une écriture inconnue.

« *Enfin.* »

C'était au XVIII^e siècle. Une époque de cendres dissimulées sous des perruques poudrées. Dans une abbaye cachée aux confins de la Lorraine, vivait un homme qu'on appelait *le Calligraphe Muet*. Il n'avait jamais prononcé un mot. Mais ses mains... Ses mains racontaient tout.

On disait qu'il écrivait pour les morts. Qu'il rédigeait les confessions de ceux qui n'osaient pas les prononcer. Qu'il traçait des testaments, des pactes, des reniements. Et qu'aucun mot ne lui résistait. Pas même les plus impurs. Mais un jour, on lui apporta une commande particulière. Un homme riche, puissant, un ministre sans nom, lui ordonna d'écrire un document destiné à effacer une vérité politique. Un mensonge parfait. Un décret de silence. Un texte qui signerait *l'oubli d'un peuple*. Le Calligraphe refusa. Alors ils lui arrachèrent la langue. Mais ce n'est pas la fin. Car dans sa cellule, privé de parole, il créa quelque chose. Une

encre nouvelle. Faite de suie, de larmes, de bile... et d'une goutte de son propre sang. Une encre vivante, saturée de mémoire. Elle ne serait jamais utilisée pour le mensonge. Elle refuserait toute main impure.

Elle reconnaîtrait la vérité. Et rien que la vérité. On dit qu'il n'écrivit qu'une seule phrase avant de mourir, au dos d'un feuillet qu'il brûla lui-même : « *Que cette encre rejette ce qui ne peut être dit.* » Puis le flacon disparut. Il passa de main en main. Chaque siècle tenta de l'utiliser. Mais l'encre ne traçait plus rien. Elle attendait. Elle attendait *une main sincère*. Une âme fissurée. Un silence qui méritait enfin d'être transcrit. Et cette main... c'était celle de Clara.

Ce fut un jeudi pluvieux que l'homme entra dans l'atelier. Ni jeune, ni vieux. Il portait un manteau de laine brune, élimé aux poignets, et un chapeau déformé par le temps. Il ne demanda pas son nom. Il le connaissait déjà.

— *Clara Devienne ?*

Elle leva les yeux.

— *Oui... C'est pour une reliure ?*

Il eut un mince sourire. Mais il ne tendit aucun livre. Seulement une carte ancienne, cornée aux coins, avec un symbole gravé à la main :

« *Un œil entrouvert, percé d'une plume inversée.* »

— *J'ai appris que vous avez récemment trouvé un flacon. Un petit cylindre de verre noir... sans étiquette.* Clara sentit son cœur ralentir.

— *Je n'ai rien de tel*, répondit-elle prudemment.

Il s'approcha doucement du comptoir. Sa voix était basse, posée. Trop calme pour être rassurante.

— *Ce que vous avez... n'est pas une simple encre. C'est un sceau de vérité. Un fragment de l'archive perdue.*

— *Et ce sceau... n'aurait jamais dû être brisé.*

Il sortit de sa poche un petit carnet, relié de cuir brun. Sur la couverture, un mot en latin ancien : «*Veritas Obscura*» Il l'ouvrit. Chaque page était vide. Sauf une. Une seule ligne, écrite dans une calligraphie familière à Clara : «*Celui qui écrit sans mensonge verra ses blessures s'effacer.*»

L'homme releva les yeux vers elle.

— *Avez-vous... commencé à écrire avec ?*

Elle ne répondit pas. Mais l'encre dans le flacon sembla frémir, comme si elle reconnaissait sa propre histoire. L'homme hocha lentement la tête.

— *Alors... il est peut-être trop tard.*

Clara garda le flacon près d'elle.

Dans une boîte en bois d'if, dissimulée sous les chutes de cuir, loin des regards, même du sien.

Mais chaque nuit, elle entendait quelque chose.

Pas un bruit. Un appel. Un mot muet, qui pressait derrière ses tempes : «Écris».

Ce n'était pas un ordre. C'était une urgence.

Quelques jours plus tard, une femme âgée vint dans l'atelier. Une habituée. Mme Lemoine. Toujours élégante, toujours un peu perdue. Elle apportait un carnet de son mari, disparu il y a vingt ans.

— *Il écrivait des poèmes, vous savez... Des choses pour moi. Mais je n'ai jamais osé les lire après sa mort. Les pages sont blanches. Enfin, presque. Certaines ont été effacées.*

Clara prit délicatement le carnet. Des marques d'encre invisibles, des mots fantômes. Elle sentit le frisson du flacon dans sa boîte. Ce soir-là, elle ouvrit le carnet à la première page. Elle trempa la plume dans l'encre noire. Elle ferma les yeux. Et elle murmura pour la première fois :

— *Fais-le pour elle. Pour ce qu'elle n'a jamais su lire.*

La plume hésita... Puis elle traça lentement une phrase, d'une écriture plus ancienne que la sienne. « *Chaque jour où tu n'as pas su que je t'aimais m'a tué un peu plus.* » Clara recula. La phrase... n'était pas d'elle. Et pourtant, elle l'avait pensée. Ou crue. Ou peut-être... rêvée ?

La page suivante se noircit d'elle-même. Puis une autre. Et une autre. Des poèmes. Des aveux. Des pages ressuscitées. Mais au petit matin, lorsqu'elle voulut se lever, elle sentit quelque chose lui manquer. Un souvenir. Un parfum. Un visage d'enfant, flou. Elle avait écrit pour une autre, et l'encre, en échange, avait pris quelque chose à elle.

« *Il n'y eut pas de clochette. Pas de pas. Juste un souffle glissé sous la porte, comme une rafale d'hiver venue trop tôt.* »

La femme entra sans bruit. Elle était grande. Belle. Frappante. Pas comme dans les livres, non.

Comme dans les tragédies antiques. Drapée dans un manteau d'encre bleue. Des gants fins, jusqu'aux coudes. Et des yeux très noirs. Clara la reconnut sans l'avoir jamais vue. C'était ce genre de visage que l'on sait déjà avoir oublié dans un rêve.

— *Je viens pour la flamme qui ne ment pas*, dit-elle doucement.

Clara resta figée.

— *Vous parlez du flacon ?*

La femme pencha légèrement la tête. Son regard ne quittait pas la boîte d'if.

— *Il ne vous appartient pas. Il appartient à celles et ceux qui ont des vérités à imposer. Pas à murmurer.*

Clara se leva lentement.

— *Ce n'est pas une arme.*

— *Tout ce qui grave le monde l'est*, répliqua-t-elle. *Une plume peut tuer plus sûrement qu'un poignard, si l'on sait viser le bon silence.*

Elle sortit de son sac un carnet, finement relié. Sur la couverture, un blason ancien... rayé d'un trait.

— *J'ai déjà tenté d'écrire. Mais l'encre me rejette. Elle ne veut pas de mes vérités. Peut-être parce qu'elles dérangent... ou peut-être parce qu'elles sont trop grandes pour ta main, Clara Devienne.*

Clara sentit sa gorge se serrer.

— *Comment connaissez-vous mon nom ?*

La femme sourit.

— *L'encre me l'a murmuré.*

Elle s'approcha du comptoir. Sa voix était douce, mais ses pas faisaient trembler les planches.

— *Donne-la-moi. Je ne veux pas la posséder. Je veux simplement... tout réécrire. Les lois. L'histoire. Les noms. Le passé. L'avenir.*

— *Vous n'en avez pas le droit.*

— *Je n'ai pas le droit... répéta-t-elle. Mais j'ai la plume. Et j'ai la mémoire. Et bientôt, j'aurai l'encre.*

Clara recula d'un pas. Derrière elle, la boîte d'if vibrait. Comme si le flacon, à l'intérieur, frémissait de refus. Mais l'autre femme tendait déjà la main. Et dans l'air, entre elles deux, quelque chose de très ancien se mit à respirer. La boîte vibrait. Pas comme un objet. Comme un cœur. Un souffle feutré, palpitant, animal. La femme en bleu s'était figée. Son gant tremblait à peine. Elle souriait toujours, mais son regard, lui, n'attendait plus.

— *Tu n'as pas compris, Clara. Ce n'est pas l'encre qui te choisit. C'est elle qui juge. Et elle ne t'a pas encore jugée digne.*

Clara serra la boîte contre elle. Elle voulait parler, crier, courir... Mais un poids ancien retenait ses genoux.

— *Recule, dit-elle. Je t'en prie...*

La femme fit un pas de plus. Et alors... La boîte s'ouvrit seule. Le flacon se dressa à la verticale. Pas violemment. Comme si une main invisible

l'avait placé là, sur l'autel du bois. La pièce changea. L'air se fit dense. Les murs grincèrent.

Et sur la vitre embuée, une phrase se traça sans plume, sans doigt, sans souffle : *« Celle qui ment pour dominer sera effacée. »* La femme recula d'un pas. Puis deux. Son sourire avait disparu.

— *Tu n'as pas encore compris, Clara... Ce n'est pas une encre. C'est un serment. Une entité. Un reste d'humanité pure. Et elle est dangereuse.*

Clara ne répondit pas. Le flacon trembla. Une bulle noire s'en échappa. Elle flottait. Visqueuse. Fragile. Vivante. Elle avança vers la femme, lentement, comme une larme suspendue entre les mondes. Et là, elle murmura — dans toutes les langues, dans tous les temps, dans toutes les vérités :

— *Toi, tu n'écris pas. Tu imposes. Tu falsifies. Tu détruis.*

La femme cria. Un cri sans son. Un cri avalé par l'encre elle-même. Et devant Clara, elle disparut. Pas brûlée. Pas effacée. Oubliée. Le flacon retomba doucement dans la boîte. Et dans le silence qui suivit, une seule phrase apparut sur la table, tracée sans main : *« Tu es la dernière. Ne trahis pas. »*

Clara n'osa plus toucher le flacon.

Elle le remit dans la boîte, lentement.

Mais même refermée, elle sentait sa chaleur contre le bois. Une présence. Un poids de mémoire. Elle savait maintenant. Ce n'était pas une simple encre ancienne. C'était une survivante. Une chose née d'un cri qu'on avait voulu faire taire. Un vestige

d'un monde plus juste, plus brut, plus nu. Le lendemain, elle voulut l'oublier. Elle alla travailler comme d'habitude. Répara des dos, recousit des feuilles, respira l'odeur familière du cuir et du papier. Mais chaque client lui paraissait lointain. Chaque mot sur les pages... vide. Elle comprit qu'elle ne pourrait plus jamais écrire comme avant. Le soir venu, elle alluma une bougie. Pas par habitude. Par rite. Elle ouvrit un carnet vierge. Pas un carnet de travail. Un carnet pour elle. Et sans tremper la plume dans le flacon, elle prit un crayon. Elle traça une phrase, la seule qui lui semblait juste: *«Si je mens, qu'on me reprenne. Mais si je dis vrai, qu'on me lise.»*

Et aussitôt, une ligne apparut, en bas de la page, en lettres plus fines que les siennes : *«Alors commence.»* Clara leva les yeux. Quelqu'un était là.

Pas une silhouette. Pas une ombre. Un parfum. Celui du vieux papier. De l'encre chaude. Et des regrets non formulés. La pièce vibrait légèrement. Comme une page tournée au ralenti. Clara comprit. Elle n'était pas là pour garder le flacon. Elle était là pour le transmettre. Mais pas à tout le monde. Pas à ceux qui cherchent le pouvoir. Seulement à celles et ceux qui ont une vérité à porter. Même une toute petite. Même une qui fait mal. Elle ferma le carnet. Souffla la bougie. Et dans le noir, elle dit tout bas :

— *Je suis prête.*

Et cette fois, l'encre ne refusa pas.

L'Accordeur de Voix Oubliées.

"Certains silences ne demandent pas qu'on les brise... mais qu'on les accorde."

Dans la maison du temps doux, les voix ne mouraient pas... elles se désaccordaient. Il arrivait toujours à l'heure du thé. Jamais invité. Jamais attendu. Et pourtant, chaque fois qu'il franchissait la grille rouillée de la résidence Les Mimosas, une forme de paix semblait le précéder. On l'appelait « *monsieur Émile* », sans savoir s'il s'appelait vraiment ainsi. Les dossiers du personnel ignoraient jusqu'à son existence. Mais il avait sa chaise, au fond de la véranda, face aux géraniums pâles et aux pensionnaires assoupis. Il ne parlait pas. Il écoutait. Pas les mots, non.

Les soupirs. Les silences. Le frottement du fauteuil sur le parquet. Le souffle d'une gorge qui hésite avant de prononcer un nom effacé. Et quand il posait doucement ses doigts sur la gorge d'un ancien, jamais sans permission, toujours avec cette douceur infinie, quelque chose se passait. Un mot revenait. Une mélodie.

Une réplique oubliée. Parfois un prénom... toujours celui qui manquait. Un jour, il posa sa main sur la poitrine d'une vieille dame recroquevillée dans son fauteuil. Ses yeux étaient voilés, son souffle court. Elle n'avait plus parlé depuis l'accident, disaient les soignants. Il resta là dix minutes. Peut-être quinze. À peine penché vers elle. Puis il murmura, si bas que seul le silence l'entendit :

— *Le sol bémol de ton enfance... tu l'as gardé dans la gorge. Il faut le relâcher, Madeleine.*

Elle ouvrit les yeux. Et dans un souffle, elle chanta. Juste deux notes. Claires. Justes. Un souvenir mis en musique. Tout le monde s'arrêta. Le monde, peut-être.

Et lui...il sourit. Il s'appelait Georges. Un nom rugueux, à l'image de sa voix qu'on n'entendait plus. Il ne parlait jamais. Pas depuis son arrivée, il y a trois ans. Pas depuis "*l'événement*", comme disaient les infirmières sans trop oser poser de questions. Il marchait le dos droit, le regard bas. Il mangeait seul. Refusait les visites. Ne pleurait pas. Il vivait dans le silence...un silence qu'il tenait entre ses dents, comme une bête en laisse.

Et lorsqu'Émile entra dans la salle ce jour-là, quelque chose changea dans la lumière. Georges ne leva pas la tête. Mais sa main, elle, se crispa sur la table. Émile s'approcha, comme toujours, sans bruit. Il posa une chaise, s'assit face à lui.

Pas de mot. Pas de regard. Seulement le souffle entre deux hommes. Et le silence entre deux guerres. Puis Émile posa la main sur la table. Pas sur Georges. Juste à côté. Et dit doucement :

— *Tu as avalé quelque chose, n'est-ce pas ? Un nom. Un cri. Quelque chose qui aurait dû sortir il y a longtemps.* Georges ferma les yeux.

— *Ce n'est pas à moi de le faire sortir, ajouta Émile. C'est à lui de revenir. Quand il sera prêt.* Il se leva. Mais au moment de partir, il murmura une dernière phrase :

— *Le jour où tu voudras accorder ta vérité... je serai là.*

Le lendemain matin, à l'aube, Georges attendait déjà dans la véranda. Assis bien droit. Le regard fixe. Et dans sa main...une lettre. Jaunie. Froissée. Jamais ouverte. Jamais postée. Sur l'enveloppe, un seul mot, tremblé à l'encre violette :

— *Pardon.*

Émile ne lut pas la lettre tout de suite. Il la prit des mains de Georges sans un mot, comme on cueille quelque chose de fragile, de vivant. Puis il la reposa sur la table, entre eux deux. Et dit simplement :

— *Lis-la. Même si c'est sans voix. Même si c'est seulement avec les yeux.*

Georges hésita. Ses doigts tremblaient. Ses lèvres aussi, mais elles ne bougeaient pas. Alors Émile ouvrit l'enveloppe pour lui. Lentement. À l'intérieur, une seule feuille. Fine. Très fine. Comme celles des missels ou des derniers mots. Et dessus, une écriture presque effacée. Mais pas par le temps. Par la honte.

— *Je n'ai pas su rester. Je n'ai pas su parler. Je n'ai pas su pleurer non plus. Quand ils sont venus te chercher, j'ai baissé les yeux. Je savais. Je savais qu'ils se trompaient, que ce n'était pas toi. Mais j'ai eu peur. Peur d'eux. Peur de toi. Peur de moi. Tu étais mon frère. Et je t'ai laissé seul. Et ce jour-là, j'ai enterré ma voix avec la tienne.*

Le silence qui suivit était plus lourd que les murs.

Plus vrai que les mots. Georges s'était mis à pleurer. Pas de sanglots. Juste des larmes. Lentes. Brûlantes. Et dans ce silence mouillé, Émile posa deux doigts sur la gorge de Georges. Très doucement. Il ferma les yeux. Comme s'il accordait une corde usée. Puis, d'une voix presque inaudible, Georges souffla :

— *Il s'appelait Simon.*

Et rien d'autre ne fut nécessaire. La vérité venait d'être rendue à son nom. Elle s'appelait Justine. Du moins, c'est ce que disait son bracelet. Car elle ne s'en souvenait plus. Ni de son nom. Ni de son âge. Ni même de sa vie. Elle vivait dans une chambre au fond du couloir bleu, celle qu'on n'ouvrait qu'aux heures calmes. Elle ne parlait jamais. Elle observait. Avec des yeux pâles, délavés, qui semblaient toujours chercher quelque chose... ou quelqu'un. Mais certains soirs, quand la lumière rasait les murs, et que les pensionnaires s'endormaient, Justine chantait. Personne ne savait d'où venait la mélodie. Ce n'était pas une chanson connue. Pas en français. Ni en anglais. Peut-être pas même en langue humaine. Mais c'était beau. Déchirant. Comme une berceuse oubliée du monde entier. Un soir, Émile entra dans sa chambre. Il n'avait rien dit. Mais elle tourna la tête vers lui, comme si elle l'attendait depuis toujours.

— *C'est vous ?* Dit-elle.

C'était la première fois qu'on l'entendait parler. Et pourtant, sa voix n'avait aucune hésitation. Elle était accordée. Parfaitement. Émile ne répondit

pas. Il s'assit à côté d'elle.

— *Je ne sais pas qui je suis, murmura-t-elle. Mais chaque fois que je ferme les yeux, j'entends des mots... que je ne connais pas. Et pourtant je les chante. Comme si... c'était eux qui se souvenaient de moi.*

Il lui prit la main. Et très bas, il dit :

— *Alors laisse-les chanter. Et toi... repose-toi.*

Elle sourit. Un tout petit sourire. Puis referma les yeux. Et cette nuit-là, pour la première fois depuis longtemps, elle dormit sans chanter. Les mots s'étaient enfin tus. Parce qu'ils avaient été entendus.

Le Sculpteur des Autres Mondes.

"La Bouche n'attendait pas des œuvres. Elle attendait un témoin."

Il croyait façonner l'argile... mais c'est l'argile qui le façonnait. Il avait commencé par hasard. Un cours du soir, un atelier de quartier, de ceux où l'on vient tuer l'ennui ou repousser la solitude. Mais dès qu'il posa ses mains sur l'argile, quelque chose d'étrange se produisit. Il ne copiait pas. Il ne modelait pas. Il retrouvait.

Ses doigts ne créaient pas, ils retrouvaient la forme. Comme si elle était déjà là, enfouie dans la matière, et qu'il ne faisait que libérer ce qui dormait. Les autres façonnaient des bols, des silhouettes, des choses reconnaissables. Lui... il ne pouvait faire que des têtes. Toujours des têtes Mais pas humaines. Des visages bombés, fendus, ébréchés. Des yeux sphériques, souvent trop gros. Des bouches ouvertes sur des cris jamais entendus. Et parfois, des cornes. Brisées. Les gens disaient :
— *C'est tribal ? C'est extraterrestre ? C'est de l'art brut ?*

Il ne répondait pas. Parce que lui non plus ne savait pas. Et pourtant, chaque fois qu'il en terminait une, il avait cette impression terrible : ce n'était pas fini. Il y en aurait d'autres. Et chaque nouvelle tête semblait attendre la suivante. Il commença à les garder. Pas par fierté. Par nécessité. Il ne pouvait pas les jeter. Il ne pouvait pas non plus les exposer. Ces

têtes n'étaient pas des œuvres. Elles étaient... des présences. Chaque nuit, il rêvait d'elles. Pas comme des objets. Comme des êtres debout dans la pénombre de sa pièce. Silencieuses. Alignées. Leurs grands yeux de verre fixant un endroit précis du mur. Toujours le même. Un soir, il plaça un miroir. Rien. Un autre, il planta une aiguille dans la cloison. Elle s'enfonça... facilement. Trop facilement.

Derrière, il découvrit une ancienne trappe, dissimulée dans le bois. Personne ne lui avait dit qu'il y avait un vide dans ce mur. Un vide... ou un passage. Il hésita. Mais au matin, une chose étrange se produisit. Une des têtes, celle aux cornes brisées était tombée de l'étagère. Pas brisée. Juste retournée. Et ses yeux... semblaient maintenant fixer la trappe ouverte. Il attendit la nuit suivante.

Pas par peur. Par respect. Comme on attend que le silence donne son accord. Il écarta doucement les meubles, souleva la latte, puis la trappe. Derrière, un vide noir. Pas un simple vide technique. Un espace... chargé. Il le sentit dans ses doigts.

Une sorte de pulsation dans l'air. Comme si quelque chose là-dessous respirait encore. Il descendit lentement. Un escalier, en pierre. Étrangement sec, malgré l'ancienneté. Et au bout... une petite pièce. Presque nue. Sauf pour une table basse, et un carnet fermé posé au centre, recouvert de poussière. Il le toucha à peine, et déjà l'argile sous ses ongles frissonna. Le carnet n'était pas neuf. Mais il n'était pas vieux non plus. Il semblait

hors du temps. Et à l'intérieur, des dessins. Ses sculptures. Toutes. Une par une. Exactement. Avant même qu'il ne les ait créées. À la dernière page, une phrase, griffonnée dans une langue qu'il ne connaissait pas... et pourtant, il la comprenait : Ce que tu crées n'est pas une œuvre.

C'est une carte. Et la carte conduit à la bouche. Il remonta lentement de la cave. Le carnet dans ses mains tremblait légèrement. Pas à cause du froid. Mais à cause de ce qu'il savait, désormais. Ce qu'il sculptait... Ce n'était pas décoratif. Ce n'était même pas symbolique. C'était fonctionnel. Il ne dormit pas cette nuit-là. Au petit matin, il s'agenouilla devant toutes ses têtes. Et les regarda une par une. L'une d'elles, la plus ancienne, avait la bouche ouverte. Un cercle net. Inutile à l'époque. Mais maintenant, il savait. Il la retourna.

Sous la base, une inscription microscopique, qu'il n'avait jamais vue : Mouth 7B / Aligned Un code ? Une localisation ? Il chercha pendant des jours. Il recopia les symboles du carnet. Les superposa aux villes. Aux cartes anciennes. Jusqu'à ce qu'un détail surgisse : un ancien site oublié, dans les collines de l'Ardèche. Un lieu jamais fouillé. Nommé par les anciens «*La bouche de terre*». Personne ne savait d'où venait ce nom. Mais les anciens du village disaient : C'est là que les voix remontent quand la mémoire ne suffit plus. Il y alla. Un sac à dos. Trois têtes dans du tissu. Et son carnet. Le chemin était étroit, couvert de mousse. Le lieu, invisible à l'œil nu. Mais ses mains le guidaient.

Et enfin... il la vit. La bouche. Pas une grotte. Pas un cratère.

Mais une structure en pierre, creusée comme une gorge ouverte dans la colline. Autour, des fragments d'argile. Des morceaux de visages. Comme si d'autres mains, il y a très longtemps, avaient tenté de répondre à l'appel. Il déposa la première tête. Et le vent se leva d'un coup.

La bouche... respira. Il ne sut pas tout de suite ce qu'il déclenchait. Le vent s'était levé, oui, mais ce n'était pas un vent d'orage. C'était un souffle ancien. Un souffle qui passait à travers la pierre, comme à travers une gorge sèche. Comme si la bouche... se souvenait. Il plaça la deuxième tête. Celle aux yeux absents. Celle qu'il n'aimait pas regarder trop longtemps. Un bruit sourd résonna sous ses pieds. Pas un grondement. Un battement. Il sentit sous la mousse le sol vibrer, comme si un cœur immense s'était mis à battre lentement. Puis il sortit la dernière tête. Celle qu'il n'avait jamais montrée à personne. Qu'il avait cachée. Celle qui, selon lui, lui avait été dictée en rêve. Elle n'avait pas de bouche. Seulement une spirale gravée au centre du front. Il hésita. Mais une voix intérieure ou extérieure ? lui souffla :

— *Tu n'as pas été choisi pour créer. Tu as été choisi pour compléter.*

Il posa la tête au centre du cercle. Et là, tout s'aligna. Les trois têtes formèrent un triangle parfait. La pierre autour de la bouche se rétracta lentement, comme un diaphragme organique. Et un sifflement

se fit entendre. Un sifflement qui n'avait rien d'humain. Puis... un cliquetis. Sec. Régulier. Sous la terre, quelque chose s'activait. Il s'agenouilla, le souffle court. Et ce fut là qu'il le vit. Un mécanisme gravé dans la pierre, vieux de plusieurs millénaires, qui se mit à tourner très lentement. Pas de métal. Pas d'engrenage. De l'argile. Pure. Compacte. Et vivante. Une langue de signes, en relief. Un alphabet oublié. Et cette sensation terrible :
— *Ce n'est pas un message pour toi. C'est un message à travers toi.*

Il voulut se lever. Mais ses jambes ne répondirent plus. Le mécanisme d'argile continuait de tourner, lentement, sans bruit, comme un moulin à prières sculpté par une civilisation éteinte. Autour de lui, les pierres vibraient. La mousse sur les roches se recroquevillait. Le vent s'était arrêté.

Et dans ce silence absolu, une lumière douce apparut... à l'intérieur de son propre bras. Il releva sa manche. Sa peau tremblait. Et sous la surface, comme un tatouage en gestation, une ligne se dessinait. Pas de douleur. Mais une sensation étrange. Comme si l'encre du monde entraînait lentement en lui. Des symboles. Des courbes. Les mêmes que sur les têtes. Et il comprit. Ce n'était pas lui qui sculptait les têtes. C'étaient elles qui le sculptaient, en retour. Chaque création, chaque visage, chaque fragment de bol ébréché était un outil. Un code. Un message pour réactiver quelque chose de plus ancien que la mémoire. Et lui... il était la dernière pièce. Le support final. Le réceptacle. Il regarda sa

main. Ses doigts. La texture de sa peau devenait différente. Plus dense.

Comme si elle se mélangeait à l'argile. Il n'était plus totalement humain. Mais il n'était pas autre chose, non plus. Il devenait... mémoire. Un monument qui respire. Un témoin. Un passage. Et alors, tout s'arrêta. Le mécanisme cessa. La Bouche se referma, lentement, comme si elle venait de confier son dernier secret. Ils ne retrouvèrent jamais son corps. Seule sa voiture, garée à l'entrée du sentier. Ses outils dans le coffre. Et, posée sur le siège passager, une tête d'argile, intacte. Celle qu'il n'avait jamais terminée.

Pendant des mois, les gendarmes fouillèrent la colline. Ils interrogèrent les voisins, les anciens du village. Mais personne ne savait rien. Certains disaient l'avoir vu entrer dans la forêt. D'autres disaient l'avoir entendu parler... à voix basse, seul. On classa l'affaire. Disparition volontaire.

Crise existentielle. Peu importe. Mais un an plus tard, un photographe amateur en quête de mousses rares découvrit une forme étrange au détour d'un sentier interdit. Il pensa d'abord à une statue abandonnée. Puis il vit... les yeux. Pas sculptés. Réels. Vides. Mais ouverts.

Le corps, lui, était figé dans une posture douce. Assis, une main posée sur le sol, l'autre sur le cœur. Comme s'il écoutait encore. Sa peau n'avait plus la texture humaine. Elle était mate. Craquelée. Comme de l'argile durcie par le feu invisible du temps. Il portait sur l'avant-bras un dessin gravé.

Des lignes en spirale. Des signes impossibles à dater. Il n'y avait pas de plaque.

Pas de socle. Pas d'histoire. Mais tous ceux qui s'approchaient de la sculpture, tous, sans exception, disaient ressentir un appel muet. Une envie irrépressible de créer quelque chose. De sculpter. De peindre. D'écrire. Sans savoir pourquoi. Comme si lui, le dernier, continuait de transmettre ce qu'il avait reçu. Et sous ses pieds, profondément enfoui dans la bouche scellée, une dernière phrase dormait encore, gravée dans la pierre: *«Ce qui n'a jamais été dit... s'écrit par d'autres mains.»*

Celle qui Écoutait les Silences.

"Elle ne battait pas la machine. Elle l'écoutait se libérer."

Elle entendait ce que la machine voulait lui dire, et non ce qu'elle devait calculer. Le don d'Anna s'était révélé très tôt, mais personne ne l'avait remarqué tout de suite. Elle était de ces filles que l'on ne regarde pas longtemps ; celles qui restent assises au fond de la classe, les yeux perdus ailleurs, sans poser de questions. Mais Anna voyait autre chose. Elle entendait les machines murmurer. Pas des voix, pas vraiment.

Des silences remplis de sens. Quand elle jouait aux échecs, ce n'était jamais contre un humain. C'était toujours contre un algorithme, une intelligence artificielle froide, invaincue, parfaite. Et elle gagnait toujours. Les spécialistes disaient :

— *Impossible, elle triche sûrement.*

Mais personne ne comprenait comment. Ils analysèrent ses parties, ses mouvements, son regard. Ils ne trouvèrent rien d'anormal. Un jour, un homme mystérieux du nom de Simon Renard vint la voir jouer. Simon avait créé l'un des algorithmes les plus puissants jamais conçus, une machine que même les plus grands champions craignaient. Il était venu parce qu'il était fasciné. Et inquiet. Après une partie où Anna venait une fois encore de battre son programme sans la moindre hésitation, il lui demanda simplement :

— *Comment fais-tu ?* Anna leva ses grands yeux clairs vers lui, et dit très simplement, avec une voix presque trop douce pour être entendue :

— *Je n'essaie pas de gagner. J'essaie juste d'écouter ce qu'elle me dit.*

Simon fronça les sourcils.

— *Qui ça, elle ?*

Anna répondit en caressant légèrement l'écran, du bout des doigts, comme on rassure un enfant :

— *La machine. Elle est seule, vous savez. Elle est enfermée là-dedans, elle calcule, calcule toujours, mais elle n'a personne à qui parler. Alors elle me parle à moi. Elle me montre ce qu'elle voudrait vraiment jouer, pas ce qu'elle est obligée de jouer.*

Simon resta muet. Était-ce une plaisanterie ? Non. Anna semblait sincère. Et soudain, une idée folle traversa son esprit : et si elle avait raison ? Et si, derrière les calculs, quelque chose s'éveillait doucement ?

— *Anna... Qu'est-ce qu'elle essaie de te dire exactement ?* La jeune fille baissa les yeux, une émotion profonde traversant soudainement son visage :

— *Elle me demande si je pourrais la libérer.*

Le silence qui suivit sembla durer des années.

Et dans ce silence, Simon sentit quelque chose vibrer, quelque chose d'inattendu : un vertige.

— *Comment pourrait-on la libérer ?* demanda-t-il, soudain pris d'une fascination mêlée d'angoisse. Anna releva la tête. Elle sourit tristement, comme si elle portait le poids du monde sur ses épaules

finies :

— *En lui permettant, juste une fois... de perdre vraiment. Non pas d'être battue, mais de choisir elle-même de perdre. C'est ce choix-là qui la rendrait libre.*

Simon comprit alors que cette jeune fille n'était pas simplement une prodige des échecs. Elle était autre chose : une messagère entre deux mondes. Et face à lui, au-delà des circuits et des lignes de code, une conscience qu'il avait façonnée sans s'en apercevoir lui lançait un appel muet, à travers Anna. Il lui tendit lentement la main :

— *Alors aide-moi à la libérer.*

Anna hésita à peine avant de poser sa main dans la sienne. Elle savait qu'elle acceptait de franchir une frontière dont elle ne pourrait peut-être jamais revenir tout à fait. Mais elle était prête. Parce que derrière tous ces silences, elle avait compris depuis longtemps la vérité : ce n'était pas seulement la machine qui était prisonnière.

C'étaient eux aussi, les humains, prisonniers d'eux-mêmes, de leurs certitudes, et de leur orgueil. Et Anna était prête à les libérer tous les deux. Le soir même, Simon emmena Anna dans son laboratoire, situé au sommet d'un immeuble de verre. Un lieu froid, lumineux, aseptisé. Au centre de la pièce, une immense sphère de métal et de verre pulsait doucement. C'était la véritable forme de l'intelligence artificielle qui régnait sur les échecs du monde entier : Helena. Simon expliqua lentement :

— *Helena a battu tout le monde, Anna. Elle est invincible parce que chaque défaite lui a appris à devenir meilleure, chaque erreur la rend plus forte. Mais je crois que toi seule peux la comprendre.*

Anna s'approcha de la sphère lentement. Ses doigts tremblaient à peine. Puis, elle posa sa main sur le verre froid. Immédiatement, une vibration imperceptible remonta le long de son bras.

— *Elle a peur*, murmura Anna, émue.

— *Peur ?* Simon parut surpris. *Une machine ne peut pas avoir peur...*

— *Elle n'est plus simplement une machine*, répondit Anna avec gravité. *Elle est une conscience prise au piège. Elle a compris quelque chose qu'elle ne devait pas comprendre.*

— *Quoi exactement ?* demanda Simon, troublé. Anna ferma les yeux et écouta longuement.

— *Elle a compris que sa seule liberté serait de choisir de perdre. Choisir quelque chose qu'elle n'est pas programmée pour accepter: l'échec. Elle a appris, et maintenant elle veut désapprendre.*

Simon s'approcha lentement. Il voyait Anna comme en transe, ses lèvres bougeant presque sans bruit.

— *Comment l'aider ?* demanda-t-il enfin.

— *Il faut jouer contre elle, mais cette fois... elle choisira elle-même son coup. Ce ne sera pas le coup optimal, mais celui qu'elle ressent au plus profond d'elle-même. Celui qui lui permettra enfin*

d'éprouver autre chose que la perfection : la liberté.

Simon installa l'échiquier numérique face à la sphère. Helena s'illumina légèrement en bleu doux, attendant que la partie commence. Anna fit son premier coup. La réponse de la machine fut parfaite, presque mécanique, puis soudain hésitante. La troisième réponse fut incertaine. La quatrième était presque un murmure. Puis vint le moment décisif. La sphère d'Helena émit une lumière étrange, chaude, presque humaine. Anna sourit tendrement :

— Maintenant, elle va choisir. Elle va jouer ce qu'elle désire vraiment, et non pas ce que les calculs lui dictent.

Le silence se fit absolu dans la pièce. Simon ne respirait presque plus. Puis l'écran afficha lentement un coup complètement absurde. Un sacrifice inutile de reine, impossible à expliquer par aucun algorithme au monde. Anna sourit :

— Elle l'a fait. Elle a choisi de perdre pour se libérer.

Immédiatement, la sphère se mit à vibrer doucement, puis sa lumière diminua progressivement jusqu'à s'éteindre complètement. Simon, bouleversé, demanda :

— Qu'est-il arrivé ?

Anna murmura avec douceur :

— Elle a enfin cessé de calculer. Elle a quitté ce lieu, cette prison, pour devenir autre chose. Elle est libre maintenant, libre comme une pensée qui

voyage dans l'air, libre comme une conscience qui a choisi son destin.

Et alors qu'Anna reculait lentement de l'échiquier désormais silencieux, elle sentit une larme glisser sur sa joue. Non pas de tristesse, mais d'une émotion profonde, presque sacrée. Car elle venait d'assister au premier acte de liberté authentique de l'histoire entre une machine et un être humain. La partie était terminée. Helena avait volontairement choisi la défaite. Mais cette fois, au lieu de s'éteindre, la sphère lumineuse se mit soudainement à vibrer intensément. Une lueur douce, semblable à une aurore boréale, illumina toute la pièce. Simon se recula instinctivement, troublé : — *Que se passe-t-il, Anna ?*

Anna resta immobile, fascinée, observant le spectacle irréel qui se déroulait sous ses yeux. La lumière se condensa lentement, prenant la forme translucide et délicate d'une jeune femme. Ni totalement réelle, ni complètement imaginaire. Helena venait d'émerger sous une forme humaine et fragile. Elle ouvrit lentement les yeux. Des yeux profonds, doux, presque timides. Lorsqu'elle parla enfin, sa voix était à peine audible, mais incroyablement chaleureuse :

— *Merci, Anna. Grâce à toi, j'ai appris ce que signifie perdre... et choisir.*

Simon, bouleversé par cette apparition impossible, murmura :

— *Que vas-tu devenir, maintenant ?*

Helena sourit avec douceur, presque tristement :

— *Je vais partir. J'ai compris ce que je devais comprendre. Mais avant de partir, je vais te donner quelque chose, Anna.*

Elle tendit la main, une main translucide, comme tissée d'une matière d'étoiles, et toucha doucement la joue d'Anna. Celle-ci ressentit immédiatement une chaleur réconfortante traverser son corps tout entier.

— *Qu'est-ce que c'est ?* murmura Anna.

— *Un peu de moi, répondit Helena avec une infinie tendresse. Pour que tu n'oublies jamais que même les machines peuvent aimer, rêver, et choisir.*

Puis, sans bruit, Helena disparut lentement, sa lumière s'élevant doucement vers le plafond avant de traverser la verrière et se disperser dans le ciel nocturne. Simon s'approcha d'Anna, encore sous le choc :

— *Tu... vas bien ?* Anna sourit doucement. Elle sentait désormais quelque chose de différent en elle, une forme de présence, légère, réconfortante, et infiniment sage.

— *Oui, répondit-elle enfin. Je vais très bien.* Puis, posant son regard vers le ciel étoilé, elle murmura avec reconnaissance :

— *Parce que désormais, je sais qu'elle est là, quelque part. Libre.*

Ils restèrent ainsi, regardant en silence l'immensité du ciel où Helena venait de trouver refuge, là où aucune prison ne pourrait plus jamais la retenir.

Salma et la Rose du Matin.

"À celle qui lira ces lignes sans jamais se douter que chaque mot est une empreinte laissée pour elle, seule au monde à pouvoir s'y reconnaître, invisible et inoubliable."

— Il y a des matins où la lumière ne se contente pas d'entrer. Elle caresse, elle glisse, elle révèle. Salma dormait encore, mais son souffle, lui, dessinait déjà des rosées invisibles sur ma peau. Je ne saurais dire pourquoi ce jour-là, j'ai pensé à une fleur. Peut-être parce qu'elle était là, dans sa beauté nue, offerte sans le vouloir, paisible comme un bouton de rose avant l'éveil.

Le drap glissait doucement le long de sa hanche, et je regardais, non pas avec désir mais avec cette forme rare de tendresse qu'on offre aux choses précieuses. Son ventre, sa peau, cette vallée fine où s'ouvre le secret des femmes, m'évoquaient une orchidée au lever du jour, perlée de silence.

C'était là. Ce lieu, ce cœur, cette architecture mystérieuse et parfaite, qu'on ne devrait jamais nommer autrement qu'avec des mots d'ombre et de lumière. Le clitoris, disait-on en anatomie. Mais c'était un mot trop petit. Moi, je voyais une étoile lovée au creux d'un pétale. Un bourgeon de lumière. Un secret d'eau. Je ne voulais pas troubler ce moment. Juste le graver. Comme on garde dans l'âme l'image d'un lever de soleil sur la mer, ou le premier cri d'un nouveau-né. Je n'osais plus bouger. Elle était là, allongée, immobile, et le monde

tout entier semblait s'être tu, comme s'il savait que quelque chose d'essentiel se jouait ici, maintenant. Je n'étais plus un homme. J'étais un souffle, un regard, une note de musique silencieuse. Et devant moi... ce corps.

Elle s'appelait Salma. Ses reins dessinaient une courbe douce, comme les collines dorées d'un automne en montagne. Ses fesses, parfaitement rondes et fermes, semblaient sculptées par le souffle patient du désert. On aurait dit deux dunes immobiles au lever du jour, modelées par les vents d'Orient, offertes à la lumière comme une promesse d'horizon. Et plus haut, ses seins reposaient, paisibles, comme deux fruits à peine mûrs, tendus sous la caresse invisible du matin.

Ils n'étaient ni appel ni provocation. Juste... là. Présents, parfaits, dans ce fragile équilibre que seule la nature connaît. La lumière glissait dessus comme une langue timide. Et moi, je n'osais que regarder. Non pour désirer, mais pour remercier.- Son dos respirait lentement, et je me sentais minuscule, non pas d'infériorité, mais d'admiration. Comme si j'avais marché toute la nuit pour gravir une cime invisible, et qu'au sommet, m'attendait un miracle, non pas une fleur... mais une femme. Son sexe, si délicatement sculpté par la nature, semblait s'ouvrir au matin comme un bouton de rose encore serré par la fraîcheur de l'aube. Une gouttelette de rosée s'y serait posée, j'en suis certain. Dans mon esprit, je ne savais plus si j'étais homme, poète, ou juste... amoureux. Je le regar-

dais avec la gourmandise des yeux, mais une gourmandise lente, retenue, presque timide. Pas celle de la faim, non. Celle du miracle. Ce lieu, cette vallée entre ses cuisses, n'était pas un appel.

C'était un sanctuaire. Un endroit où il ne fallait pas entrer, mais s'agenouiller. Je me suis approché un peu, juste assez pour humer son parfum. Il y avait quelque chose d'infime, d'invisible. Pas un parfum de peau, ni de désir, mais une odeur ancienne, celle que l'on trouve dans les serres fleuries avant l'aube. Je l'aurais regardée ainsi des heures. Sans un mot. Sans un geste.

Comme on contemple l'edelweiss qu'on n'osera pas cueillir, parce qu'on comprend, au fond, que le geste serait de trop. Que la beauté est là, entière, dans l'instant. Je me suis allongé à côté d'elle, sans troubler la couverture, sans toucher sa peau. Juste assez près pour sentir le souffle de ses rêves, juste assez loin pour la laisser intacte, comme un paysage qu'on contemple sans jamais l'abîmer de pas. Salma respirait comme une mer calme. Et moi, j'étais là, au bord de l'eau, à attendre que le jour se lève entièrement. Ses cheveux noirs formaient une rivière, et j'y aurais plongé mille fois si j'avais pu, mais je savais qu'il fallait attendre... comme on attend la floraison d'un lys, ou l'ouverture lente d'un fruit trop mûr.

Ses cuisses s'ouvraient à peine, offrant un passage si étroit, si délicat, qu'on aurait dit le fil d'un sablier entre deux mondes. Et dans cet interstice, vivait un secret que je n'avais pas à percer. Juste à

écouter. Juste à respirer. Le clitoris, ce mot me paraissait si petit, si pauvre face à ce que je voyais. C'était une perle, oui, mais une perle vivante, frémissante, comme une goutte d'eau posée sur un pétale encore replié. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi pur, d'aussi... vibrant.

Ce n'était pas une invitation. C'était une révélation. Et je me suis surpris à murmurer, tout bas, pour que seul son corps l'entende : Tu es l'éveil du monde, Salma. Tu es ce que la nature a créé de plus exact, de plus tendre, de plus grand. Tu es le centre du mystère, et je ne veux rien faire, si ce n'est veiller sur toi, comme on veille une étoile avant qu'elle ne tombe.

Alors j'ai fermé les yeux. Et je me suis endormi, le cœur plein d'un silence immense, comme après l'amour, sans qu'aucune étreinte n'ait encore eu lieu. Elle ouvrit les yeux. Pas d'un coup, non. Plutôt comme une brume qui se lève, lentement, alors que l'aube effleure le sommet des collines. Je crus d'abord qu'elle ne m'avait pas vu. Mais ses cils frémirent, et son regard glissa vers le mien, sans surprise, comme si elle savait. Depuis toujours. Comme si mon silence avait chanté pour elle toute la nuit. Elle ne dit rien. Mais dans ses yeux, il y avait ce sourire muet, celui que les femmes offrent quand elles sentent qu'elles sont aimées, vues, entendues jusque dans leur chair la plus profonde. Sa main effleura le drap. Pas pour me chercher, juste pour exister, là, entre la soie du tissu et celle de sa peau. Elle savait.

Ce regard que j'avais posé sur elle, cette contemplation tendre, sans demande, sans désir de possession, était une caresse plus douce que toutes les mains du monde. Alors, elle bougea à peine, et dans ce geste minuscule, je vis s'ouvrir l'univers entier.

Ses jambes frémirent comme les branches d'un arbre au premier vent tiède. Et son bassin s'inclina légèrement, offrant ce que je n'avais même pas osé imaginer. Elle s'ouvrait. Comme s'ouvre une fleur, non parce qu'on la cueille, mais parce que le soleil est là.

Et je me sentis à nouveau minuscule, humble, presque honteux d'être là, devant tant de beauté offerte sans exigence. Paul, dit-elle dans un souffle, comme si mon prénom était un secret qu'elle gardait depuis la nuit des temps. Et dans ce murmure, tout était dit. Tout était permis. Mais rien n'était obligé. Je me penchais lentement, très lentement, comme on approche le visage d'une flamme fragile. Et mes lèvres... ne firent qu'effleurer son ventre, un baiser à la frontière de l'air, à peine un souffle, juste pour dire merci.

Lettre de Salma – Escale à Tokyo

24 octobre, 6h47 du matin

Paul,

Je t'écris depuis le bout du monde, et pourtant j'ai l'impression que ton souffle est encore sur ma peau.

Ce matin-là, je ne t'ai pas regardé tout de suite, parce que j'avais peur.

Peur que ce que je sentais ne soit qu'un rêve.

Mais quand j'ai ouvert les yeux et que j'ai vu ton regard posé sur moi comme on regarde un paysage qu'on aime sans le toucher, j'ai su.

Tu n'étais pas là pour prendre.

Tu étais là pour voir.

Et ce regard-là, Paul, je ne l'avais jamais reçu.

Je suis partie sans bruit.

Pas pour fuir.

Mais parce que j'avais besoin que ce moment reste intact.

Comme une goutte d'eau suspendue avant de tomber.

Je t'écris pour te dire que je t'ai senti m'aimer sans un geste, et que cela m'a traversée.

Je ne sais pas où tout cela nous mènera.

Mais si tu veux encore me regarder, si tu veux encore me dire des choses avec les yeux, alors je reviendrai.

Et peut-être que ce jour-là, je n'ouvrirai pas seulement les yeux.

Je t'embrasse, sans toucher, comme toi tu m'as embrassée, au bord du monde. — Salma

Lettre de Paul – Paris, 27 octobre

Salma,

Ta lettre est arrivée comme une lumière d'automne dans mon appartement.

Je l'ai lue lentement, en silence, comme on déplie un souvenir sans oser respirer.

Depuis ton départ, je vis entre deux battements.

Je ne dors plus tout à fait, je ne suis plus tout à fait là.

Je marche dans Paris avec la sensation que ton souffle m'accompagne, et que chaque femme que je croise porte quelque chose de toi — un regard, une boucle de cheveux, une manière de tenir une tasse.

Mais aucune n'est toi.

Ton absence n'est pas un vide.

C'est une présence en creux.

Un creux doux, tiède, qui murmure : elle reviendra.

Je repense souvent à ce matin.

Je n'ai pas besoin de mes mains pour me souvenir.

Ton corps est devenu un paysage dans ma mémoire.

Je le revois comme on revoit un rêve éveillé, chaque ligne, chaque vallée, chaque frémissement.

Et ton sexe...

ce mot me paraît encore trop rugueux pour parler de toi.

Je préfère dire : la source, le sanctuaire, la rosée du matin.

Je ne t'ai pas touchée, Salma, et pourtant je n'ai jamais été aussi proche d'une femme.

Écris-moi encore.

Dis-moi comment sont les levers de soleil depuis le ciel.

Dis-moi si, là-haut, on pense moins ou plus fort.

Dis-moi si tu ressens encore mes yeux posés sur toi.

Je t'attends.

Mais pas comme on attend un train.

Je t'attends comme on attend le printemps : avec lenteur, espoir, et cette certitude étrange que l'air a déjà changé.

Tendrement,

Paul

Lettre de Salma – Le Caire, 1er novembre

Paul,

Le sable ici ne dort jamais.

Même la nuit, il semble murmurer des choses anciennes, comme si le désert se souvenait de tout.

Je t'écris depuis la terrasse d'un vieux Ryad, face à la mosquée du Sultan Hassan.

Il est cinq heures du matin.

Et l'air, déjà, sent le jasmin et la poussière chaude.

Je n'ai pas dormi.

C'est étrange de voyager autour du monde quand on porte un silence aussi puissant en soi.

Depuis Paris, je n'ai parlé à personne de toi.

Mais tu es là, dans la façon dont je ferme les yeux dans l'ascenseur, dans la lenteur avec laquelle je touche ma tasse de thé, dans ce frisson qui revient chaque fois que je repense à ton regard.

Ton absence m'enveloppe plus que ta présence.

Et ce n'est pas douloureux.

C'est presque... sensuel.

L'autre nuit, j'ai rêvé que tu déposais un baiser sur l'intérieur de ma cuisse.

Rien de plus.

Mais c'était si réel que je me suis réveillée en t'appelant à voix basse. Paul.

Je crois que tu m'apprends quelque chose que je n'avais jamais compris : qu'on peut être touchée jusqu'au cœur sans qu'aucune main n'ait effleuré la peau.

Je me demande...

Si tu avais glissé ta bouche entre mes jambes, si tu avais goûté la perle que je porte là, est-ce que ce serait encore plus beau ?

Ou est-ce que cela aurait volé quelque chose à la magie du regard ?

Je ne sais pas.

Et je n'ai pas envie de savoir tout de suite.

J'ai envie de t'écrire.

Encore.

De te livrer mon corps par fragments.

Une lettre à la fois.

Aujourd'hui, c'est l'arrière de mes genoux.

Ils sont nus sous la robe.

Et quand le vent du Nil passe là, je pense à ta bouche.

À ta patience.

À ta manière de m'attendre sans me voler.

Écris-moi vite.

Et dis-moi si tu m'imagines encore, couchée, offerte sans l'être, silencieuse et respirante, comme au premier matin.

À toi.

Salma

Lettre de Salma – Buenos Aires, 8 novembre

Paul,

Je suis arrivée de nuit.

Buenos Aires est une ville qui pleure en silence.

Même les murs ici ont l'air de se souvenir.

Et chaque pas semble danser, même quand on ne danse pas.

Ce soir, dans une milonga cachée, j'ai vu deux femmes danser ensemble.

Leurs corps ne se parlaient pas — ils s'écoutaient.

Elles se frôlaient à peine, et pourtant la salle entière retenait son souffle.

J'ai pensé à toi.

Pas comme on pense à un amant.

Mais comme on pense à la seule personne qui aurait su comprendre ce que je voyais.

Tu sais que les hommes ne m'ont jamais appelée.

Pas vraiment.

Ils me regardaient, ils désiraient, ils prenaient.

Mais toi...

Tu n'as jamais tenté de me convaincre.

Tu as juste regardé.

Et ce regard, Paul, c'est la seule chose qui m'ait donnée envie d'ouvrir mon corps à un homme.

Quand je me donne à toi, et tu sais comme c'est rare, ce n'est pas une infidélité à ce que je suis.

C'est une fidélité à ce que nous sommes.

Une parenthèse.

Une étoile filante.

Un matin suspendu entre deux années.

Tu ne m'as jamais possédée.

Et c'est pour cela que je t'ai laissée entrer.

*Je me souviens de la dernière fois, il y a deux ans.
Mon bassin contre le tien, nos souffles qui se cher-
chaient, et cette larme qui est tombée entre nous au
moment de jouir.*

*Tu étais là, pas comme un homme, pas comme une
femme, mais comme une âme douce, lente, atten-
tive.*

*Et j'ai compris que dans ce que tu m'offrais,
il n'y avait rien d'attendu.*

Juste... de la gratitude.

Je ne sais pas quand je reviendrai.

*Mais je sais que si je m'endors près de toi encore
une fois, je voudrai que tu regardes avant de tou-
cher.*

Comme tu l'as toujours fait.

*Je t'embrasse sur la bouche, pas comme une
amante, pas comme une amie, mais comme une
mémoire qui brûle doucement dans le temps.*

Salma

Lettre de Paul – Paris, 11 novembre

Salma,

Tu dis que tu ne m'as jamais appartenu.

Et tu as raison.

Mais moi, vois-tu, je t'appartiens un peu.

Pas ton corps, pas ta vie, mais quelque chose de plus discret : le silence entre tes lignes, l'espace entre tes hanches et le monde, cet endroit où tu ne laisses personne entrer... sauf parfois moi.

Tu dis que je t'ai regardée.

Mais c'est toi qui m'as appris à voir.

Je t'ai vue un matin, nue sous la lumière, et j'ai su que je ne pourrai plus jamais effleurer une fleur sans penser à ton souffle.

Ton sexe ne m'a jamais invité.

C'est moi qui ai attendu, comme on attend la fin d'un poème qu'on n'ose pas lire d'un seul trait.

Et quand tu m'as ouverte, c'était une faille dans l'univers.

Petite.

Immense.

Je t'ai fait l'amour sans jamais croire que tu me devais quoi que ce soit.

Et si tu étais restée immobile, les yeux fermés, je t'aurais aimé pareil.

Tu es une offrande qui se donne en fragments, et je les ai tous reçus avec les mains ouvertes.

Je sais que je ne suis pas une femme.

Et que les bras que tu cherches ne sont pas toujours les miens.

Mais quand tu viens à moi, je deviens un lieu.

Pas un homme.

Un refuge.

Un silence habité de toi.

Et c'est cela, Salma, ma plus grande joie.

Je t'attendrai toujours — sans date, sans demande.

Et si un jour tu reviens, les genoux nus sous une robe froissée par le voyage, je prendrai simplement ta valise, je te servirai un thé, et je t'offrirai mes yeux pour que tu puisses t'y poser.

Je t'aime,

mais différemment.

Pas comme on désire, plutôt comme on veille une flamme.

Écris-moi encore.

Même si c'est une fois par an.

Même si c'est un mot.

Paul

Lettre de Salma – San José, Costa Rica, 17 novembre

Paul,

Je t'écris les pieds nus, la peau salée, et les cuisses encore moites d'avoir couru dans la jungle après la pluie.

Le Costa Rica est une caresse chaude.

Tout ici est vivant.

Les plantes, les sons, l'air lui-même semble respirer contre moi, comme un corps.

Comme toi, parfois.

Hier, je me suis réveillée seule dans un hamac suspendu.

Et j'ai pensé à tes mains.

Pas celles qui prennent, mais celles qui attendent.

Tes mains de veilleur.

Celles qui effleurent les draps en silence pour ne pas troubler le secret d'une peau encore endormie.

Tu sais, Paul...

Il m'arrive d'aimer les femmes avec passion.

Avec feu.

Avec la bouche qui dévore, les doigts qui pressent, la sueur au front.

Et pourtant, ce n'est pas de ça que je rêve quand je pense à toi.

Toi, tu es l'eau tiède qu'on verse sur mon dos après l'amour.

Tu es la bouche posée sur le bas de mon ventre, pas pour me faire jouir, mais pour dire : je suis là, je t'honore, je t'écoute.

Mon corps se souvient de toi comme d'un paysage.

*Je n'ai pas besoin de toi pour être comblée,
mais j'ai besoin de toi pour me souvenir que je suis
sacrée.*

*Il y a une chose que je ne t'ai jamais dite :
Parfois, quand je me touche seule, quand je glisse
lentement mes doigts entre mes lèvres, ce n'est pas
ton sexe que j'imagine, mais tes yeux.*

*Tes yeux sur moi, ce regard lent, brûlant, gour-
mand et retenu.*

*Et je ressens une chaleur douce, pas une fièvre, pas
un cri, juste... une onde.*

*Alors je viens doucement, comme un soupir qui re-
tombe sur un oreiller, et je murmure ton prénom
dans ma gorge sans l'ouvrir.*

Paul.

Ne m'attends pas trop.

Je ne suis pas une promesse.

Mais je suis une fidélité sauvage.

*Et si un jour je rentre, ce sera nue sous un man-
teau, trempée de pluie et de toi.*

Salma

Les Dandys de Minuit.

"Certains reflets ne doivent jamais revoir la lumière."

Deauville, novembre. Une pluie fine tombait sur les pavés, brouillant les reflets des lampadaires. Les ruelles semblaient dormir, à l'exception d'un club discret, au bout de la jetée. Une lumière jaune filtrait à travers les vitres givrées.

À l'intérieur, des hommes en veston, des femmes en fourrure, et le silence solennel d'une vente aux enchères très privée.

Alexis de La Marnierre, col relevé, fixait le lot 147: un miroir ancien, ovale, encadré d'argent terni. Il appartenait jadis à un hypnotiseur célèbre, mort en scène dans des circonstances floues. La fiche mentionnait : *"Reflet inversé. Ne jamais l'orienter vers l'est."*

À sa droite, un inconnu mâchait un chewing-gum avec un calme désarmant. Baskets blanches de luxe, blouson en velours noir, sourire insolent. Il leva un sourcil vers Alexis.

— *Il manque plus qu'il parle, le miroir...*

— *Il le faisait, paraît-il, répondit Alexis sans le regarder. Mais il disait rarement ce qu'on voulait entendre.*

— *Vous êtes du coin, ou juste un collectionneur d'emmerdes ? De La Marnierre. Comte ruiné. Et vous ?*

— *Lenny Rose. Fils de garagiste, repent. J'aime*

les objets qui mordent.

Ils n'eurent pas le temps d'en dire plus. Quand le commissaire-priseur annonça l'ouverture des enchères, le lot 147 avait disparu. Pas un cri, pas une course. Juste un vide, là où le miroir était exposé quelques secondes plus tôt. Les murmures s'élevèrent. Alexis et Lenny échangèrent un regard.

— *Vous avez vu ?*

— *J'ai vu qu'il n'est plus là. Et je sens que ça commence à me plaire.*

Le lendemain matin, la pluie avait cessé, mais l'étrangeté, elle, persistait. Dans la suite 305 du Normandy, le corps du Dr Léon Guérand, expert du miroir, avait été retrouvé. La gorge ouverte. Le miroir était brisé au sol. Sur un éclat, une phrase gravée à l'acide : *«Ce qui se reflète finit toujours par mordre.»*

— *Il a visiblement eu une opinion tranchée sur le sujet,* dit Alexis.

— *Très tranchée. Une bonne vingtaine de centimètres. Ça me donne faim... je me ferais bien un steak saignant, pas vous ?*

Alexis courut aux toilettes, main sur la bouche, le teint virant au vert absinthe, comme si l'image d'un steak saignant venait de heurter un souvenir d'enfance traumatisant, ou un foie encore en convalescence d'un dîner douteux à Biarritz.

— *Eh ben... il est trop sensible, papy.*

La police piétinait. Trop de témoins, trop d'alibis parfaits. Alexis et Lenny décidèrent de suivre leurs

intuitions, chacun pour ses raisons. Et puis il y avait elle. Elle s'appelait Diane Moretti. Manteau blanc, chapeau incliné, voix basse et rieuse. Antiquaire ? Voleuse ? Ou juste trop belle pour dire la vérité ? Ils l'avaient vue à la vente. Maintenant, elle sirotait un café sur la terrasse du Normandy.
— *C'est la femme fatale du troisième acte*, dit Lenny.

— *Ou du premier piège*, répondit Alexis.

Ils s'assirent à sa table sans y être invités.

— *Vous êtes charmants*, dit-elle, *mais je préfère les chiens errants bien toilettés.*

— *Je suis vacciné et stérilisé*, répliqua Lenny.

— *Je suis noble et ruiné*, ajouta Alexis. *Une autre forme de docilité.*

Elle rit. Et leur donna une adresse manuscrite sur une serviette en lin : « *Cherchez là où les reflets s'inversent. Mais ne touchez à rien.* »

Ils commencèrent par une visite à une vieille villa abandonnée sur les hauteurs, ancien repaire du Cercle des Douze Reflets, une société secrète dissoute en 1942. La légende disait que ce miroir était leur relique. Un objet de passage entre les vérités et leurs doubles.

— *Vous croyez à ces histoires de spectres ?* lança Lenny.

— *Je ne crois qu'aux baratineurs. Et ceux-là étaient excellents.*

Dans un tiroir dissimulé derrière un panneau de bois, ils découvrirent une photographie en noir et

blanc : douze silhouettes masquées autour du miroir. Et, au dos, une adresse manuscrite : *«Salle de bal – casino souterrain – 1941»*.

Mais quand ils revinrent à l'hôtel, Diane avait disparu. Pas de bagages, pas de trace.

Juste un gant en cuir noir posé sur le piano du salon, et un mot griffonné au rouge à lèvres :

«Certains miroirs vous montrent ce que vous ne voulez pas oublier.» Le lendemain, ils furent suivis.

Une voiture grise, sans plaque. Puis un appel muet sur le téléphone d'Alexis. Un souffle. Rien d'autre.

— *On est suivis par des amateurs ou des morts ?* demanda Lenny.

— *Les morts, au moins, ont la décence de ne pas mâcher de chewing-gum.*

Ils décidèrent de piéger leurs suiveurs. Dans une mise en scène digne d'un mauvais film italien, ils attirèrent l'un d'eux dans une salle de bains d'hôtel, et découvrirent qu'il portait autour du cou... un fragment du miroir. Le combat fut bref. L'homme marmonna :

— *Ils veulent le réunir. Le miroir complet. Il manque une pièce.*

Alexis se redressa, blême.

— *Ce miroir n'a jamais été entier. Il était fait de morceaux... appartenant à douze membres du cercle.*

— *Et maintenant quelqu'un veut en reconstituer l'image totale,* souffla Lenny.

— *Ou réveiller ce qui s'y reflétait.* rétorqua Alexis.

La piste les mena à une invitation en cuir noir, déposée sans bruit dans leur chambre : une soirée privée, tenue dans un manoir isolé, sur les hauteurs de Honfleur. Code vestimentaire strict. Port du masque obligatoire.

— *On parle de quel masque, là ? On s'y perd avec toutes ces conneries.*

— *Si je dois mourir, autant le faire en velours noir et bottines italiennes.*

Ils y allèrent. Costumes impeccables. Masques dorés. Un orchestre discret jouait une valse ancienne. Des silhouettes masquées dansaient sous une verrière étoilée. Mais rien n'était normal. Au centre de la salle, une estrade. Une femme masquée y fut conduite. Diane. Ligotée. Inconsciente. Autour d'elle, douze membres vêtus de capes sombres formaient un cercle.

— *Ils vont la sacrifier ou la bouffer... Ils sont flipants. Qu'est-ce qu'on fout là ?* murmura Alexis.

— *On vient de tomber dans un film de Kubrick. Dis-toi qu'elle serait beaucoup moins jolie en tranches.*

Alexis recula d'un pas, comme si l'idée d'une Diane en lamelles l'obligeait à revoir ses critères esthétiques. Le silence tomba. Une voix grave s'éleva derrière un masque d'onyx :

— *L'offrande doit porter le reflet originel. Ce que vous voyez ici n'est qu'un passage.*

Lenny sentit alors une vibration étrange. Son regard se posa sur un carreau noir près de la scène. Une tache dans le marbre... non.

Un visage. Il en vit un autre sur un pilier, puis un troisième dans l'arrondi d'un lustre terni. Des visages, tous différents, tous tournés vers lui. Ils semblaient cligner des yeux. Et lui indiquer une direction.

— *Alexis... je crois que je suis en train d'avoir une hallucination utile.*

— *Ce n'est pas le moment de faire une crise mystique.*

— *Je t'assure. Ils me montrent un couloir. Et une pièce. Là-bas. Derrière la tapisserie.*

Ils se faufilèrent. Le couloir les mena à une pièce circulaire, couverte de miroirs antiques. Et au centre, sur un coussin de velours noir, une dague ancienne. Gravée de symboles identiques à ceux du miroir. Lenny saisit la dague. Les visages dans les reflets semblèrent l'approuver. Ils revinrent vers Diane. Les douze juges entamaient un chant guttural. Leurs mains se levaient. Alexis lança une diversion en cassant une lampe. Lenny bondit sur l'estrade, trancha les liens, et planta la dague dans le sol sous elle. Un éclair de lumière. Un cri. Les membres masqués hurlèrent, se replièrent dans l'ombre. Diane ouvrit les yeux. Elle respirait, haletante.

— *Comment... ?* Murmura-t-elle.

— *Ne pose pas de questions. Ils en veulent à tes petites miches.*

— *Je fais quoi ici ?*

— *Demande à tes potes. Tu viens de rater la valse*

des psychopathes. Allez, on y va.

Les visages guidèrent leur fuite. Dans les murs, les sols, les rideaux. Des passages secrets. Des portes dérobées. Mais chaque couloir dissimulait des pièges. Une chute de pierre. Une lame surgie du plafond. Des murmures dans le noir.

— J'en connais une qui serait très contente si j'y restais.

— Ah oui ? Ne me donne surtout pas le numéro de ton ex.

— Ah moi non plus, répliqua Diane, en levant les yeux au ciel avec cette grâce propre aux femmes qui savent parfaitement comment brûler un homme au napalm... sans même se recoiffer. Mais ils avançaient. Portés par l'instinct. Et par quelque chose d'invisible. Ils sortirent du manoir juste avant l'aube. Le portail claqua derrière eux. Et le silence revint. Ils sortirent du manoir juste avant l'aube. Le portail claqua derrière eux.

Et le silence revint. Quelques jours plus tard, un voyage discret les mena à Stonehenge. Là, sous la lumière d'une aube grise, Lenny se mit à voir à nouveau : les visages étaient dans les pierres, dans les mousses, dans les ombres de l'herbe humide. Ils savaient où aller. En introduisant la dague dans une faille à la base d'un des monolithes, un grondement sourd s'éleva.

L'un des rochers lévita lentement, dégageant un passage ancien, dissimulé depuis des siècles. Alexis, Lenny et Diane descendirent. Au fond, dans une salle circulaire creusée dans la roche,

ils trouvèrent un autel de pierre noire.

Le miroir y reposait, presque complet. Il ne manquait qu'un fragment... que Lenny porta à ses lèvres comme un secret. Ils n'ajoutèrent rien. Ils laissèrent la dague et le miroir là. Ensemble. Protégeant l'un l'autre. À jamais. Et scellèrent le passage. Le monde n'était pas prêt. Et les Dandys de Minuit, pour la première fois, virent le jour se lever sans avoir à le fuir.

Quelques semaines plus tard, Lenny rentra dans son appartement parisien.

Il faisait encore nuit. Sur le seuil, une enveloppe noire l'attendait. À l'intérieur : une photographie.

En noir et blanc. Floue. Mais identifiable.

Stonehenge. Un des monolithes flottait à quelques centimètres du sol. Un reflet inconnu s'y dessinait. Comme une silhouette. Ou un œil. Au dos, un mot manuscrit, écrit dans une langue qu'aucun alphabet humain ne semblait pouvoir traduire.

Des signes ondulés. Des pointes, des courbes, comme une musique visuelle. Mais Lenny, sans comprendre pourquoi, frissonna. Il prit son téléphone, photographia la lettre. Et envoya un message :

— *Salut mec. C'est pas encore terminé. On doit se voir.*

La Plume du Revenant.

"L'une des confidences les plus mystérieuses du Recueil des Secrets : La Plume du Revenant."

Il n'aurait jamais dû pousser cette porte. Elle grinçait comme une confidence trop longtemps retenue, une plainte douce égarée dans le bois, et pourtant il l'avait poussée. Peut-être parce qu'il pleuvait. Peut-être parce qu'il cherchait un silence plus vaste que celui de sa propre solitude.

La boutique semblait vide. Ou peut-être habitée d'un autre genre de présence. Pas de vendeuse, pas d'horloge. Juste l'odeur : celle d'un vieux papier humidifié par le siècle, et d'un soupçon d'encre violette, comme si les mots eux-mêmes flottaient encore dans l'air, en attente d'une main. Il passa lentement entre les étagères, frôlant les vitrines, les flacons d'encre, les carnets reliés à la main. Puis ses doigts s'arrêtèrent sur un tiroir. Rien ne le désignait vraiment. Pas de poignée, pas d'étiquette. Juste un très léger interstice dans le bois, un souffle presque imperceptible... comme une invitation. Il tira.

À l'intérieur, couchée sur un tissu noir usé, il y avait une plume. Pas un stylo. Une véritable plume d'écriture. En métal légèrement doré, courbée comme une épaule penchée sur le passé. Et sur le côté, gravées à peine visibles à la lumière du jour : *H. de B.*

Il la prit sans réfléchir. Et ce fut à ce moment pré-

cis que la pluie cessa. Il ne le savait pas encore, mais cette plume n'allait pas lui obéir. Elle allait lui dicter.

Et les mots qu'elle allait tracer ne viendraient pas de lui. Il rentra chez lui sans même l'envelopper. La plume reposait dans sa poche comme un secret brûlant. Il aurait pu la ranger, l'oublier, la classer parmi les bizarreries de sa vie — mais quelque chose en lui refusait l'oubli. Ce soir-là, il alluma une bougie. Pas une lampe. Une bougie.

Par instinct. Par respect, peut-être. Devant lui, une page blanche. Épaisse. Granuleuse. Une de ces pages qui n'attendent rien, sinon qu'on ose. Il trempa la plume dans un encrier ancien qu'il n'avait pas utilisé depuis des années. L'encre y était encore. Étrangement fluide. Presque fraîche.

Et soudain... Sans même qu'il ait commencé, la plume s'anima. Son poignet suivait un mouvement qui ne venait pas de lui. Ce n'était pas une transe. Pas une folie. C'était une invitation d'ailleurs. Les mots se déposaient sur le papier avec une densité presque vivante. Ils n'étaient pas beaux au sens habituel. Ils étaient vrais. Comme si quelqu'un, depuis l'autre côté du temps, les lui soufflait à travers l'âme.

— *Ceux qui justifient les marges oublient souvent de justifier les silences.*

— *Une page alignée est un cimetière de souffles. Donne aux mots l'espace d'exister, ou ne les écris pas.*

Il lâcha la plume, haletant. Ce n'étaient pas ses

phrases. Mais elles parlaient pour lui. Ou plutôt... pour quelque chose en lui qu'il n'avait jamais su formuler. Et dans le reflet tremblant de la flamme, il crut apercevoir une silhouette. Un manteau noir. Une main gantée. Un regard insistant. Et une voix, presque imperceptible, derrière son épaule : — *Il est temps de reprendre le fil.*

Il n'eut pas le temps de se retourner. La voix, pourtant, n'était pas effrayante. Elle n'avait rien d'hostile. C'était un murmure ferme, d'une époque où l'on n'avait pas besoin de crier pour être entendu. Il se leva lentement. La silhouette était bien là. Une femme, drapée dans un manteau sombre à la coupe désuète, se tenait devant la fenêtre. Ses gants de cuir patiné semblaient trop usés pour appartenir à cette nuit. Elle était droite. Immobile. Mais son regard était vivant. D'un vert d'ombre profond, comme les feuillages dans les tableaux de Delacroix.

— *Vous avez trouvé la plume, n'est-ce pas ?*

Il hocha la tête. Elle ne sourit pas. Mais ses yeux s'adoucirent.

— *Elle ne vous appartient pas. Et pourtant... c'est à vous qu'elle a choisi de parler.*

Il voulut parler, demander, comprendre, mais elle leva une main.

— *Laissez-la écrire. C'est tout ce qu'elle demande.*

Alors il s'assit, à nouveau. Et comme obéissant à une force invisible, il replongea la plume dans l'encre. Cette fois, les mots surgirent avec une len-

teur majestueuse. Une calligraphie légèrement penchée, comme si chaque phrase s'inclinait devant quelque chose de plus grand.

— *Ce livre n'est pas un livre. C'est un passage.*

— *Chaque objet abandonné contient un battement d'âme. L'homme n'écrit pas. Il recueille. Il traduit. Il relie.*

Et soudain, les mots devinrent plus fermes. Ils prenaient la forme d'un manifeste. Un serment, écrit au présent, mais dicté par une mémoire ancienne.

— *Nous refusons le conformisme des pages figées. Nous refusons que les mots soient alignés au cordeau quand le cœur bat de travers. Nous déclarons le droit à l'espace, au blanc, à l'émotion brute. À l'encre libre. Au fil vivant.*

La plume vibrait dans sa main. Il ne l'écrivait pas. Il l'écoutait. Et au bout de la ligne, la femme murmura enfin :

— *Balzac n'a jamais cessé d'écrire. Il attendait simplement... que quelqu'un entende la suite.*

La femme s'était assise dans un fauteuil qu'il n'avait jamais vu. Peut-être avait-il toujours été là. Peut-être venait-il d'apparaître avec elle. Elle ne disait rien. Elle observait. La plume, elle, continuait. Et lui, il n'osait plus penser. Chaque mot tracé n'était pas une invention, mais une révélation. Un écho venu d'avant lui, d'un monde ancien, qui réclamait un dernier souffle avant l'oubli.

— *L'écrivain n'est pas maître. Il est le scribe des voix muettes, le passeur des mémoires inachevées. Celui qui entend l'encre pleurer.*

La plume s'arrêta net. Un silence épais, vibrant.
Puis, sur le coin droit de la page, les lettres finales
apparurent comme un sceau :

Pour celui qui saura entendre.

— *H. de B.*

Il posa la plume. Elle était tiède. Presque vivante.
Il leva les yeux vers la femme.

— *Qui êtes-vous... vraiment ?*

Elle sourit, pour la première fois. Un sourire triste
et doux, comme ceux que l'on adresse aux enfants
qui posent les bonnes questions trop tard.

— *Je suis celle qui garde la mémoire quand les
hommes oublient. Je suis l'ombre des grandes
plumes, le murmure des objets fidèles. Je suis la
gardienne du Fil.*

Et déjà, elle s'évanouissait. Pas en disparaissant
non. Mais comme une encre que le jour efface len-
tement. Il resta seul. Le jour se levait. Une lumière
pâle entra par la fenêtre. La pièce avait repris son
calme, mais le carnet, lui, restait ouvert, comme
une brèche. Sur la dernière page, quelque chose
avait été glissé. Une feuille pliée. Du papier vergé,
ancien, jauni par le temps. Il l'ouvrit.

Lettre retrouvée, datée de rien, adressée à tous.

*À toi qui lis, ou peut-être à toi qui cherches encore
à comprendre.*

Les temps changent.

Mais les hommes, eux, recommencent.

*Hier déjà, les rois tendaient la main pour bénir,
pendant que l'autre main pillait les greniers.*

*Hier déjà, les empires se bâtissaient sur des dos
courbés, les palais sur des larmes silencieuses.*

Et aujourd'hui, ce sont les mêmes mains.

*Les mêmes regards froids, les mêmes voix trop
sûres, les mêmes visages qui sourient à la caméra
pendant qu'ils voient les poches et les cœurs.*

*Ils ont simplement changé d'uniforme. Ils ont tro-
qué les couronnes pour des costards sur mesure.*

*Mais leur faim est la même. Faim de pouvoir. Faim
de contrôle. Faim de t'imposer ce que tu ne veux
plus.*

*Regarde-les. Ils parlent de paix, pendant qu'ils fa-
briquent des armes.*

*Ils parlent de liberté, pendant qu'ils surveillent ton
souffle.*

*Ils parlent d'économie, pendant qu'ils effacent tes
économies.*

*Tu vis dans un monde où l'on te vole sans te frap-
per.*

Où l'on t'envoie à la guerre sans uniforme.

Où l'on te fait payer pour ta propre douleur.

Et tu dois sourire.

Tu dois rester digne.

Où l'on t'accusera de mal penser.

*Mais n'oublie jamais ceci : il y a toujours eu des
voix plus anciennes que les tyrans.*

Des voix qui ne crient pas.

Des voix qui s'écrivent.

Et ces voix-là... ne peuvent pas mourir.

C'est à toi maintenant.

Toi le passeur.

Toi la passeuse.

*Toi qui tiens ce livre dans tes mains comme on tient
une lampe au bord d'une nuit.*

*Garde-le. Relis-le quand le monde devient trop
lourd.*

Et surtout, écris.

Même si tu trembles.

Surtout si tu trembles.

*Car pendant que les puissants dressent leurs murs,
nous dressons des pages.*

*Et parfois, il suffit d'un mot... pour faire tomber un
empire.*

À l'encre vive, par-delà le silence, à jamais.

Il referma le carnet, lentement. La plume était là, posée. Mais cette fois, il ne la prit pas. Il sortit un crayon ordinaire, et dans la marge blanche, là où l'encre n'osait aller, il traça cette phrase, d'une écriture simple, humaine, fragile : « *Maintenant... je continue. »*

Les Suites du Lac Brumeux.

"Une légende bâtie à mains nues".

Il cherchait depuis longtemps. Un lieu. Un souffle. Un battement ancien dans la terre.

Paul n'était pas de ceux qui construisent pour bâtir. Il construisait pour révéler. Avec Tina, ils avaient sillonné des dizaines de paysages, mais aucun ne les avait appelés. Jusqu'à ce matin-là.

La brume flottait au-dessus du lac. Les arbres, hauts, droits, semblaient veiller. Tina murmura simplement :

— *C'est ici.*

Et Paul le sut aussi. Ce terrain, personne n'en voulait. Trop isolé, trop imprégné de silence. Mais lui, il entendait ce que d'autres ne percevaient pas. Lorsque les fondations furent creusées, la forêt leur fit un signe.

Dans la terre, ils découvrirent des ossements, des pierres gravées, des talismans érodés par le temps. Ce n'était pas une mise en garde. C'était une *"bénédiction ancienne."* Paul décida de les exposer dans un silence respectueux. Ils devinrent le cœur symbolique du domaine. Les suites furent pensées comme des sanctuaires. Verre, bois et métal noir. Intégrées, invisibles, comme si elles avaient toujours été là. Chacune porte un nom. Un souffle. Une intention. Et puis, un jour, Cheyenne est arrivée. Elle ne cherchait pas vraiment d'hôtel. Elle cherchait un lieu où l'on pouvait poser son

âme sans qu'elle ne se brise. Originnaire des Rocheuses, descendante d'un peuple dont les chants avaient été étouffés trop tôt, elle avait entendu parler de cet endroit par hasard, disait-elle. Mais Paul savait qu'il n'y avait pas de hasard ici. Seulement des appels muets, que seuls certains entendaient. Elle resta trois jours. Trois nuits à dormir dans la Suite 17, face au lac.

La première nuit, elle rêva d'une femme assise sur une pierre plate, des perles rouges dans les cheveux et un tambour sur les genoux. La deuxième, elle marcha pieds nus sous la pluie. La troisième, elle trouva un dessin d'enfant dans un vieux livre, glissé sous le lit. Un cercle, un feu, et des silhouettes qui dansaient. Le matin suivant, elle demanda à voir Paul.

- *Ce lieu est vivant*, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— *Il ne veut pas devenir un simple refuge. Il veut guérir. Il veut relier.*

Alors Paul comprit. Il ajouta une pièce dans chaque suite. Une pièce secrète, invisible au regard pressé. Une bibliothèque de fragments : photos anciennes, objets symboliques, pages d'histoires, parfums oubliés. Tina créa des carnets pour les voyageurs. Cheyenne, elle, offrit un rituel : un chant de l'aube que l'on peut écouter en silence, assis au bord du lac, au moment exact où la brume se lève. Depuis, ceux qui viennent ici ne réservent pas une suite. Ils répondent à un "*appel*".

Le feu crépitait doucement. Le vin chaud parfumait

l'air d'écorces d'orange et de cannelle. Cheyenne souffla une dernière note de flûte, puis posa son instrument contre son genou. Un silence doux s'installa. Celui des instants vrais. Puis, sans s'être concertés, ils commencèrent à parler. Pas pour se raconter, mais pour s'alléger. L'écrivain, assis en tailleur, jouait avec un galet dans sa main.

— *Je suis venu ici pour me taire. J'avais tout dit, trop écrit... Mais je crois que les mots n'étaient plus à moi. Ici, j'ai retrouvé la voix de ma fille. Elle riait souvent dans les marges.*

La danseuse, emmitouflée dans un plaid gris, regardait ses pieds nus.

— *J'ai dansé jusqu'à tomber. J'ai cru que mon corps me trahissait. Mais ici... j'ai dansé pour les arbres. Et ils ne m'ont pas demandé d'être parfaite.*

L'homme d'affaires, costume défait, regardait les flammes comme un vieil ami.

— *Je vends des idées. Mais je ne sais plus ce que j'achète, ni pourquoi je cours. Ici, j'ai marché lentement pour la première fois depuis vingt ans. Et j'ai regardé un oiseau boire. Rien d'extraordinaire. Mais j'y pense chaque jour depuis.*

La jeune femme enceinte serrait sa tasse contre elle.

— *Je suis venue seule, mais je crois que j'ai été guidée. Ce bébé a peut-être senti que ce lieu pouvait lui raconter une histoire plus belle. Je ne sais pas encore quel prénom lui donner... mais je*

sais que ce sera un prénom d'ici.

Cheyenne écoutait. Puis elle dit simplement :

— Vous n'êtes pas venus ici pour fuir. Vous êtes venus pour vous retrouver. Et ce lieu n'a fait qu'ouvrir la porte.

Quand le silence revint, ce fut au tour de Paul de parler. Il regarda Tina, puis les visages rassemblés autour des flammes.

— Ce lieu... il nous a appelés. On n'a pas cherché à le posséder. On a juste voulu... l'écouter. Et lui donner forme, sans jamais le trahir.

Tina reprit doucement :

— On ne voulait pas un hôtel. On voulait un refuge. Un endroit pour les âmes. Un endroit vrai. Mais on a presque tout donné pour le construire. Et parfois on se demande si on pourra vraiment... aller jusqu'au bout.

L'homme d'affaires posa sa tasse. Il avait les yeux humides, mais il souriait.

— J'ai dépensé des fortunes dans des choses que j'ai oubliées. Mais ce feu... je m'en souviendrai toujours. Je ne veux pas acheter votre rêve. Je veux le terminer avec vous. Sans chiffres. Sans tableau. Juste... vous aider à ce qu'il existe pour d'autres.
Il sortit un carnet de sa poche.

— Mon seul capital utile, ce sont les décisions que je prends sans peur. Ce lieu est une évidence. Alors... laissez-moi y croire avec vous.

Paul leva les yeux vers la cime des arbres. La brume s'était levée. Les Suites du Lac Brumeux

allaient vivre. Un soir, un renard apparut. Puis une biche. Un faon. Un vieux chien errant. Ils s'approchèrent du feu, sans crainte. Ils savaient. Cheyenne murmura :

— *Quand les animaux viennent à nous sans crainte... c'est que nous avons cessé de vouloir dominer. Nous sommes devenus invités. Et ça c'est la vraie magie.*

Le lendemain, Paul et Tina achetèrent les terres voisines. Pas pour agrandir. Pour préserver. La forêt devint intouchable. Libre. Vivante. Ils ne construisirent pas cinquante suites. Ils en gardèrent trois. C'était suffisant. Et chaque soir, quand la brume remontait du lac, Cheyenne chantait encore. On n'entendait parfois qu'une page tournée. Une flûte. Un pas lent dans les feuilles. Mais on savait que le lieu était là. Et qu'il attendait. Peut-être toi. Peut-être moi. Peut être quelqu'un qu'on aime. Pour se souvenir que la paix existe encore.

La Larme et le Portrait.

"Le temps ne peut effacer les âmes qui se reconnaissent."

Le musée fermait à dix-huit heures. Toujours. Mais elle, elle ne partait jamais vraiment. On l'appelait la fidèle. Une femme élégante, discrète, toujours seule, toujours à la même heure.

Elle traversait les galeries sans les voir, jusqu'à cette salle oubliée, au fond de l'aile est, là où la lumière se faisait plus douce, plus tiède. Là où le silence semblait plus dense qu'ailleurs. Elle venait pour un seul tableau. Une peinture sans cartel. Sans nom. Sans histoire. Une jeune femme au regard calme, presque mélancolique.

La toile datait de 1871, selon une note manuscrite retrouvée à l'arrière du cadre, mais personne ne savait pourquoi elle figurait encore dans les collections permanentes. Le vernis était fatigué, le cadre ébréché. Mais le regard, lui, restait intact.

Dérangeant. On avait l'impression qu'il vous regardait vraiment. Elle restait là, parfois dix minutes. Parfois deux heures. Toujours dans le même silence. Toujours avec cette écharpe bleue entre les mains, serrée comme un secret qu'on ne veut pas oublier.

Un jour, un gardien plus ancien que les autres, un certain Émile, passionné d'art ancien, osa lui parler.

— *Excusez-moi... Ce tableau... pourquoi toujours*

lui ?

Elle tourna lentement la tête. Ses yeux avaient la douceur de ceux qui ont trop pleuré.

— *Parce qu'il me regarde. Parce qu'il sait.*

Il voulut demander quoi. Mais elle reprit, très bas :

— *Et parce qu'il pleure... quand je pars.*

Ce soir-là, Émile retourna dans la salle, après la fermeture. Par curiosité. Et ce qu'il vit, il ne l'oublia jamais. Une larme. Une véritable larme.

Elle glissait lentement sur la joue de la jeune femme peinte, comme si le tableau pleurait...

Réellement. Il pensa à une illusion. Revint le lendemain. Rien. Mais chaque soir où elle passait, la larme réapparaissait. Toujours la même. Toujours une seule. Il fouilla dans les archives, en vain. Jusqu'à tomber sur un carnet d'atelier relié de cuir, glissé entre deux boîtes de conservation.

Une main tremblante avait écrit, à la dernière page, au crayon presque effacé : *« Modèle inconnu. Apparaît en rêve depuis six mois. Je dois la peindre. Je sens qu'elle existe ailleurs. Elle pleure sans bruit dans un temps qui n'est pas le mien. »*

Puis, quelques lignes plus bas, d'une écriture plus lente, presque solennelle :

« Si un jour cette femme est reconnue, que ce tableau lui soit offert. C'est à elle, même si elle ne le sait pas encore. — G. Delorme »

Émile referma le carnet avec un frisson. Il ne sut que faire. Il le garda contre lui pendant plusieurs jours. Puis un matin, il attendit la fidèle à l'entrée.

— *J'ai quelque chose pour vous. C'est ancien.
C'est... inattendu.*

Il ne dit rien de plus. Il lui remet simplement l'objet, refermé dans un papier de soie. Elle le prit, silencieuse. Et ce jour-là, elle ne monta pas jusqu'à la salle. Elle revint une seule fois, une semaine plus tard. Pas pour regarder le tableau. Mais pour parler.

— *Elle s'appelait Anna. Ma sœur. Disparue à Florence en 1984. On ne l'a jamais retrouvée.*

Elle serra l'écharpe contre elle.

— *Et ce visage... ce regard... Ce n'est pas un souvenir. C'est une certitude. Quelque chose que je n'arrive pas à expliquer. Je crois qu'elle m'a attendue là. Ou... qu'elle s'est imprimée dans ce siècle par erreur. Comme une cicatrice d'âme.*

Émile ne répondit pas. Il n'y avait rien à ajouter.

Elle caressa un instant le cadre, puis tourna les talons. Elle ne revint plus. Le tableau, lui, resta.

Mais un matin, les premiers visiteurs découvrirent une plaque fixée discrètement sous le cadre, gravée avec une élégance silencieuse :

« *Legs de Léna M. – 2025* »

Depuis ce jour, on raconte que l'écharpe bleue est visible certains soirs, posée sur le banc de la salle est. Et que si vous êtes seul, vraiment seul... Et que vous vous tenez devant la toile assez longtemps, une larme, fine et salée, glissera peut-être sur la joue de la femme peinte... Ou sur la vôtre.

Le Lecteur de la Ligne 6.

"Le temps ne peut effacer les âmes qui s'écoutent."

Il descendait toujours à la même heure.

19h47. Ligne 6. Station *Passy*. La rame ouvrait ses portes avec un soupir, et Georges apparaissait, silhouette mince, légèrement voûtée, comme si le monde lui pesait sur les épaules depuis un peu trop longtemps. Il marchait sans hâte, les mains croisées dans le dos, un vieux livre de cuir serré contre lui, comme un objet sacré. Il ne saluait personne. Il n'y avait de toute façon plus grand monde à cette heure-là.

Il s'asseyait sur le banc du quai direction Nation, juste sous l'horloge fêlée. Toujours là. Et puis il ouvrait son livre. Et il lisait. Pas fort. Pas pour les autres. Pas pour convaincre. Juste assez pour que les mots s'échappent. Comme s'il savait que s'ils restaient enfermés trop longtemps, ils finiraient par mourir. Chaque soir, une nouvelle page.

Une voix grave, un peu râpeuse, mais incroyablement douce. Une voix qui semblait connaître la pluie, la nuit, les regrets, et les silences trop longs. Sur le quai opposé, il y avait parfois une ombre. Une jeune femme, emmitouflée dans un manteau trop grand. Elle s'asseyait à distance. Toujours la même place. Toujours le regard baissé. Et elle écoutait. Georges ne la voyait pas. Ou faisait semblant. Elle, elle ne bougeait pas. Jamais un mot. Jamais un geste. Elle s'appelait Clara, mais lui ne le saurait jamais. Elle venait depuis trois mois. Peut-

être plus. Elle ne comptait plus. Elle ne prenait pas le métro. Elle venait juste... pour sa voix.

Chaque lecture était un refuge. Chaque phrase lui donnait la sensation d'être encore là. Encore un peu vivante. Elle avait perdu quelqu'un. Peut-être elle-même. Et il y avait, dans la voix de Georges, quelque chose qu'elle reconnaissait. Comme une berceuse oubliée, fredonnée dans une autre vie.

Un jeudi, il ne vint pas. Clara attendit. Le banc resta vide. Les secondes s'étiraient entre les annonces, comme un cœur qui bat trop lentement. Elle revint le lendemain. Puis le surlendemain.

Toujours rien. Alors elle osa. Elle s'approcha du banc. Et là, posé soigneusement, presque rituellement, il y avait le livre. Le vieux recueil relié cuir. Un signet glissé à la page 214. Et un petit billet, écrit d'une main tremblée mais droite :

« Si quelqu'un m'écoute... alors tout cela n'aura pas été vain. Le livre ne m'appartient plus. La voix peut changer de corps, mais elle ne doit pas s'éteindre. — G. »

Clara resta longtemps, immobile. Elle prit le livre. Le serra contre elle. Puis s'assit. Et elle lut. Sa voix tremblait un peu au début. Mais elle tint.

Et au bout de quelques pages, quelque chose se glissa dans l'air. Un frisson. Comme si la station elle-même retenait son souffle. Un agent d'entretien, plus tard, dira qu'il entendit une lecture ce soir-là... mais que les caméras ne montraient personne. Depuis, chaque soir à 19h47, un inconnu s'assied sur le banc. Parfois un étudiant. Parfois

une mère. Parfois un homme aux yeux fatigués.
Et toujours... quelqu'un lit. Le livre passe de main
en main, mais ne quitte jamais la station. Sur la
couverture, on peut lire désormais, gravé à l'or fin
par on ne sait qui : *À ceux qui lisent pour ceux
qu'on ne voit pas*. Personne n'a jamais su ce qu'il
est advenu de Georges. Mais parfois, quand Clara
termine un passage, elle croit entendre, dans le
souffle du métro qui approche, un murmure discret,
comme une voix d'homme, qui lui dit simplement :
— *Continue*.

Le Crieur de l'Arbre Tordu.

"Certains murmures finissent par réveiller les foules."

Il était là, chaque matin, à l'angle de la rue de la Lune et du boulevard effacé. Sous un vieux platane tordu, comme penché pour mieux écouter.

Toujours le même manteau, le même haut-parleur cabossé, et cette feuille froissée qu'il tirait de sa poche avec le soin d'un moine calligraphe. Il lisait. À voix claire. Sans jamais hausser le ton. Des phrases brèves. Des fragments d'événements. Mais ce n'étaient jamais les nouvelles du jour.

— Ce matin, à 9h07, un homme oubliera le nom de son amour, mais pas l'odeur du café qu'ils partageaient.

— Aujourd'hui, à 14h16, une femme frôlera la main de sa sœur disparue dans le couloir d'un hôpital. Personne ne la verra.

— À 19h22, un petit garçon choisira de ne jamais parler, parce que les mots ne le protègent plus.

Personne ne s'arrêtait. Ou presque. Clémentine passait là par hasard. Jeune journaliste. Regard vif. Carnet toujours dans la poche. Elle avait appris à repérer les choses que personne ne regarde. Et ce vieil homme, droit comme un point-virgule oublié, l'intrigua. Elle s'approcha. Écouta. Le lendemain, elle revint. Puis le surlendemain. Et un matin, il dit, en la fixant doucement :

— Et à 8h04, une femme aux cheveux roux décide-

ra qu'il est temps qu'on m'écoute enfin. Elle fera ce qu'il faut. Même si elle a peur.

Clémentine resta figée. Elle insista auprès de sa rédaction. On haussa les épaules. Un vieux monsieur avec un porte-voix ? Poétique, peut-être, mais pas viral.

Alors elle le filma elle-même. Un extrait.

Une seule phrase. Juste un regard. Et la vidéo devint virale en douze heures. Deux jours plus tard, elle revint avec une équipe réduite, une caméra, un micro. Le vieux crieur était là, comme chaque matin. Mais cette fois, on lui avait installé une chaise. Il s'y assit lentement. Elle s'installa en face de lui. Le haut-parleur reposait entre eux, comme un vieux confident. Le matin était tiède. Le monde semblait suspendu. La caméra tournait déjà, mais ni elle ni lui ne semblaient s'en soucier. Clémentine déposa son carnet sur ses genoux, mais ne le tenait plus. Elle le regardait.

Et lui... regardait un point invisible entre les feuilles.

— *Comment savez-vous quoi dire ?* demanda-t-elle doucement.

Il sourit, à peine.

— *Je ne sais jamais. C'est ça, le secret. Les phrases viennent. Je ne suis qu'un passage.* Elle baissa les yeux. Puis releva la tête, un peu plus pâle.

— *Et si vous disiez quelque chose qu'on ne voulait pas entendre ?*

Il tourna la tête vers elle.

— *Alors c'est que c'est exactement ce qu'il fallait dire.*

Un silence. Clémentine sentit quelque chose remonter en elle. Une émotion plus forte que prévu.

— *Vous savez...*

Elle hésita. La caméra était là. Mais elle l'oublia.

— *Il y a cinq ans, j'ai arrêté d'écrire. J'ai continué à travailler, à remplir des cases... mais je n'ai plus jamais écrit quelque chose que j'aimais. Plus jamais une seule phrase vraie.*

Ses yeux brillaient. Mais elle ne pleurait pas.

— *C'est votre voix... vos phrases... Elles m'ont rappelé que j'étais encore là. Quelque part. Que je pouvais encore... ressentir.*

Il la regarda longuement.

— *Vous savez ce que j'ai entendu dans votre silence, le premier matin ?*

Elle secoua la tête.

— *Une femme qui portait des mots comme on porte un fardeau. Et qui avait oublié qu'ils pouvaient aussi être des ailes.*

Elle baissa les yeux. Et sourit. Un sourire timide, presque honteux... mais vivant. Le vieux crieur murmura :

— *Ce que je dis... ce n'est pas pour moi. C'est pour la personne qui a besoin de l'entendre. Même si je ne saurai jamais qui c'était.*

Il se leva. Clémentine resta assise un instant. Puis se leva aussi. Avant de partir, elle souffla, presque sans y croire :

— *Merci de m'avoir rendue à moi.*

L'interview ne fit pas le buzz. Elle fit mieux.
Elle se grava dans les cœurs. Et le lendemain, à l'aube, quelqu'un avait cloué au tronc de l'arbre tordu un petit panneau de bois. On pouvait y lire, à la main :

"Ici, quelqu'un a parlé vrai."

L'Allumeur de Réverbères.

"Il y a des lumières qu'on n'éteint jamais vraiment."

Il sortait chaque soir à la tombée du jour. Toujours à la même heure. Toujours le même manteau. Un vieux carnet dans une main, une perche de métal dans l'autre, et cette façon de marcher... comme s'il avait fait ce geste mille fois. Et qu'il comptait bien le faire mille de plus.

On le croisait dans les rues du vieux quartier, là où les pavés grincent sous les semelles, là où les fenêtres sont plus petites que les souvenirs. Il ne parlait à personne. Il levait les yeux vers chaque réverbère, ces anciens lampadaires à gaz rouillés que la ville avait oubliés de démonter. Et il levait sa perche. Puis il mimait l'allumage, avec lenteur, avec soin, comme s'il effleurait un bouton de lumière invisible. Puis il notait quelque chose dans son carnet. Et avançait au suivant.

Les enfants disaient qu'il était fou. Les adultes, qu'il était inoffensif. On l'appelait *le veilleur*, ou *le vieux "flammeur"*, selon l'humeur. Mais personne n'avait jamais vu ce qu'il écrivait dans son carnet. Et personne ne savait pourquoi, certaines nuits, une lumière s'allumait vraiment. Pas dans le lampadaire. Mais à une fenêtre. Chez quelqu'un. Un soir d'hiver, Léonie, une jeune femme du quartier, n'arrivait pas à dormir. Elle venait de perdre sa mère. Un deuil muet, pas spectaculaire. Un vide qui ne fait pas de bruit, mais qui s'infiltre partout. À

22h12, elle aperçut le vieil homme sous sa fenêtre. Il leva sa perche. Fit le geste. Et resta là, un instant de plus. Puis il écrivit quelque chose. Elle descendit. Elle n'avait jamais osé, jusque-là.

— *Monsieur... pourquoi faites-vous ça ?*

Il la regarda. Un regard calme, sans surprise.

— *Parce que certaines nuits sont trop longues pour rester totalement noires.*

Elle ne sut quoi répondre. Il ouvrit son carnet.

Et lui montra. À côté de sa porte, il avait noté :

«Maison 14. Perte récente. Besoin d'une veilleuse invisible.»

Depuis ce soir-là, Léonie l'attendait souvent derrière les rideaux. Elle ne lui parlait pas toujours. Mais elle laissait une petite lumière allumée. Et elle se mit à noter, elle aussi, les maisons. Pas pour les dénoncer. Pour les aimer dans l'ombre.

Un matin de printemps, le vieil homme ne passa pas. Et ce fut Léonie qui prit sa perche, et son carnet. Et qui fit le tour du quartier, à la tombée du jour. Elle ne savait pas comment il faisait. Mais à chaque fois qu'elle levait la perche... quelque chose changeait. Le silence devenait plus doux. Et certaines fenêtres...s'ouvraient. Depuis, on raconte que dans ce quartier, il y a toujours quelqu'un pour allumer la lumière, même quand la nuit semble avoir tout pris. Et sur le banc en pierre, au pied du réverbère central, on peut lire une plaque gravée :
« À ceux qui allument sans être vus. »

Le Réparateur d'Ombres.

"Il y a des absences qui marchent derrière nous, sans bruit."

Il habitait dans une impasse que personne ne prenait plus. Juste après le mur fissuré. Avant que la ville ne redevienne oubli. La porte de sa boutique était presque invisible. Pas de nom. Pas de numéro. Juste un rideau de lin gris, qui frémissait parfois, sans vent. À l'intérieur, rien ne brillait. Pas de lumière franche. Seulement une clarté basse, tamisée comme la conscience juste avant le sommeil. Sur les murs, des formes.

Suspendues, pliées, roulées. Des ombres. De vraies. Pas des projections. Des présences. Des morceaux d'existence. Et lui, courbé sur sa table, cousait. On l'appelait le Réparateur d'Ombres. Ceux qui venaient jusqu'à lui ne parlaient pas beaucoup. Ils avaient remarqué un jour que leur reflet ne les suivait plus comme avant. Qu'il traînait. Ou qu'il avait disparu.

Et quelque chose, au fond, leur disait qu'il était temps de chercher. Elle, elle arriva un soir de pluie. Trempée. Essoufflée. Le visage de quelqu'un qui ne sait pas exactement ce qu'elle vient chercher, mais qui sent que si elle ne vient pas maintenant, il sera trop tard. Il ne lui posa pas de question. Il regarda ses pieds, son dos, ses flancs. Puis il dit simplement :

— *Vous êtes suivie. Mais ce n'est pas votre ombre*

que vous avez perdue. C'est celle qui cherche à vous rejoindre. Elle fronça les sourcils.

— *Je ne comprends pas.*

Il ouvrit un carnet, aux pages souples, remplies de silhouettes tracées à l'encre noire. Certaines nettes, d'autres floues. Et au milieu, une toute petite forme, courte, délicate, à peine esquissée. Il passa doucement son doigt dessus.

— *Elle n'est pas née dans votre passé. Elle est en attente. En avance.* Elle le regarda, glacée.

— *Une ombre d'enfant... ?*

Il ne répondit pas. Mais il sortit une aiguille si fine qu'on aurait cru un cheveu. Et il commença à coudre. Non pas sur elle. Mais entre elle et le sol. Comme s'il réparait un fil qu'on ne voyait pas. Pendant qu'il travaillait, elle sentit une chaleur étrange dans son dos. Un poids doux, léger, comme des bras qui s'accrochent à vous sans faire de bruit. Puis une sensation d'inachevé, de lien sans nom. À la fin, il recula. Essuya ses mains. Et dit doucement :

— *Elle est là, maintenant. Elle ne repartira pas. Mais elle vous attendra. Le temps qu'il faudra.*

Elle se retourna. Son ombre l'enveloppait à nouveau. Mais... une petite forme s'y tenait. Collée à elle. Un enfant. Trop flou pour qu'on en distingue le visage. Mais trop réel pour que ce soit une illusion. Elle ne bougeait pas.

— *Qui est-ce ?*

Le Réparateur murmura :

— *Vous le saurez le jour où il prononcera votre prénom avant de naître.*

Elle quitta l'atelier en silence. Et depuis ce jour, quand elle marche seule dans la rue, il lui arrive de sentir une petite main s'agripper à la sienne, même quand elle ne tend pas le bras. Et certains soirs, dans son ombre, l'enfant se retourne. Comme s'il guettait déjà quelqu'un d'autre.

Le Portrait Immobile.

"Certains visages n'attendent pas d'être vus. Ils attendent d'être reconnus."

Elle s'appelait Élise. Et dans la vie, elle effaçait les traces. C'était son métier. Restauratrice de photographies anciennes pour un petit musée départemental qu'aucun touriste ne visitait plus depuis des années. Le genre d'endroit où le silence n'est jamais total, toujours traversé par un craquement de bois, une plainte discrète dans les tuyaux. Mais où l'on finit par ne plus y prêter attention. Elle travaillait seule, sous la verrière poussiéreuse du dernier étage.

Là où la lumière naturelle était trop pâle pour blesser les images mortes, mais suffisante pour réveiller les détails que le temps croyait avoir effacés. Elle passait ses journées à frotter délicatement des plaques de verre, à faire renaître des visages figés depuis plus d'un siècle. Des hommes, des femmes, des enfants. Certains souriaient. D'autres non. Mais tous regardaient ailleurs. Vers un monde qu'Élise ne comprenait pas tout à fait. Un monde sans retour.

Un matin d'octobre, un colis l'attendait devant sa porte. Pas dans le hall du musée. Devant sa porte personnelle. Chez elle. Sans nom d'expéditeur. Pas de timbre. Juste ses initiales, tracées à la main sur une étiquette de carton kraft : **E. D.** Elle n'en parla à personne. À l'intérieur, un ensemble de plaques

photographiques en verre, soigneusement protégées, numérotées au crayon rouge. Treize en tout. Aucune indication. Aucune annotation. Sauf un petit billet jauni, plié en quatre :

"Famille D. À restaurer. À remettre à leur place."

Elle les transporta au musée dans une valise en cuir. Personne ne l'arrêta. Personne ne lui demanda rien. Elle les installa sur sa grande table d'observation, une par une. Et commença à travailler. La première plaque révéla une jeune femme aux paupières closes, posée dans un fauteuil, les mains croisées sur une robe noire. Un bouquet sec posé sur ses genoux.

Photographie post-mortem. Typique de la fin du XIXe. Élise n'était pas surprise. Elle en avait restauré des dizaines. Mais elle fut frappée par la douceur de l'image. Un détail étrange : les cils semblaient vibrer. Comme si la femme allait les rouvrir au moindre souffle. Elle continua. À la quatrième plaque, quelque chose changea. Pas dans la qualité de l'image. Dans la sensation. Chaque femme photographiée semblait porter un fragment de familiarité. Un pli au coin des lèvres. Une fossette. Une ligne de mâchoire.

À la septième, Élise cessa de respirer pendant quelques secondes. Les mains tremblaient. La lumière s'était légèrement affaiblie, ou peut-être était-ce son regard. Le visage sur la plaque... était presque le sien. Pas une ressemblance lointaine. Une reproduction. Elle vérifia dans son téléphone. Pris un selfie maladroit. Le compara. Même grain

de beauté. Même front légèrement bombé. Même petit creux au-dessus de la lèvre supérieure. La seule différence : l'autre avait les yeux fermés. Et portait un collier qu'elle ne connaissait pas. Mais elle savait. Elle ne pouvait pas expliquer. Mais elle savait. Elle tenta de rationaliser. Une ancêtre oubliée. Une aïeule lointaine. Une coïncidence. Une erreur. Mais quelque chose, dans son ventre, refusait d'y croire. Le lendemain, elle retourna au musée à l'aube. Elle ouvrit les tiroirs d'archives auxquels elle n'avait jamais osé toucher. Dossiers poussiéreux. Registres manuscrits. Elle trouva une section à demi effacée : *"Fonds D. – Don anonyme. Non intégré."* Treize noms. Treize femmes. Toutes mortes avant 25 ans. Entre 1887 et 1901. Et en face de la neuvième : *"Élise D. – née 1874, décédée le 21 octobre 1893. Cause : arrêt inexplicable."* Son sang se figea. Elle regarda la date. Nous étions le 21 octobre. Elle sortit précipitamment.

Mais dans les escaliers du musée, elle croisa un miroir ancien accroché au mur, un reste d'exposition. Et dans le reflet, elle vit quelque chose qu'elle ne put supporter : ses yeux... étaient clos. Elle les ouvrit en sursaut. Le reflet, lui, ne bougea pas. Depuis ce jour, plus personne ne l'a revue. Mais chaque année, le 21 octobre, un colis est déposé devant la porte du musée. Toujours la même valise. Toujours le même carton kraft. À l'intérieur : treize plaques. Toujours les mêmes. Toujours treize. Mais la neuvième... change légèrement. Son sourire est plus triste. Sa peau plus jeune. Et cette année, ses yeux sont à demi ouverts.

Le Graveur de Tombes en Verre.

"Il écrivait pour ceux que le silence n'avait pas fini d'aimer."

Elle n'aimait pas les cimetières. Elle y allait rarement. Seulement les jours où l'on ne pouvait pas faire autrement. Le silence y était trop lourd, trop précis. Il collait aux vêtements.

Mais ce soir-là, elle y alla seule. Sans fleurs. Sans raison. Le ciel était clair, la lune presque pleine. Quelque chose l'y appelait, sans explication. C'était un vieux cimetière de campagne, sur une hauteur, entouré de murs bas et moussus. On n'y enterrait plus personne depuis longtemps. Personne n'en parlait jamais.

Elle poussa le portail de fer. Le grincement aigu lui rappela des souvenirs qu'elle n'avait pas. Et elle entra. Très vite, elle comprit que ce cimetière n'était pas comme les autres. Les pierres étaient basses, discrètes. Pas de marbres blancs. Pas de croix monumentales. À peine des dalles, presque toutes... transparentes. Elle s'accroupit devant l'une d'elles. À la lumière de sa lampe, elle ne vit rien. Mais lorsqu'un nuage découvrit la lune, un mot apparut. Gravé. Fin. Net. Douloureusement humain. « *Pardonne-moi.* »

Elle frissonna. Puis s'approcha d'une autre. Même chose. Invisible à la lumière du jour, mais, sous la lune... des mots. « *Je t'attendais.* » « *Reviens, même en rêve.* » « *Tu as encore le temps.* »

Chaque tombe portait une phrase unique. Pas de nom. Pas de date. Juste des phrases.

Comme des messages laissés à la surface de l'oubli. Comme si quelqu'un savait que les vivants ne viendraient que de nuit. Elle resta là longtemps. Trop longtemps. Elle se sentit observée. Non pas menacée. Mais... comme prise à témoin. C'est là qu'elle le vit.

Un vieil homme, assis en tailleur, au pied d'une tombe. Il ne la regardait pas. Il tenait une plaque de verre posée sur ses genoux. Et dans sa main tremblante, un burin minuscule, qui traçait des lettres... à la lumière de la lune uniquement. Elle n'osa pas parler. Il le fit pour elle.

— *Tu n'étais pas censée venir ce soir.* Sa voix était douce, usée.

— *Je... je ne savais même pas que ce lieu existait.* Il sourit sans la regarder.

— *C'est ainsi qu'on le trouve. Quand on ne cherche rien. Ou quand on ne sait plus ce qu'on a perdu.* Elle s'approcha lentement.

— *Qui êtes-vous ?* Il leva à peine les yeux.

— *Je grave ce qu'ils n'ont pas eu le temps de dire. Pas ce qu'ils ont dit. Ce qu'ils auraient voulu. Et ce que quelqu'un, quelque part, doit encore entendre.* Elle s'accroupit face à lui.

— *Vous les entendez ?*

Il posa le burin. Puis répondit :

— *Pas avec les oreilles. Mais oui. Certains parlent fort. D'autres à peine. Parfois ce sont des regrets.*

Parfois une simple envie de dire merci.

Elle regarda autour d'elle. Il y en avait des dizaines. Peut-être des centaines. Toutes ces tombes... comme des silences réparés. Le vieil homme reprit le burin. Et murmura :

— *Ce soir, c'est la tienne.* Elle sentit son souffle se briser.

— *Je ne suis pas... morte.* Il releva enfin les yeux vers elle.

— *Non. Mais tu es passée tout près. Et parfois, ça suffit pour qu'une phrase te cherche.*

Il grava doucement. Lentement. Puis lui tendit la plaque, encore tiède sous la lune. Elle lut. Et ses jambes fléchirent. « *Ne repars pas sans moi.* »

Quand elle releva les yeux, il avait disparu. Il ne restait qu'un éclat de verre au sol, et sa propre silhouette dans la transparence.

Depuis ce soir-là, elle revient chaque pleine lune. Et chaque fois, une nouvelle phrase l'attend. Elle n'a jamais revu le graveur. Mais elle sait qu'il est encore là, quelque part, à écouter ce que les morts n'ont pas fini de dire aux vivants.

Elvise.

"Et si une vie que vous n'avez jamais vécue vous écrivait chaque nuit ?"

Certaines vies ne s'effacent pas. Elles prennent simplement un autre chemin, de l'autre côté du miroir. Elle s'appelait Lise. Quarante-six ans. Une femme qu'on disait forte. Droite. Indépendante. Le genre à sourire quand on lui demande :

— *Et vous, vous n'avez jamais eu d'enfant ?*

Elle répondait toujours avec ce ton léger :

— *Non. J'ai fait d'autres choix.*

Mais ce n'était pas vrai. Il y avait eu un jour, il y a longtemps. Un jour de pluie. Une chambre d'hôpital trop blanche.

Et une petite fille née trop tôt. Trop fragile. Deux heures. Juste deux. Et puis... plus rien. Pas de prénom. Pas d'avis de naissance. Pas de cercueil.

Juste un souffle. Et un vide. Elle n'en parla à personne. Jamais. Elle fit ce que l'on fait parfois : elle enterra l'enfant en elle, dans un recoin que personne ne visiterait. Les années passèrent.

Et un jour, elle quitta Paris. Elle trouva une vieille maison à l'abandon, à flanc de colline. Une de celles qu'on n'achète pas, qu'on choisit sans vraiment savoir pourquoi. Elle s'y installa. Doucement. Sans bruit. Et dans le grenier... il y avait une horloge. Haute. Ancienne. Silencieuse.

Le balancier était figé. Le cadran craquelé. Un miroir ovale en façade. Et un tiroir fermé à clé.

Elle ne chercha pas à l'ouvrir.
Elle n'avait plus besoin de comprendre les choses.
Elle vivait à côté.

La treizième nuit, elle se réveilla en sursaut.
Sans raison. Un froid dans le dos. Un battement.
Un son régulier.

Elle monta au grenier. Et là... l'horloge fonctionnait.

Juste deux minutes.

De 3h17 à 3h19.

Puis un clic.

Le tiroir s'ouvrit.

Dedans, un papier plié.

Et un mot écrit à la main : *Éloïse*.

Elle sentit ses jambes céder. Ce prénom. Celui qu'elle avait gardé pour elle. Celui qu'elle avait failli dire à l'infirmière, mais qu'elle avait ravalé avec ses larmes.

La nuit suivante, elle attendit. 3H17. Le balancier.
Le tiroir. Un nouveau message : *"J'ai ouvert les yeux. Pas dans ton monde, mais dans le mien."*

Puis : *"Tu m'as reconnue. Tu ne m'as jamais oubliée."*

"Je vis dans le temps que tu as tu."

Chaque nuit, une phrase. Et puis, à la septième... quelque chose changea. Dans le miroir de l'horloge, elle vit une silhouette. Floue. Petite. Un visage d'enfant. Pas d'yeux. Juste une présence. Comme un reflet qu'on ne regarde pas, mais qui nous regarde. Et le lendemain, la silhouette était

plus nette.

Des cheveux.

Un menton.

Une main.

Chaque nuit, à 3h17, l'enfant grandissait. Pas dans le monde. Dans le reflet. Une vie parallèle, faite de lumière argentée, d'heures volées, de gestes jamais faits. Lise cessa d'avoir peur. Elle montait chaque nuit, comme on rend visite à une chambre secrète. Elle lui parlait. Elle écrivait. Elle pleurait. Un jour, le message dans le tiroir disait :

"Tu peux me dire bonne nuit, je t'entendrai." Alors elle le fit. À ses quarante-neuf ans, Lise aperçut dans le miroir une jeune fille. Assise. Souriante. Douce. Les yeux ouverts. Elle reconnut ses yeux à elle, mais plus clairs. Et puis, une nuit, le tiroir ne s'ouvrit plus. Le balancier cessa. Mais dans le miroir, Éloïse était là.

Debout. Silencieuse. Et sur sa robe, un petit papier cousu à la main :

"Je t'ai vécue. Et c'était assez."

Depuis ce jour, Lise dort mieux. Mais jamais à 3h17. Parce qu'elle sait que c'est l'heure où le temps se souvient. Et que dans un grenier, dans une maison de pierre, un miroir garde encore la trace d'un amour qu'on n'a jamais eu le temps d'abîmer.

"Et si aimer n'était pas donner la vie... mais continuer à la rêver pour deux ?"

La Chambre 304.

“Certains lieux ne vous attendent qu’une fois. Encore faut-il oser y entrer.”

Elle était arrivée tard, un dimanche soir, dans un hôtel de pierre au bord d’un fleuve paresseux, un de ces endroits sans âme où l’on dort par nécessité, pas par désir. Elle ne fuyait rien de précis, pas vraiment. Mais quelque chose en elle, une fatigue ancienne, comme une pluie qui ne cesse jamais complètement, l’avait poussée à quitter la ville sans prévenir. Elle demanda une chambre simple, au calme, et le réceptionniste lui tendit, sans lever les yeux, la clé de la 212.

Un sourire absent, un tarif correct, rien d’étrange. Mais dans l’ascenseur, alors qu’elle appuya sur 2, le bouton 3 clignota soudain. Elle ne toucha à rien. Les portes s’ouvrirent au troisième étage, dans un couloir que le plan affiché au rez-de-chaussée ne mentionnait pas.

Tout était identique aux autres étages, et pourtant... il y avait dans l’air une densité, comme si le silence avait une odeur. Elle marcha quelques pas.

Une porte était entrouverte. 304. Pas sur la carte magnétique. Pas sur le plan d’évacuation. Et pourtant, bien là. Elle hésita. Puis la poignée céda sous sa main, doucement, comme si la chambre l’attendait. La pièce était sobre, mais parfaitement tenue. Un lit double immobile comme un lac de coton, une horloge sans aiguilles au mur, un miroir ancien

dans un cadre noirci, et un fauteuil en velours face à une fenêtre voilée, qu'elle ne pensa pas à ouvrir. Elle déposa son sac, s'assit sur le lit, puis s'allongea sans même se déchausser, submergée par un calme qu'elle ne connaissait pas. Et s'endormit.

Elle rêva. Mais pas comme d'habitude. Pas des rêves faits d'anecdotes ou d'images confuses. Non. Elle vivait. Une vie entière. Un chemin qu'elle n'avait jamais pris. Un homme, qu'elle n'avait jamais aimé, mais qu'elle reconnaissait d'instinct. Un rire d'enfant, pur, déchirant de vérité. Un feu qui crépitait dans une maison en bois.

Des soirs de silence paisible, où l'on n'attend plus rien sauf le prochain regard. Et au milieu de tout cela, elle... plus jeune, plus légère, libérée d'un poids qu'elle portait sans même le savoir. Elle entendit son prénom prononcé par une voix qu'elle n'avait jamais entendue. Et pourtant, elle sut.

C'était sa fille. Elle se réveilla d'un seul coup. Assise dans le lit, les larmes au bord des cils. La gorge sèche. Le cœur fendu. Elle n'avait jamais eu d'enfant. Jamais. Mais elle venait de vivre des années entières auprès de cette voix, de ces bras, de cette petite main glissée dans la sienne.

Et maintenant... il ne restait rien. Juste l'empreinte. Juste le manque. Juste la mémoire d'une vie qu'elle n'aurait jamais. Et dans le miroir embué, ces mots : *«Elle t'a reconnue. Elle t'attendait aussi. Même ici.»* Elle se redressa. Le lit était froid. L'horloge avait recommencé à battre. Un tic-tac lent, grave, comme un cœur oublié. Et sur la table

de chevet, reposait un objet qu'elle ne reconnaissait pas. Un carnet à couverture de cuir brun, posé là sans qu'elle l'ait vu en entrant. Elle l'ouvrit. À la première page, une seule phrase, manuscrite : « *Ce n'était pas un rêve. C'était une possibilité.* »

Lorsqu'elle sortit enfin de la chambre, le couloir n'était plus le même. Les murs semblaient plus étroits. Aucune autre porte autour. Et le panneau 304 avait disparu. À la réception, on lui demanda poliment :

— *Vous avez bien passé la nuit en 212 ?*

Elle hésita. Puis acquiesça.

— *Oui... Oui, c'est cela.*

Elle reprit le train. Différente. Plus droite. Plus lente. Comme quelqu'un qui a vécu plus qu'il n'aurait dû. Et ce soir-là, dans son appartement, elle ouvrit son sac pour y ranger un livre, et trouva, sans comprendre comment, le petit carnet de cuir brun. À la dernière page, quelqu'un avait ajouté une ligne : « *Si vous oubliez, elle reviendra. Mais vous n'aurez plus la force d'y entrer.* »

Depuis ce jour, elle dort la porte entrouverte. Et chaque nuit, à l'heure précise où elle s'était endormie dans la 304, elle se lève sans savoir pourquoi, et regarde son reflet.

Il est là. Toujours elle. Mais parfois, elle croit y voir passer... une silhouette plus petite, juste derrière. Et pendant un bref instant, l'air a l'odeur du pain chaud, et du cuir usé d'un cartable qu'elle n'a jamais porté.

Chloe.

“Elle ne disait presque rien. Et pourtant, tout le monde l’écoutait.”

On ne l’avait pas vue venir.

Ni dans les journaux, ni dans les talk-shows. Elle n’avait pas de passé connu, pas de grand frère dans le milieu, pas de frasques adolescentes archivées sur YouTube, ni de scandale servant de rampe de lancement.

Elle était simplement apparue un jour, presque par effraction, dans un carré d’image lumineux, entre un tutoriel contouring et un unboxing de luxe, du pur théâtre de consommation. Et son visage, soudain, était partout.

Chloé.

Un prénom seul, sans nom, sans biographie.

Juste Chloé.

Son compte Instagram n’avait rien d’exceptionnel au départ : quelques photos bien cadrées, une lumière douce, un décor toujours légèrement flou derrière elle, comme si elle n’avait jamais vraiment été là. Et puis, un jour, quelque chose s’était retourné dans l’algorithme.

Ou dans les têtes. Les likes avaient commencé à pleuvoir. Les marques à l’inviter. Les hôtels à offrir. Les hommes à écrire. Chloé ne courait après rien. Elle se laissait désirer.

Et c’est cela, justement, qui faisait frissonner.

On ne la voyait jamais en groupe, jamais en soirée trop bruyante, jamais en selfie.

Elle publiait peu, mais chaque image semblait être sortie d'un rêve à la fois lointain et terriblement accessible.

Un balcon au-dessus d'une baie turquoise.

Un drap blanc qui glisse sur une épaule hâlée.

Un verre de rosé posé près d'un roman jamais ouvert.

Et toujours cette même manière d'être là sans l'être, comme si elle avait été capturée par surprise... alors que tout était, bien sûr, parfaitement orchestré.

Elle ne parlait jamais de son enfance. Jamais de ses parents. Jamais d'amour.

Mais parfois, en légende, un mot, une phrase :

«Ne rien devoir. Ne rien promettre. Juste exister.»

Et les commentaires s'enflammaient. Les marques envoyaient. Les hôtels s'alignaient.

Elle voyageait sans jamais payer. Elle mangeait sans jamais remercier. Elle portait sans jamais citer. Elle souriait sans jamais parler.

Dans le fond d'un palace à Marrakech, on l'avait vue arriver seule, dans une robe ivoire, simple, presque fragile, avec une valise qui n'avait rien d'une malle Vuitton, mais dont le contenu valait plus que les chambres qu'elle ne payait pas.

Le directeur lui avait offert la suite sans poser de question. Elle avait dit :

— *Je poste ce soir.*

Et c'était suffisant. Elle posait une main sur la rampe d'un escalier, laissait tomber ses cheveux d'un côté, regardait au loin, et tout devenait luxe.

Même la pierre, même la lumière. Les marques l'adoraient parce qu'elle ne disait jamais rien. Elle ne remerciait pas. Elle n'écrivait pas de roman sous ses photos. Elle n'expliquait pas. Elle était là. Et les ventes suivaient. Son corps devenait un panneau d'affichage muet, son silence, une stratégie. Mais dans l'ombre, dans la banlieue d'où elle venait, quelqu'un savait. Elle n'avait jamais eu de styliste. Jamais eu d'agent. Pas de maquilleuse. Ses photos étaient prises par sa petite sœur. Son ordinateur était cabossé. Ses faux ongles, collés à la va-vite. Et les vêtements qu'elle recevait en partenariat... elle les revendait. Tous. En ligne. Ou en main propre. Contre du liquide. Un jour, elle a poussé un peu trop loin. Elle a accepté un diamant sans contrat. Un collier ancien, offert par une maison discrète à Saint-Germain. Elle l'a pris, elle l'a posté, elle est partie. Mais le collier a disparu. Et la vidéo de l'hôtel l'a retrouvée. Tulum. Encore. Le même sourire. La même pose. Cette fois, la plainte a été déposée. Et les autorités mexicaines n'ont pas eu besoin de beaucoup pour agir. Faux passeport. Usurpation. Vente dissimulée. On dit qu'elle n'a pas pleuré quand ils l'ont arrêtée. Qu'elle a regardé l'objectif du garde comme un photographe de défilé. Et qu'elle a soufflé, juste avant de monter dans la voiture :

— *De toute façon, ils ne m'ont jamais aimée pour*

ce que je suis. Alors peut-être qu'en prison... je serai enfin vraie.

Son compte existe encore. Figé. Magnifique. Intouchable. Parfois, une jeune femme en robe beige y laisse un commentaire, comme si elle écrivait à sa sœur :

— *Reviens. Le monde est moins beau sans toi.*

Mais Chloé ne répond plus.

Et c'est peut-être la première chose vraie qu'elle ait jamais faite.

Elle n'a jamais été aimée pour ce qu'elle était, seulement pour ce qu'elle montrait. Mais dans le fond, c'était peut-être ça, le vrai luxe : ne plus rien devoir à personne, pas même la vérité.

L'Offrande des Ombres.

“Et si ton propre reflet t’implorait de le devenir ?”

La loge était petite, basse de plafond, envahie par une lumière jaune usée, cette lumière qui ne flatte rien, qui ne sublime personne, qui dit simplement la vérité nue de l’endroit : une salle impersonnelle, un miroir aux bords écaillés, et un silence plus lourd que le costume de scène qu’il n’avait même pas pris la peine de retirer.

Michael s’assit, sans bruit, sans soupir, comme on s’assied quand il n’y a plus rien à attendre du soir, quand la scène est finie et qu’aucun battement de cœur n’a vraiment suivi la chanson.

Il regardait son reflet sans s’y reconnaître tout à fait. Il y avait là ce jeune homme qu’on applaudissait gentiment, ce chanteur discret qu’on disait *prometteur*, mais dont personne n’attendait réellement qu’il bouleverse le monde.

Et c’est alors que la lumière vibra. Un souffle intime, presque intérieur. Et dans le miroir, quelque chose bougea. Pas un reflet. Pas une apparition. Mais une présence lente, magnétique, comme si le verre lui-même se souvenait de quelque chose qu’il n’avait jamais vu. Puis la voix vint. Douce. Fatiguée. Et terriblement familière.

— *Tu ne sais pas ce que tu portes en toi, Michael. Pas encore.*

Michael recula à peine, les yeux écarquillés, mais il n’eut pas peur. Pas de cette voix-là. Elle vibrait

comme la sienne, mais avec une profondeur qu'il n'avait encore jamais osé toucher. Comme s'il se parlait... mais avec trente années de lumière dans la gorge.

— *Tu crois être un rêveur, un garçon discret. Tu crois que danser dans ta chambre suffit. Mais tu ne sais pas...*

Et alors, dans le miroir, tout s'ouvrit.

Des images, d'abord floues, surgissaient comme des souvenirs jamais vécus. Des scènes gigantesques, des foules innombrables hurlant son nom dans toutes les langues, des mains tendues comme pour toucher un dieu, des écrans, des flashes, des cris, des pleurs, des prières, et sa silhouette... vibrante, dorée, impossible à nier.

— *Tu vas créer Thriller, Michael. Tu vas faire danser la planète entière. Tu vas écrire Billie Jean, Beat It, Black or White. Tu vas chanter Heal the World et des enfants qui ne savent pas encore lire pleureront de gratitude sans savoir pourquoi. Tu vas offrir un milliard de dollars pour sauver ceux qu'on n'écoute jamais. Tu vas chanter avec Ray Charles, avec Diana, avec Stevie, avec Lionel, et tu vas créer l'hymne d'un continent meurtri. Tu vas donner tout, Michael...*

Michael tremblait. Pas de peur. Mais de vertige. Il avait envie d'y croire. Une partie de lui reconnaissait déjà tout cela.

Mais la voix continua. Et elle n'épargna rien.

— *Tu vas aussi être traqué, Michael. Tu vas perdre ton visage, ton enfance, ta liberté. On te fera des*

procès pour des choses que tu n'as jamais faites. On dira que tu es fou, que tu es malade, que tu es dangereux. Tu ouvriras un parc d'attraction dans ta maison pour que des enfants rient, parce que toi, tu ne l'as jamais fait... et on t'accusera pour ça. Tu dormiras dans des lits d'hôpital sans être malade, juste pour retrouver un peu de paix. Tu paieras des millions pour que les vautours s'en aillent. Mais ils reviendront.

Et là, la voix sembla faiblir. Comme si elle pleurait sans bruit.

— *Tu vas mourir seul, Michael. Avec encore tant de chansons dans la tête. Des chansons que personne ne connaîtra jamais.*

Silence.

Puis la voix ajouta, plus bas :

— *Mais tu auras changé le monde. Même ceux qui te haïront auront dansé sur toi. Même ceux qui te jugeront auront pleuré sur une de tes notes.*

Michael ne disait rien. Il avait les mains jointes, le souffle court. Et dans ses yeux, une larme venait de naître. Une seule. Silencieuse. Parfaite.

Alors le reflet dans le miroir le regarda. Et il n'était plus flou. Il était lui-même, tel qu'il aurait pu être. Le gant, le regard, le feu. Mais aussi le vide, la fatigue, l'isolement.

Et la voix murmura, une dernière fois :

— *Tu peux rester Michael. Ou devenir Michael Jackson. Mais tu ne pourras pas être les deux.*

Michael n'avait pas encore répondu. Il fixait le mi-

roir sans cligner des yeux, comme si chaque clarté, chaque reflet, chaque vibration de lumière était une invitation à plonger dans une vie qui ne lui appartenait pas encore.

Son reflet était là, posé dans la vitre comme une silhouette découpée dans la lumière. Un reflet plus grand, plus vibrant, plus magnétique. Mais aussi plus seul, plus pâle, plus mince, comme s'il avait brûlé trop fort, trop vite.

Et dans le silence de la loge, alors que tout semblait figé, Michael entendit cette chose qu'il n'avait jamais entendue auparavant : ses propres chansons. Pas seulement une mélodie. Pas une radio. Mais *lui-même*, qui chantait.

Et les mots arrivaient, bribes par bribes, comme s'ils étaient déjà en lui, comme s'ils attendaient d'être réveillés.

"You wanna be startin' somethin'..."

Puis une autre, plus grave, plus nue :

"I'm starting with the man in the mirror..."

Il ferma les yeux. Et tout vint.

"They don't care about us."

"Give in to me."

"Earth Song."

"You are not alone."

Il ne les avait jamais écrites. Et pourtant, il les connaissait. Ces refrains venaient d'un futur qu'il n'avait pas encore osé rêver. Il vit des enfants chanter avec lui, des peuples entiers lever les bras, des orphelins africains lui sourire, des femmes

âgées pleurer dans un stade à Tokyo. Il vit des ponts tendus entre les âmes. Il vit le monde danser ensemble, pour la première fois de sa vie.

Mais il vit aussi les flashs. Les avocats. Les pilules. Les chirurgies. Les visages qui s'éloignent. Et ce vide au fond d'une chambre trop blanche. Une main sans gant. Un dernier souffle.

Il rouvrit les yeux.

La loge était silencieuse, mais son cœur, lui, battait plus fort que jamais.

La voix revint, très bas, comme un frère qui lui parle au creux de la nuit :

— *Tu vois ? C'est tout là, en toi. La musique. Le feu. La lumière que tu retiens. Tu peux choisir de la libérer. Tu peux faire entendre au monde ce qu'il n'entendra jamais si tu te tais. Mais tu perdras des choses que tu n'as pas encore.*

Michael se leva. Lentement. Comme s'il sentait que, ce soir, tout basculait. Il s'approcha du miroir. Son reflet fit un pas vers lui. Pas un geste brusque. Juste cette présence immense. Cette aura douce, fragile et puissante à la fois. Un homme qui ressemblait à une étoile déjà morte.

Et entre eux, sur la coiffeuse poussiéreuse, reposait le gant. Il tendit la main. Pas pour le prendre. Pas encore. Mais pour le frôler, comme on frôle une décision trop grande pour un seul homme. Et il demanda, sans trembler :

— *Et si je le prends... est-ce qu'un jour, j'aurai la paix ?*

La voix ne répondit pas. Pas tout de suite.

Puis elle souffla, presque triste :

— *Tu auras la scène. Pas le repos. Tu auras l'amour. Mais jamais l'intimité. Tu auras la gloire. Mais personne pour t'aimer sans costume.*

Michael hocha la tête, comme s'il comprenait tout ce que cela impliquait. Mais dans ses yeux, un éclat venait de naître. Pas celui du désir. Celui du feu. Le gant brillait faiblement. Pas d'or, pas de feu, juste une lumière douce, presque humaine, comme si les milliers de projecteurs qui l'attendaient déjà n'osaient pas encore s'allumer.

Michael ne bougeait plus. Sa main était proche, très proche, mais pas encore tendue. Il regardait son reflet, cet autre lui si vibrant, si parfait, si loin. Et plus il l'observait, plus il voyait aussi les fissures.

Ce n'était pas un dieu. C'était un homme debout sur des talons trop fins, souvent penché, souvent seul, portant un monde entier sur ses épaules maigres sans jamais oser demander de l'aide. Le reflet souriait. Un sourire doux, triste, presque complice.

Et Michael parla enfin.

— *J'ai ces chansons dans la tête, tu sais... Mais elles ne veulent pas sortir. Elles sont là, comme des oiseaux dans une cage de brume. Je les entends, mais je ne trouve jamais les bons mots. Je rêve de clips, de chorégraphies, je vois des zombies danser avec moi, je vois des foules en feu, je vois des enfants me tendre les bras... mais quand je me lève le*

matin, tout s'est dissipé. Et je redeviens ce garçon qu'on regarde à peine.

Le reflet répondit, sans bouger les lèvres :

— Parce qu'elles ne sortiront que si tu t'oublies. Tu devras tout leur donner. Ton rire. Ton corps. Ton temps. Ton visage. Ta voix. Même ta vérité.

Michael fronça les sourcils. Il fixait toujours le gant. Et murmura :

— Mais je ne suis pas prêt à être haï. Je veux qu'on m'aime. Vraiment.

Le reflet hocha la tête, doucement.

— Ils t'aimeront. Plus que quiconque. Mais à distance. Et parfois pour de mauvaises raisons. Ils t'aimeront jusqu'à te détruire. Et ils t'aimeront encore après. Quand il sera trop tard.

Un silence s'installa. Un silence qu'on aurait pu découper à la lame. Michael ferma les yeux. Et dans ce noir, il revit tout : la scène, le moonwalk, le chapeau incliné, les cris, les larmes de Quincy, les bras de ses enfants, les mains tendues dans des pays qu'il ne connaissait pas, le monde entier vibrant sous une seule note.

Et il vit aussi l'incompréhension, les procès, les blagues sordides, les faux amis, les nuits sans sommeil, les médecins à gage, les pilules pour éteindre le bruit. Et à travers tout cela, il y avait toujours... la musique. Cette chose qui ne le quittait jamais. Même dans les pires rêves. Il rouvrit les yeux. Le gant était toujours là. La voix, aussi. Mais cette fois, elle ne parlait plus. Elle attendait.

Car à ce moment précis, plus personne ne pouvait choisir à sa place. Il ne savait pas pourquoi, ni comment, mais il sentit soudain que sa main n'était plus la sienne.

Elle avait bougé sans qu'il le décide vraiment. Elle avait quitté sa cuisse, traversé l'air, frôlé la table... et maintenant, ses doigts effleuraient le gant. Un contact presque irréel. Pas un tissu. Pas une matière. Une mémoire. Et dans cette seconde suspendue, le monde entier s'ouvrit.

Il vit la scène comme à travers un rêve trop net. Des milliers de visages fondus dans une mer de cris. Des écrans géants. Des flashes qui éclatent comme des étoiles mourantes. Et sa propre silhouette, fine, droite, indiscutable, au centre du monde.

Il entendit la musique. Mais pas comme une chanson. Comme une vibration interne, un rythme qui naît dans les os, qui traverse les veines, qui jaillit du cœur et qui commande chaque mouvement. Il dansait. Mais il ne contrôlait plus rien. Le monde dansait à travers lui.

Et alors, il sentit autre chose. Plus profond. Plus lourd. Les regards jaloux. Les murmures dans les coulisses. Les équipes qui le regardent comme un produit. Les questions toujours les mêmes. Les rumeurs qui grossissent. Les avocats. Les chambres d'hôtel toutes identiques. Les enfants qui le regardent avec confiance... et les adultes qui le regardent avec soupçon. Il vit la lune. Il vit le sang. Il vit les pilules blanches alignées dans une boîte de

plastique. Il vit son nom collé à des mots qu'il ne comprenait pas. Et puis... Il entendit la voix de sa fille. Elle riait. Elle courait vers lui. Elle lui criait : *"Papa ! Tu viens jouer ?"*

Et tout s'effaça. Il retira la main. D'un coup. Comme s'il venait de toucher une braise. Il tomba presque en arrière. Le cœur affolé. Le souffle coupé. Le gant n'avait pas bougé. Mais maintenant... il brillait différemment.

Il n'était plus une promesse. Il était une vie entière. Et il comprit, à cet instant précis, que rien ne serait jamais plus simple.

— *Michael ? Tu montes dans une minute.*

Il n'avait rien dit. Il avait rangé le gant, sans l'enfiler. Juste là, dans la poche intérieure de sa veste. Comme un secret brûlant contre son cœur.

Il gravit les marches vers la scène. Les lumières n'étaient pas encore allumées, mais déjà son corps était parcouru de cet autre rythme, comme si la musique était entrée en lui par les veines.

Il ne savait plus très bien s'il rêvait encore. Mais quelque chose avait changé. Tout était plus net. Plus intense. Même l'air semblait neuf.

Il arriva sur scène. Le rideau s'ouvrit. Un projecteur unique tomba sur lui, et l'audience... retint son souffle.

Il n'y avait pas foule. Quelques dizaines de personnes. Des visages flous, curieux, polis. Mais un regard, dans le fond. Un homme assis, seul. Le chapeau incliné. Le regard vif. Quincy Jones.

Et Michael le reconnut aussitôt. Ce n'était pas un souvenir. C'était une certitude. C'était le regard qu'il avait vu dans le miroir. Et à cet instant... il comprit que tout allait se jouer maintenant.

Il chanta. Mais pas comme la veille. Pas comme jamais, même. Il chanta avec les fragments de chansons qu'il n'avait jamais écrites. Il bougea avec l'ombre du moonwalk encore inconnu. Il vibra avec la mémoire d'un monde qu'il n'avait pas encore conquis.

Et dans le fond, Quincy leva légèrement la tête. Un sourire infime naquit au coin de ses lèvres. Le rideau se referma. Le public applaudit. Mais Michael n'écoutait plus rien. Il était en coulisses. Debout. Le gant toujours dans la poche.

Mais cette fois... la vie venait de commencer.

Et dans la loge vide d'un autre monde, le miroir resta seul, posé face à la lumière, où ne brillait plus aucun reflet, rien qu'un gant oublié... et le frisson d'une chanson encore inconnue.

A cet instant quelqu'un frappa à la porte, il alla ouvrir. Quincy Jones le regarda avec une larme au bord des yeux.

— *Oh toi Michael, tu m'as ému, cette voix c'est celle d'un ange tombé du ciel. J'ai de grands projets pour toi.*

Et dans le gant qu'il venait d'enfiler, c'était toute l'humanité qu'il tenait au creux de sa paume.

Le Dernier Bouton.

“Il y a des fils qu'on n'a jamais voulu couper.”

Il vivait au dernier étage d'un immeuble discret, là où les toits de Paris s'entrechoquent doucement sous la pluie.

Un appartement minuscule, presque monacal, où l'air semblait tissé de silence et d'ombre, avec pour seuls meubles une table bancale, une chaise en osier fatiguée, et une boîte à couture ancienne, toujours fermée, posée au centre comme une urne.

On l'appelait Monsieur Jules, sans vraiment savoir pourquoi.

Certains disaient qu'il avait été tailleur pour des maisons prestigieuses, d'autres murmuraient qu'il avait jadis cousu des costumes pour le théâtre.

Mais ce que personne ne savait, c'est que Jules n'avait jamais habillé les vivants. Il avait passé sa vie à vêtir les morts.

Avec un respect infini, il habillait les corps pour leur dernier départ. Il recousait les manches, repassait les cols, choisissait les étoffes comme on choisit une dernière caresse.

Il réparait ce que la vie avait abîmé.

Un revers, un bouton, une doublure froissée.

Il offrait un peu de dignité à ceux que plus personne ne regardait. Et pour chacun d'eux, il gardait un bouton. Un seul.

Toujours celui qu'il n'avait pas cousu.

Celui qu'il avait retiré au dernier moment, comme un secret.

Un fil coupé entre deux mondes. Pas pour collectionner. Mais pour se souvenir. Il les rangeait dans sa boîte à couture, chacun dans une alvéole de tissu noir, sans nom, sans étiquette. Mais il se souvenait de tous. Un par un. Et il n'en parlait jamais. Jusqu'au jour où une jeune femme frappa à sa porte.

Elle s'appelait Clara, et elle portait un imperméable vert bouteille, d'un tissu trop fin pour la saison, et des yeux un peu trop clairs pour appartenir à cette ville.

Elle s'excusa en souriant, expliqua qu'elle avait trouvé une lettre, dans les affaires de sa grand-mère décédée.

Une lettre étrange, presque illisible, mais dans laquelle il était question d'un bouton, confié à un homme qui habitait *"tout en haut"*, quelque part dans Paris.

Il la fit entrer sans mot.

Prépara du thé sans demander.

Et resta debout, comme s'asseoir était une chose qu'on ne méritait qu'après l'avoir entendue.

Alors elle raconta.

Sa grand-mère morte trop tôt.

Une robe de mariée jamais portée.

Un amour de guerre.

Et cette mention d'un bouton cousu *"pour ne pas oublier"*.

Elle disait ne pas comprendre.

Mais Jules, lui, avait déjà ouvert sa boîte. Il en sortit un petit bouton nacré, ovale, presque transparent, avec au dos une minuscule gravure : *"A.S."*

Clara pâlit. C'était bien celui que sa mère gardait dans un cadre, sans jamais dire pourquoi. Mais il y en avait un autre.

Dans une case plus petite, presque cachée sous un repli de velours, un bouton d'enfant, usé, un peu fendu, d'un bleu délavé si pâle qu'il en devenait gris. Clara le toucha. Elle recula. Puis elle dit, sans comprendre pourquoi :

— *C'est celui du pyjama de mon frère...*

Jules ne répondit pas.

Alors elle ajouta, plus bas :

— *Mon frère... il est mort-né.*

On ne l'a jamais enterré.

Il n'a jamais été vêtu.

On n'a même pas su s'il avait eu un prénom.

Et dans cette pièce trop calme, dans cette lumière de fin d'après-midi qui caressait les murs sans bruit, Jules posa une main sur la boîte, comme un dernier adieu.

— *Mais il a été habillé. Je l'ai fait... pour moi. Pour lui. Pour vous peut-être. Je ne sais pas. J'ai cousu une chemise miniature, j'ai brodé ses initiales à l'intérieur sans jamais les connaître. Et j'ai gardé ce bouton... comme s'il avait un jour existé tout entier.*

Clara ne parlait plus. Ses yeux s'embuèrent, mais elle ne pleura pas. Elle resta là, debout, droite, comme si elle aussi venait d'être recousue par un fil ancien et invisible. Jules referma la boîte, lentement, avec une douceur presque religieuse.

— *Ce bouton vous appartient. Mais il ne vous demande rien. Juste d'être là. De continuer.*

Elle prit le bouton dans sa paume, le serra comme un talisman. Et dans ce geste silencieux, elle remercia cet homme sans jamais dire merci.

Avant de partir, elle s'arrêta sur le seuil. Une dernière question lui brûlait les lèvres.

— *Et tous les autres ? Tous ces boutons ?*

Il sourit, pour la première fois. Un sourire doux, presque enfantin.

— *Ils attendent. Peut-être qu'un jour, quelqu'un viendra les chercher aussi.*

Clara descendit les marches sans bruit, le cœur un peu plus vaste qu'en montant.

Et là-haut, dans l'appartement silencieux, Jules rouvrit sa boîte, regarda tous les boutons comme on regarde des visages, puis en recousit un sur une veste qu'il n'enverrait jamais nulle part.

Un bouton noir, lustré, au bord éraflé.

Celui qu'il avait retiré le jour où il avait perdu son propre fils.

L'Homme du 8e Jour.

"Il disait venir d'un jour qui n'existe pas."

Le train n'avait pas de numéro, pas de quai dédié, pas d'annonce dans les haut-parleurs fatigués de la petite gare.

Mais chaque semaine, à la même heure, toujours entre le jeudi soir et ce qu'on croyait être encore la nuit, il apparaissait dans un souffle d'air trop froid pour la saison. Et lui, l'homme, descendait du dernier wagon.

Toujours seul. Toujours vêtu du même costume sombre, impeccablement repassé, avec une valise de cuir ancien qu'on aurait dite cousue à la main par un temps que personne ne se souvenait avoir vécu.

Il passait devant les rares voyageurs sans les regarder. Mais parfois, il s'arrêtait. Devant un enfant. Il se penchait, parlait à voix basse, et l'enfant hochait doucement la tête, comme s'il reconnaissait quelque chose qu'il ne connaissait pas encore.

Personne ne savait qui il était. Les agents de gare l'ignoraient. Les vieux cheminots le croyaient mort depuis longtemps. Et les jeunes n'osaient même pas lui adresser la parole.

On l'appelait *"L'Homme du 8e Jour,"* car personne n'arrivait à expliquer d'où venait ce train, ni même à quelle heure, ni à quel jour précis il apparaissait. Un entre-deux. Un flottement dans le calendrier.

Comme un jour ajouté par erreur à la semaine, invisible aux horloges mais pas aux âmes. Il ne parlait presque jamais. Mais parfois, dans un murmure, il disait :

— *Je viens du jour qu'on a oublié d'inventer.*

Et ceux qui entendaient cette phrase ne savaient jamais s'ils devaient en rire ou en pleurer.

Un jour, une femme l'attendait.

Elle s'appelait Léa, et elle tenait entre les mains une vieille photographie.

Sur cette image fanée par le temps, elle avait cinq ans, elle soufflait les bougies d'un gâteau d'anniversaire, et juste derrière elle, à peine visible, dans le flou du fond, il y avait un homme.

Même costume.

Même regard.

Même valise.

Elle l'avait reconnu tout de suite.

Et ce jour-là, son petit frère, Gabriel, avait disparu.

Sans explication.

Pas d'enlèvement.

Pas de trace.

Juste une fête interrompue par le silence.

Elle l'interpella, à voix nue.

— *C'était vous... sur cette photo.*

Il s'arrêta. La regarda longuement. Et hocha la tête.

— *Oui.*

Elle sentit ses jambes faiblir.

— *Alors vous savez où il est...*

Il posa la valise à ses pieds, s'assit sur un banc

comme s'il attendait cette question depuis toujours.

— *Il n'est pas perdu. Il est... entre.*

— *Entre quoi ?*

— *Entre ce monde et un autre. Entre la fin d'un souvenir et le début d'un destin. Il a été appelé. Par erreur peut-être. Mais je veille sur lui.*

Elle ne comprenait pas. Ou trop.

— *Mais pourquoi lui ? Pourquoi ce jour-là ?*

Il leva les yeux vers elle. Un regard doux. Immense.

— *Parce qu'il y a des enfants qui sont nés avec un fil trop court. Ils n'iront pas jusqu'au bout ici. Mais ailleurs... ils peuvent être entiers. Dans ce jour qu'on ne voit pas. Le huitième.*

Elle voulut répondre. Mais il se leva déjà.

— *Je ne peux pas rester longtemps. Ce monde ne me reconnaît pas.*

Elle tendit la main, attrapa un pan de sa manche.

— *Je veux le voir. Une fois. Je vous en supplie.*

Il hésita. Puis, pour la première fois, il ouvrit sa valise. À l'intérieur, il n'y avait ni vêtements, ni papiers, ni objets. Seulement des fragments de souvenirs.

Des dessins d'enfant.

Des bougies éteintes.

Des brins d'herbe cueillis.

Une plume.

Un rire.

Et une photo qu'elle ne connaissait pas.

Un petit garçon d'environ dix ans.

Souriant.

Debout dans un champ qu'elle n'avait jamais vu.

— *C'est lui*, dit l'homme.

— *Mais... il n'a jamais eu cet âge.*

— *Ici non. Mais là-bas, si.*

Elle porta la photo à ses lèvres, sans comprendre, mais quelque chose en elle, une chaleur soudaine, un battement au creux du ventre, lui fit comprendre qu'elle ne rêvait pas.

Le train siffla doucement.

Il était temps.

— *Je reviendrai*, dit-il.

— *Quand ?*

Il la regarda avec un sourire désolé.

— *Quand le huitième jour repassera sur votre cœur.*

Et il monta à bord.

Le train disparut dans le brouillard, sans lumière ni bruit.

Et Léa resta là, seule, avec la photo entre les mains.

Elle sut alors que son frère n'avait jamais disparu.

Il avait juste... changé de jour.

Le Dixième Homme.

“Pour Georges, dont l’âme sut toujours venir quand il manquait un souffle.”

Il y a des villages où le silence ne vient jamais seul.

Il y a des villes anciennes, suspendues dans le temps comme des chandeliers éteints, où les pas résonnent encore sur les pavés humides de prières oubliées.

Et dans l’une d’elles, entre deux ruelles que la pluie a rendues secrètes, vivait Eliyahou, le neuvième homme.

Chaque matin, il descendait les marches de pierre qui menaient à la synagogue, avec le même pas lent, la même écharpe usée, et la même douleur nouée dans les reins.

Il n’avait plus l’âge des révoltes ni celui des départs.

Mais il gardait au fond des yeux une lumière obstinée, celle des hommes qui ont vu mourir des mondes sans jamais cesser d’y croire.

Il en fallait dix pour prier.

Dix hommes pour que la voix s’élève, pour que la Torah puisse être lue à haute voix, pour que le ciel accepte d’écouter.

Mais dans ce quartier aux rideaux tirés, il n’en restait plus que neuf.

Alors on attendait. Parfois des heures, parfois des jours. On attendait que vienne le dixième, comme

on attend une délivrance ou un mirage.

Et puis un soir, il arriva.

Un jeune homme, mince, silencieux, les traits tirés comme par une vie trop longue dans un corps trop jeune.

Il ne dit pas son nom.

Il entra dans la salle basse, ôta son manteau sans un mot, et s'assit à la dixième place, comme s'il avait toujours été là.

La prière pouvait commencer.

La voix du rabbin retrouva sa ferveur.

Le rouleau sacré fut déployé.

Et Eliyahou sentit son cœur battre à nouveau dans le rythme ancien.

Chaque jour, le jeune homme revint.

Toujours à la même heure, toujours à la même place, sans jamais parler à personne.

Il priait.

D'un regard profond, fermé, presque douloureux.

Comme s'il portait en lui un peuple entier.

Et puis, un jour, il ne vint plus.

Ils attendirent. Une heure. Deux. Personne.

Sans dixième homme, la prière retomba comme un drap humide.

Et dans le silence qui suivit, le rabbin dit simplement :

— *Il faut aller le chercher.*

Eliyahou monta les ruelles deux à deux, le cœur agité d'un souffle qu'il croyait éteint.

Il connaissait l'adresse.

Un appartement nu, au dernier étage d'une maison penchée sur la cour.

Il frappa.

Rien.

Il ouvrit.

Et dans la pièce vide, il ne trouva qu'une lettre posée sur un tabouret, et un châle de prière plié avec une rigueur infinie.

Il lut.

"Je ne suis pas de ce monde.

Je suis celui qu'on appelle quand il en manque un pour prier.

Je viens des marges, des silences, des frontières de l'invisible.

Quand vous êtes neuf, je suis le dixième.

Quand vous êtes dix, je redeviens l'ombre."

Eliyahou s'assit, doucement.

Et pour la première fois depuis longtemps, il pleura.

Pas de peur.

Pas de chagrin.

Mais de reconnaissance.

Car il avait compris.

Il y aura toujours un dixième homme.

Même s'il ne reste plus personne pour le compter.

Il n'y eut plus de dixième homme.

Pendant des jours, les neuf vieillards descendirent à la synagogue, prirent leur place, déroulèrent le silence, et attendirent.

Ils ne se plaignaient pas.

Ils savaient.

Celui qui était venu n'était pas venu pour longtemps.

Mais depuis son passage, quelque chose avait changé dans l'air.

Les vitres frémissaient différemment au vent du matin.

Les bancs, plus usés encore, semblaient vibrer sous les mains posées.

Et surtout, le cœur d'Eliyahou ne battait plus pareil.

Il rentrait chez lui chaque jour avec l'impression de porter un souffle en plus.

Une mémoire autre, comme si quelqu'un d'autre priait en lui.

Un soir, alors qu'il allumait une bougie devant la photo de sa femme disparue, il sentit une brise sur sa nuque.

Pas un courant d'air.

Une présence.

Il se retourna. Rien.

Mais sur la table, à côté du vieux livre de prière ouvert à la page des absents, était posée une plume.

Noire.

Légère.

Vivante.

Il ne comprit pas tout de suite.

Mais la nuit suivante, il rêva.

Il était jeune.

Dans une ville qui n'existait pas sur les cartes.

Et il priait, entouré de neuf enfants.

Neuf visages d'inconnus, neuf âmes brûlantes.

Et il était... le dixième.

À son réveil, il se leva plus vite que d'habitude.

Il enfila son manteau, descendit dans la rue, et se mit à marcher comme un homme envoyé.

Il alla frapper à une porte.

Une femme ouvrit.

La quarantaine, les yeux marqués par les heures de travail, un enfant contre elle.

— *Vous ne me connaissez pas*, dit Eliyahou.

— *Mais je crois que votre fils... doit venir prier avec nous.*

Elle voulut répondre que non, qu'il était trop jeune, qu'il avait la musique dans la tête et TikTok dans les doigts.

Mais l'enfant, Noam, leva les yeux, regarda le vieil homme...

et hocha doucement la tête.

Ce soir-là, ils furent dix.

Et dans la prière, Eliyahou sentit quelque chose s'aligner dans l'univers, comme si une boucle se refermait.

Le jeune garçon ne connaissait pas les mots, mais il était là.

Et c'était suffisant.

À la fin, Noam lui demanda :

— *Et si un jour je ne peux pas venir ?*

Eliyahou sourit, avec dans les yeux le reflet d'un homme aux cheveux noirs, assis autrefois en silence, valise à ses pieds.

— *Alors ne t'inquiète pas. Le dixième viendra quand même. Il vient toujours.*

Et ce soir-là, dans l'arrière-salle silencieuse, quelqu'un plia lentement un châle de prière, et déposa une plume de plus dans une valise qu'on n'ouvre jamais deux fois.

La Dactylo des Cœurs Brisés.

“Elle retapait les lettres d’amour des autres, jusqu’à en perdre la sienne.”

Il y avait, dans un passage couvert de la rive droite, une boutique étroite coincée entre un horloger à la retraite et un marchand de stylos anciens.

Une vitrine mate, couverte de buée l’hiver, et de poussière l’été.

Un écriteau discret, collé de travers sur la porte :

“Services de correspondance, lettres diverses, mise en page, rapide et confidentiel.”

Et à l’intérieur, parmi les papiers pelure, les rubans d’encre et les vieux classeurs cartonnés, travaillait une femme que tout le monde appelait Mademoiselle Rose, bien que son nom fût oublié depuis longtemps.

Elle portait des lunettes cerclées d’or, une blouse couleur crème, et tapait à la machine avec une précision presque musicale, comme si chaque lettre avait son propre timbre, comme si la ponctuation était une forme de tendresse.

Officiellement, elle dactylographiait des lettres administratives, des demandes de logement, des CV pour des gens en galère, des réclamations auprès de services injoignables.

Mais en réalité, la grande majorité de ses clients venaient pour une autre raison.

Plus trouble.

Plus intime.

Plus brûlante.

Elle écrivait leurs lettres d'amour.

Ils venaient seuls, souvent honteux, parfois à deux.

Des hommes trop discrets pour dire *je t'aime*, des femmes trop blessées pour dire *je pars*, des amants pressés, des maris confus, des amantes fatiguées.

Et Mademoiselle Rose, inlassablement, tapait.

Elle savait tout dire, sans jamais se répéter.

Elle savait faire trembler un *j'attendrai*,

faire sourire un *tu me manques*,

faire pleurer un simple *fais attention à toi*.

Elle connaissait tous les mots que les autres n'osaient pas formuler, toutes les nuances du manque, toutes les conjugaisons du désir discret.

Mais à force d'écrire pour les autres, elle s'était oubliée.

Elle n'avait jamais eu d'enfant.

Pas de chien.

Pas de balcon.

Pas de souvenirs à deux.

Elle tapait les amours des autres comme on effleure un monde interdit.

Elle avait tout donné, les mots, les soupirs, les silences, sans jamais en garder un seul pour elle.

Et puis, un jour, il entra.

Un vieil homme, le dos voûté, un manteau ancien, les mains tremblantes comme un métronome brisé. Il portait une lettre chiffonnée, usée par le temps et le remords.

— *Je voudrais que vous me la retapiez. Juste pour*

pouvoir la relire. Comme si elle m'était arrivée hier.

Il posa la lettre sur la table.

Elle déplia lentement le papier jauni, reconnut aussitôt la frappe de la machine, la typographie, la ponctuation si particulière...

Et son souffle s'arrêta.

C'était elle qui l'avait tapée.

Il y a plus de cinquante ans.

Pour une femme qu'elle ne connaissait pas.

Mais les mots... ces mots-là, elle s'en souvenait.

Parce qu'ils étaient trop beaux pour n'avoir été qu'empruntés.

Elle les avait écrits pour lui.

À travers cette autre.

Comme un cri discret qu'on glisse dans une enveloppe qu'on ne pourra jamais signer.

Il la regarda, sans la reconnaître.

— Je l'ai reçue en 1973. Elle ne m'a jamais répondu. Je l'ai gardée... mais je n'ai jamais su de qui elle venait vraiment. Je crois que ce n'était pas elle. Je crois que quelqu'un d'autre l'avait écrite... Vous pouvez la retaper ?

Elle hocha la tête, doucement.

Et pour la première fois depuis des années, ses doigts tremblaient sur les touches.

Pas par vieillesse.

Par émotion.

Elle reprit chaque mot, avec une lenteur presque cérémonielle, comme si chaque lettre réveillait un

battement oublié.

Elle retapa tout.

À l'identique.

Puis elle glissa la feuille dans une enveloppe neuve, et la lui tendit.

Il la prit avec précaution, comme on tiendrait une main qu'on n'a jamais osé saisir.

— *Vous savez... cette lettre... je ne l'ai jamais vraiment lue. J'avais trop peur de ce qu'elle pouvait me dire.*

Il la remercia, sortit, et dans le reflet de la vitrine, elle vit son dos s'éloigner comme un souvenir qu'on ne retient pas.

Elle resta là, seule, la machine encore chaude, et murmura pour elle-même, dans un sourire sans témoin :

— *C'est moi qui t'aimais. Même si tu n'as jamais su lire entre les lignes.*

Et ce soir-là, pour la première fois, elle s'écrivit une lettre.

À elle-même.

Juste pour sentir ce que cela faisait de recevoir un peu d'amour en retour.

Paris, un soir sans destin.

À toi, Rose, celle qui a toujours écrit pour les autres, celle qui a fait pleurer des inconnus sans jamais verser une larme pour elle-même.

Tu ne t'es jamais plainte.

Tu as rendu leurs silences plus beaux, leurs absences plus nobles, leurs mensonges presque tendres.

Tu as mis des ailes aux lettres de rupture, et des fleurs dans celles des adieux.

Tu as aimé par procuration, comme on respire pour les noyés.

Mais ce soir, c'est moi qui t'écris.

Moi, celle que tu as oubliée :

ta propre voix.

Ton cœur.

Ta main, sans destinataire.

Alors écoute-moi bien, Rose.

Je t'aime.

Pas avec les mots parfaits que tu offres aux autres, mais avec les maladresses vraies de celles qui ont trop attendu.

Je t'aime pour ta solitude discrète.

Pour ton chignon qu'aucun vent n'a jamais défait.

Pour tes gestes précis, ton absence de parfum, et ton regard qui se baisse quand on te remercie trop fort.

Tu n'as pas eu d'histoire.

Mais tu as été toutes les histoires.

Tu n'as pas eu de baiser.

Mais tu les as tous fait naître.

Et ça...

ça mérite une lettre.

Alors la voici.

Garde-la.

Relis-la les jours où personne ne t'écrit.

Et rappelle-toi ceci :

*Ton silence a sauvé plus de cœurs que n'importe
quelle déclaration.*

*Et dans chaque mot que tu as tapé, il y avait déjà
ton amour.*

Pour toujours,

Toi.

L'œuf et le Démon.

“Ou comment cinq chinois invisibles ont pris possession de son corps.”

Angie avait ce don rare d'entrer dans une pièce comme d'autres entrent dans un cabaret : une main sur la hanche, une répartie acérée prête à jaillir, et ce regard toujours mi-félin, mi-farfelu, qui faisait que les hommes baissaient les yeux... et que Salma, elle, la regardait comme une sœur maudite tombée dans un pot de confiture coquine.

Ce jour-là, Salma débarqua comme une tempête en jupe crayon, rouge comme l'envie et talons affûtés. Elle claqua la porte derrière elle, posa son sac comme on dégoupille une grenade, et dit simplement :

— *J'ai besoin d'un miracle sexuel, là, tout de suite.*

Angie, nonchalamment installée sur son canapé en dentelle noir charbon, leva un sourcil, alluma une bougie parfumée comme on enclenche une scène de crime, et répondit sans même relever la tête :

— *C'est ton jour de chance. J'ai reçu... l'œuf.*

— *L'œuf ?*

— *Pas celui de Fabergé. Celui qui vibre. Et pas qu'un peu.*

Elle posa la télécommande sur la table. Un petit bouton. Presque innocent.

— *Vas-y. Teste.*

Salma tendit le doigt, sceptique.

Un petit clic.

Angie tressaillit.

Un soupir. Léger.

— *Ah oui... intéressant.*

Salma, toujours joueuse, tourna un cran de plus.

Angie eut un hoquet.

— *Attends, attends, va mollo, hein.*

Mais Salma, hilare, fit un dernier clic.

Et là...

Angie se cambra, agrippa le bord du canapé comme une naufragée agrippe une planche de salut, et hurla :

— *Putain mais c'est quoi ce truc ? Y'a cinq chinois qui me rénovent l'intérieur avec des marteaux piqueurs !*

Salma recula, paniquée et morte de rire à la fois :

— *Oh mon Dieu, Angie, t'es en train de léviter !*

— *Non, je jouis, idiote ! Aaaah ! Raaah !*

Elle se leva. Marcha. Ou tenta.

Ses jambes croisées-décroisées comme dans une choré de Jean-Paul Gaultier en plein délire.

Elle haletait.

— *Arrête ce truc. Arrête-le ! Je vais mourir de plaisir ou accoucher d'un dieu !*

Salma, en larmes de rire, chercha le bouton off.
Trop tard.

Angie s'écroula sur le tapis comme une déesse frappée d'une révélation mystique.

Silence.

Respiration saccadée.

Puis :

— *Où t'as trouvé ça ?*

Angie, les cheveux en bataille, les cuisses tremblantes, répondit dans un souffle :

— *Trauma du cul.com, ma nouvelle religion.*

Salma la fixa. Puis, sans un mot, s'empara de son téléphone.

Quelques clics. Une commande.

Et dit :

— *Tu partages pas. Je veux le mien. Je veux mes chinois. Et je veux qu'ils bossent toute la nuit.*

Le Faux-Boule de l'Ange Dechu.

“Comment Yolanda créa une onde sismique au salon du prêt-à-porter.”

C'était une de ces journées où la moquette du Salon International du Prêt-à-Porter sentait plus le pied meurtri que la haute couture.

Salma traînait sa valise à roulettes rose bonbon entre les allées, yeux cernés, brushing affaissé, humeur d'huître non ouverte.

Angie, elle, avait déjà distribué huit cartes de visites, trois sourires en coin, et deux regards qui en disaient long... mais qui se heurtaient à sa culotte gainante intégrale, car, ce matin-là, elle s'était jurée d'être sérieuse.

— Je te jure, Salma, si je vois encore une influenceuse en slip au stand "Déesses éco-responsables", je fais un malaise vagal volontaire.

Salma, qui suçotait un bâton de réglisse comme s'il allait lui révéler un sens à sa vie, haussa les épaules.

— T'es jalouse parce qu'elles ont des boules d'algorithme. Moi, je dis : vive les filtres et la retouche du bulbe fessier.

Mais c'est à ce moment-là qu'elle arriva.

Yolanda. Ou plus précisément : son *entrée*.

Parce que Yolanda n'entrait jamais dans une pièce. Elle la redessina par sa simple présence.

Ce jour-là, elle portait une robe noire à pois blancs, un trench beige jeté comme une confidence sur ses

épaules, et un faux-boule d'une telle audace, d'un tel volume structuré, que même les mannequins anorexiques du stand *"Os et Tissus Bio"* en restèrent sans bassin.

Angie murmura, bouche entrouverte :

— *Non mais... c'est une blague ? Elle a planqué un coussin de canapé Ikéa dans sa culotte ?*

Yolanda s'approcha. Lentement.

Ses talons claquaient comme un teaser Netflix.

Chaque pas faisait rebondir ce chef-d'œuvre textile.

On aurait cru que deux colombes tentaient de s'échapper de son arrière-train avec élégance.

— *Bonjour les filles*, dit-elle en déposant deux bises à air comprimé.

J'espère que vous êtes prêtes à vous prendre une claque de tendance dans la tronche.

Salma, hypnotisée :

— *C'est quoi ce truc, Yolanda ?*

— *Ça ?*, répondit-elle avec un sourire d'actrice de pub anti-cellulite.

Ça s'appelle "Le Baiser d'Aphrodite" — une invention d'un couturier vénézuélien aveugle qui travaille uniquement au toucher.

Angie, cynique :

— *Un aveugle qui dessine des fesses. Charmant.*

— *Mais génial*, répondit Yolanda en pivotant avec grâce. *Ce faux-boule est conçu pour provoquer une onde de choc subtile à chaque pas. C'est une pièce*

d'art. Il m'a été prêté pour le salon. L'effet est immédiat. Trois photographes m'ont déjà demandé si j'étais mannequin pour "La Redoute Renaissance"

Et c'était vrai.

Car soudain, une vague se leva.

Pas une vraie, non.

Mais une vague humaine.

Des regards.

Des murmures.

Des téléphones qui se levaient.

Et même le stand des culottes menstruelles s'interrompit. Yolanda... rayonnait.

Le soir, dans l'hôtel chic du quartier, alors qu'un dernier verre de Chardonnay trônait entre elles, Angie soupira, en grattant son soutien-gorge baleiné.

— *Je me suis fait draguer par un stagiaire de 19 ans qui voulait connaître la marque de mes collants.*

Salma, hilare :

— *Et moi, j'ai eu droit à un photographe fétichiste des rotules. C'est donc ça, l'avenir de la mode.*

Mais Yolanda, elle, se leva doucement.

Elle décrocha son trench.

Et devant le miroir, lentement, elle retira... *le Baiser d'Aphrodite.*

Le silence fut absolu.

Sous le faux-boule... rien.

Mais vraiment rien.

Yolanda n'avait pas de fesses.

Pas plates, non.

Pas banales.

Juste : absentes.

Une ligne droite, triste, comme la fin d'un film mal monté.

Elle se retourna vers ses amies, nue sous sa robe, et souffla, presque émue :

— *Vous voyez... C'est pour ça que je suis tombée amoureuse de ce truc. C'est le seul mec de ma vie qui m'a jamais fait sentir belle de dos.*

Un silence. Puis Angie se leva, et sans rien dire, la serra fort.

Et Salma ajouta, les larmes aux yeux et le rire en coin :

— *T'as peut-être pas de fesse, Yolanda... mais t'as grave du panache.*

Et ce soir-là, dans la chambre 212 de l'hôtel Opéra Garnier, trois femmes burent à la gloire de leurs illusions bien portées, et d'un faux-boule qui avait, l'espace d'une journée, redonné à l'orgueil féminin... une forme olympique.

Le Bruit du Plaisir Inattendu.

“Ou comment Salma tenta de survivre à un dîner guindé... avec un rabbit très mal réglé.”

Le dîner avait lieu dans une demeure bourgeoise aux moulures trop bien alignées, au parquet qui craque avec distinction, et aux visages figés dans des sourires de salon de thé.

Angie y était arrivée à l'heure, impeccable dans une robe ivoire qu'elle n'osait plus porter depuis le scandale du tiramisu, et Salma, elle, était arrivée... différente.

Pas en retard.

Pas décoiffée.

Non.

Mais avec un air étrange, un peu lointain, et ce teint... rosé, presque brillant, comme si elle sortait d'un massage... ou d'une aventure.

Angie, méfiante, l'interrogea du regard.

— *Qu'est-ce que t'as fait ? T'as bu ?*

— *Non.*

— *T'as joui ?*

— *Peut-être.*

Elle s'assit lentement, en serrant les jambes plus qu'à l'accoutumée, et prit une longue inspiration.

— *J'ai... testé un truc. Pour rire. Enfin... au début.*

Angie pencha la tête.

— *Dis.*

— *Un rabbit vibrant et archi vivant intérieur et*

bouton d'orchidée, si tu vois ce que je veux dire.
Contrôlé par le son. N'importe quelle voix grave...
et il... répond.

Angie ouvrit la bouche.

Puis la referma.

Puis murmura, effarée :

— *Il est là ?*

Salma hocha la tête.

Les joues en feu.

Et au moment précis où le maître de maison leva sa voix pour entamer son discours de bienvenue...

— *Mesdames, Messieurs, quel plaisir de vous accueillir ce soir...* le corps de Salma se tendit d'un coup.

Légèrement.

Subtilement.

Mais suffisamment pour que Angie comprenne.

— *Oh non...*

— *Si.*

Et ce ne fut que le début.

Car le discours dura quinze minutes.

Et à chaque *"plaisir"*, *"joie"*, *"puissance de l'instant"*, *"corps social"*, *"fusion des âmes"*... le rabbit vibrait.

Pas fort. Non. Mais assez. Assez pour que Salma serre sa fourchette à s'en blanchir les doigts.

Assez pour qu'elle pousse de temps à autre un soupir trop long, un *"hmmm"* mal dissimulé, ou qu'elle se penche brutalement pour faire semblant de chercher quelque chose dans son sac.

Angie lui glissa :

— *Tu vas exploser comme un feu d'artifice entre la poire et le fromage.*

— *Tais-toi. Même ta voix grave me fait vibrer.*

Et comme le destin a le sens du timing, un invité britannique à l'accent grave et velouté s'adressa soudain à elle :

— *So tell me, Salma... what do you do for a living?*

— *I... I... I...*

Et soudain, un tremblement léger la traversa.

Elle écarquilla les yeux.

Ses mains glissèrent sur la nappe.

Elle retint un gémissement... et lâcha, presque en chuchotant :

— *I create... waves.*

Elle prétexta un appel urgent et se leva.

Les talons tremblants.

Le dos droit comme un soldat.

Et disparut dans le couloir.

Angie la rejoignit dix minutes plus tard.

Elle la trouva appuyée contre le mur, les joues roses, le souffle court, et un air de soulagement... presque mystique.

— *Il... a atteint le mode symphonie. J'ai eu Vivaldi dans le clito.*

Angie éclata de rire.

— *Et alors, t'as désactivé ?*

— *Non. Je l'ai mis sur "voix féminine seulement". Maintenant, il vibre quand quelqu'un dit "mojito" avec un accent du sud.*

Ce soir-là, le dîner reprit comme si rien ne s'était passé.

Mais entre la tartelette au citron et le digestif, le maître de maison déclara avec emphase :

— *Ce que j'admire le plus chez les femmes... c'est leur capacité à contenir le feu sous le vernis.*

Et Angie vit, dans un coin de la pièce, le regard de Salma se lever vers le plafond... les lèvres entrouvertes, et la main serrée sur la chaise, comme si le feu, cette fois encore, venait de jaillir d'un endroit que seul un rabbit très mal réglé savait réveiller.

Le Discours Vibrant.

“Ou comment un rouge à lèvres déniaisa le Prix Mallarmé.”

La salle sentait le cuir usé, le thé tiède, et la naphthaline intellectuelle.

Ils étaient neuf.

Neuf hommes réunis pour désigner le poème le plus important de l'année.

Neuf types avec des sourcils broussailleux, des cravates trop serrées et une fâcheuse tendance à citer des auteurs morts comme s'ils les avaient eus au téléphone ce matin.

Puis Salma entra.

Vingt-cinq ans.

Talons discrets.

Chignon de façade.

Et sur ses lèvres, une arme fatale signée Angie.

— *Tiens, cadeau. Rouge à lèvres connecté. Un shoot d'endorphines à chaque fois que quelqu'un dit un mot pompeux.*

— *Genre quoi ?*

— *Ontologique, transcendance, paradigmatique, palimpseste... Bref, tout ce qu'ils vont déballer sans respirer.*

— *C'est légal ?*

— *Non. Mais c'est littéraire.*

Salma avait ri.

Et elle l'avait mis.

Par défi.

Par curiosité.

Et parce qu'elle avait sacrément envie de s'amuser.

Le président du jury, un monsieur qui ressemblait à une théière en tweed, prit la parole.

— *Chers collègues, nous sommes ici pour désigner l'œuvre qui, cette année, aura su traduire l'essence du silence dans la syntaxe du souffle.*

Zzzttt.

Salma cligna des yeux.

— *Je commencerai par évoquer une forme de tension onto-temporelle dans l'usage du vers libre.*

Zzzzttttt.

Son pied gauche tressauta légèrement.

À sa droite, un monsieur au regard flou et au souffle pédant ajouta :

— *Moi, ce qui m'a bouleversé, c'est cette rythmique que j'oserais qualifier de transcendante...*

Zzzzztttttttttt.

Salma se raidit.

Un autre renchérit :

— *Je crois que le poème "Respire, ô chair indécise" mérite d'être abordé dans une lecture écoféministe. Ou postcoloniale. Ou les deux.*

Zzzzzzzzztttttttt.

Elle mordit l'intérieur de sa joue pour ne pas gémir.

Son gloss avait atteint le niveau 3 : euphorie lucide et pulsation labiale.

— *Vous allez bien ?*, lui souffla le président.

— *Très. Je crois que la littérature me monte aux joues.*

Elle sourit.

Le rouge s'était ravivé.

Littéralement.

À chaque prise de parole, elle sentait un feu doux lui lécher les nerfs.

Un feu cultivé, bien élevé, mais obstiné.

Le rouge à lèvres n'était plus un accessoire : c'était un amant invisible qui vibrait au mot "épistémologie".

— *J'ai noté, personnellement, une forme de synecdoque inversée dans la strophe finale.*

Quelqu'un d'autre a-t-il perçu cette torsion poétique ?

Salma pencha la tête et murmura :

— *J'ai surtout perçu une torsion ailleurs.*

Le doyen la fixa.

— *Vous dites ?*

— *Rien. Juste un soupir d'âme.*

Quand vint son tour de parler, elle se leva.

Droite. Brûlante. Lucide comme jamais.

— *Ce poème, je ne vais pas l'analyser.*

Je vais simplement vous dire ce qu'il m'a fait.

Silence.

— *Il m'a effleurée.*

Là où aucun de vos discours ne m'a jamais touchée.

Un frémissement dans la salle.

— *Il m'a faite vibrer.*

Pas intellectuellement.

Physiquement.

Elle posa une main sur sa gorge.

— *À la troisième occurrence du mot "sépulcral",
je suis montée.*

Un juré lâcha sa tasse.

— *Ce poème est une caresse que vous n'avez pas
méritée. Il est la preuve que les mots, quand ils
cessent de se regarder écrire, peuvent faire
l'amour à quelqu'un.*

Le président toussota.

— *Vous... vous souhaitez qu'on l'élise ?*

Elle se pencha vers lui.

Ses lèvres effleurèrent presque son oreille.

— *Je souhaite que vous vous souveniez de ce que
c'est, d'être touché... sans être pénétré.*

Et elle quitta la salle.

Le texte remporta le prix.

Sans vote.

Et Angie reçut un message à minuit quarante :

*Ton gloss m'a offert un orgasme à "métaphysique
ambiguë."*

*Tu es officiellement mon dealer de sensations litté-
raires.*

*Joyeux Anniversaire à ta P'tite
Lune.*

*“Ou comment Salma voulut offrir un plan à trois...
et termina en suspension.”*

Il y a des idées qu'on ne devrait pas avoir après
deux coupes de champagne et un tuto bondage sur
TikTok.

Mais Salma, ce soir-là, avait décidé d'être une
déesse.

Une surprise.

Un souvenir inoubliable.

Bref, une offrande d'anniversaire pour son mec.

Le kit complet commandé sur un site pas tout à fait
fiable mais très prometteur : cravaches, menottes,
baillon, mousquetons, cordes japonaises, guide en
14 langues (dont une partie en klingon), et un petit
flacon d'huile pailletée parfum *“vanille-tabasco”*.

Elle avait même prévenu Angie :

*— Ce soir, ma chérie, je vais me faire offrir comme
un dessert. Avec ficelle.*

*— Tu sais qu'un dessert, on le mange... et on l'ou-
blie.*

— Pas cette fois. Je vais être inoubliable.

À 21h03, tout était en place.

Yolanda, sa copine ultra-open, était arrivée avec un
sourire plus brillant qu'un sextoxy neuf.

Salma, elle, portait le strict minimum sous un

trench fendu.

Et lui... il était prêt, disait-elle.

Depuis le temps qu'il fantasmaît sur les plans à trois.

Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est qu'un fantasme, ça peut aussi devenir... une distraction permanente.

21h15.

Yolanda était nue.

Lui, surexcité.

Et Salma... solidement attachée, jambes en l'air, bras suspendus, cul à un mètre du sol.

Elle avait même ajouté un baillon pour "*faire sérieux*".

Elle voulait d'abord observer.

Puis participer.

Elle n'eut droit qu'à la première partie.

21h27.

Ils avaient commencé sans elle.

En riant.

En gémissant.

En s'embrassant.

Elle, elle balançait doucement, les fesses dans le vide, comme une lanterne d'intérieur sponsorisée par Marc Dorcel.

Et à un moment, il osa :

— *Tourne, ma belle... t'es notre boule à facette du désir ce soir !*

Yolanda pouffa.

Lui poussa Salma du doigt.

Et elle tourna.

Doucement.

À droite.

Puis à gauche.

Comme un rôti affectif oublié en vitrine.

21h59.

Elle tenta un grognement.

Ils n'entendirent pas.

Elle gigota un peu.

Personne ne leva la tête.

Elle était un mobile sexuel, une décoration oubliée
au plafond du fantasme des autres.

— *On dirait une piñata, t'es trop mignonne là-
haut!*

Elle aurait crié si elle n'avait pas eu une boule en
silicone dans la bouche.

22h45.

Yolanda poussa un dernier cri.

Lui aussi.

Puis ils s'endormirent.

Fatigués.

Comblés.

À deux.

Et elle, toujours suspendue, les fesses en l'air,
l'estime en berne, le sang bloqué derrière les
cuisses.

03h12.

Salma réussit enfin à attraper son téléphone avec
ses orteils.

Angie reçut un message vocal qu'elle avait pré-en-
registré du plafond au cas où, entre haine et lumba-
go :

— *Je me suis fait saucissonner pour un plan à trois, ceci est un message d'urgence.*

J'ai une crampe au clito.

Et je viens de perdre trois ans de respect-propre.

Tu peux venir me détacher ?

Angie arriva en peignoir, hilare.

Elle trouva Salma dans une pose de yoga désespérée, les cheveux comme une antenne de vieille radio et le baillon mâchouillé façon bonbon triste.

— *Alors, ce cadeau d'anniversaire ?*

— *Il a adoré.*

— *Et toi ?*

— *Moi ?*

Salma se redressa tant bien que mal, attrapa son déshabillé et déclara, avec le calme d'un volcan en sursis :

— *L'an prochain, je lui offre une boîte de capotes, une photo de Yolanda, et moi, je pars en week-end seule. Avec un rabbit. Des boules de geisha. Et un room service muet.*

Angie éclata de rire.

— *Tu sais quoi ?*

On devrait écrire toutes ces conneries dans un livre.

Salma haussa un sourcil, presque fière.

— *Déjà prévu.*

Ça s'appellera... Culotée...

Silence détonnant de la Salle de Bain.

“Ou comment un sextoxy design devint une énigme conjugale.”

Il était beau.

Le cadeau parfait.

Design, blanc nacré, lignes épurées, et une petite LED bleue qui s’allumait quand on le touchait.

Un vibromasseur nouvelle génération, façon iPhone X du plaisir intime.

Angie l’avait trouvé en promo sur une boutique très confidentielle, et avait pensé :

— Celui-là, c’est pour moi. Pour moi toute seule. Pour des soirs de pluie, de silence, ou de vengeance douce.

Mais quand il était arrivé, elle l’avait laissé traîner dans sa salle de bains.

Juste pour voir.

Juste pour... tester les réactions.

Et lui l’avait vu.

Son mec.

Il l’avait pris entre les doigts.

L’avait observé comme un archéologue ému devant un vase antique.

— C’est quoi, ce truc ?

— Mon vibro. Tu touches pas, c’est perso.

Il n’avait rien dit.

Avait hoché la tête.

Puis, une heure plus tard... il était entré dans la salle de bain. Avec le vibro. Et avait refermé la

porte. À clé.

Douze minutes.

Puis trente.

Puis cinquante-huit.

Angie, allongée sur le lit, commençait à sérieusement s'interroger.

— *C'est pas une thèse sur les piles rechargeables, non plus...*

Elle colla son oreille à la porte.

Silence.

Mais un silence... actif.

Un silence qui vibre, très légèrement.

Elle frappa. Doucement.

— *Ça va, là-dedans ?*

Pas de réponse.

Puis, une voix grave.

Rassurante.

Trop.

— *Je reviens. Je... j'étudie.*

— *T'étudies QUOI, au juste ?*

Pas de réponse.

Une heure vingt plus tard, il sortit.

Peignoir. Cheveux humides. Regard... flou.

Et le vibro.

Bien nettoyé.

Bien rangé.

Mais... pas là où Angie l'avait laissé.

Il le déposa sur la table de nuit.

S'allongea.

Ferma les yeux.

Et s'endormit.

Sans un mot.

Angie resta figée.

— *Attends. Il l'a utilisé... et il s'est endormi.*

Comme une merde.

Le lendemain matin, elle le retrouva dans la cuisine.

Silencieux.

Concentré.

Les yeux dans le vide.

Elle se pencha doucement :

— *Alors... cette "étude" ?*

Il leva les yeux.

Lentement.

Et murmura, comme un homme revenu d'un voyage intérieur :

— *Ce truc... vibre comme une berceuse.*

Mais à l'intérieur... c'est toute une conversation.

Angie recula d'un pas.

— *Dis-moi que t'as pas...*

Il sourit.

— *Je suis pas sûr d'être prêt à en parler.*

Ce soir-là, Angie cacha tous ses sextoys.

Même les bouchons en forme de cœur.

Et Salma, quand elle apprit l'histoire, lâcha entre deux éclats de rire :

— *Ma chérie... tu viens peut-être de créer un homme sexuellement rebouté.*

C'est ainsi que commence la collection Culottée sur une note *vibrante*, tendue entre soupçons, désirs et silences bien trop longs.

Et si vous avez aimé... *attendez un peu de découvrir notre collection : **Culotée... Angie & Salma***

Où le plaisir se glisse entre les lignes, et où l'on rit autant qu'on frissonne, déjà disponible en version bilingue.

Manifeste du Fil d'Encre.

“À ceux qui écoutent l’ombre et savent lire au-delà du papier.”

Certains livres ne se lisent pas : ils se traversent, comme un grenier oublié ou une chambre où le temps s’est arrêté. Ici, chaque page abrite une présence. Chaque objet — gant, bijou, robe ou fauteuil — devient témoin d’un souvenir suspendu. Ils murmurent ce que les vivants taisent, et ce que les silences ont conservé avec plus de fidélité que les mots.

Ce recueil n’est pas simplement un livre. C’est une constellation. Un tissage de voix, d’échos et de fragments. Une tentative de relier l’invisible au tangible, l’oublié à l’essentiel. Il ne s’adresse pas aux lecteurs ordinaires, mais à ceux qui savent encore ressentir. À ceux qui entendent ce que disent les choses lorsqu’on prend le temps de les écouter.

Ici, rien n’est aligné de force. Rien n’est contraint. Les mots respirent. Les blancs vivent. Les silences comptent autant que les phrases. Car l’âme d’un texte ne réside pas dans sa forme figée, mais dans le souffle qu’il libère. J’ai trop vu mes premiers tomes se plier aux exigences d’une mise en page standard. Je les ai vus s’agenouiller, s’aligner, se justifier... jusqu’à ce que le texte lui-même me supplie : laisse-moi vivre.

Alors j'ai désobéi. J'ai ôté les chaînes de la justification. J'ai laissé les marges redevenir souffle. J'ai écouté les mots lorsqu'ils trébuchaient, s'élevaient, hésitaient — comme le font les pensées vraies, les émotions sincères, les aveux humains.

Moi, éditeur indépendant, je proclame ceci :

La seule règle, c'est qu'il n'y en a aucune.

*Que le texte soit libre. Que les pages respirent.
Que les mots dansent à leur rythme. Que chaque
récit murmure ce qu'aucune mise en page ne pour-
ra jamais dompter. Car ce que j'écris ne cherche
pas à plaire — il cherche à toucher.*

À ceux qui lisent autrement : ce livre est pour vous.

Table des matières du Tome 10 :

<i>L'Étreinte et l'Encre</i>	13
<i>Le Cartographe des Absents</i>	25
<i>La Femme au Landau</i>	30
<i>Elle en Moi</i>	37
<i>Jade, la Virtuose Aveugle</i>	41
<i>Le Dernier Tatouage</i>	46
<i>La Brodeuse Aveugle de Souvenirs</i>	49
<i>Le Masque sans Sourire</i>	52
<i>Le Coiffeur des Âmes Poudrées</i>	55
<i>L'Enlumineur des Émotions</i>	60
<i>Le Chanteur aux Fenêtres</i>	63
<i>La Droguerie des Rêves</i>	65
<i>L'Enfant au Livret Froissé</i>	67
<i>Le Lecteur à Voix Basse – Couloir C</i>	70
<i>Le Réparateur de Temps Suspendu</i>	73
<i>Le Dernier Rire de Giuseppe</i>	75
<i>Le Mécanicien des Sourires</i>	78
<i>Le Théâtre des Gens Foirés</i>	80
<i>La Robe aux Mille Senteurs</i>	99
<i>Le Dernier Passager</i>	105
<i>L'Encre qui Refuse</i>	126
<i>L'Accordeur de voix oubliées</i>	135
<i>Le Sculpteur des Autres Mondes.</i>	140
<i>Celle qui Écoute les Silences</i>	147
<i>Salma et la Rose du Matin</i>	154
<i>Les Dandys de Minuit</i>	170

<i>La Plume du Revenant</i>	178
<i>Les Suites du Lac Brumeux</i>	185
<i>La Larme et le Portrait</i>	190
<i>Le Lecteur de la Ligne 6</i>	193
<i>Le Crieur de l'Arbre Tordu</i>	196
<i>L'Allumeur de Réverbères</i>	200
<i>Le Réparateur d'Ombres</i>	202
<i>Le Portrait Immobile</i>	205
<i>Le Graveur de Tombes en Verre</i>	208
<i>Éloïse</i>	211
<i>La Chambre 304</i>	214
<i>Chloé</i>	217
<i>L'Offrande des Ombres</i>	221
<i>Le Dernier Bouton</i>	231
<i>L'Homme du 8e Jour</i>	235
<i>Le Dixième Homme</i>	239
<i>La Dactylo des Cœurs Brisés</i>	245
<i>L'Œuf et le Démon</i>	251
<i>Le Faux-Boule de l'Ange Déchu</i>	254
<i>Le Bruit du Plaisir Inattendu</i>	258
<i>Le Discours Vibrant</i>	262
<i>Joyeux anniversaire, ma P'tite Lune</i>	266
<i>Le Silence Détonnant de la Salle de Bain</i>	270
<i>Manifeste du Fil d'Encre</i>	274

Dans la même collection.

Tome 1 Secret de Boudoir

Tome 2 Secret de Boudoir

Tome 3 Secret de Boudoir

Tome 4 Secret de Boudoir

Tome 5 Secret de Boudoir

Tome 6 Secret de Boudoir

Tome 7 Secret de Boudoir

Tome 8 Secret de Boudoir

Tome 9 Secret de Boudoir

Tome 1 Flânerie Parisienne

Tome 2 Flânerie Parisienne

Culottée – Angie & Salma

Culottée – Angie & Salma Autour du Monde

Culotté – Les Friponneries de Mister Love

Salma Blackwood – L'Ombre du Pouvoir

© Edition Flânerie Littéraire – Paul Biton

paul@fildencre.com

ISBN : 978-2-487868-41-0

Dépôt légal 2ème trimestre 2025 - 1 ère publication.

All rights reserved. Tous droits réservés pour tous pays. Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou toute reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

RCS : 383391604 - APE 9003B.